

# BULLETIN

DU MUSÉE BASQUE



n° 199



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK  
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Pour naviguer facilement dans ce document, vous ferez apparaître le volet "plan" ou "signets". Vous accéderez ainsi au sommaire et vous pourrez, en cliquant sur l'article que vous souhaitez consulter, y accéder directement.

Pour profiter au mieux des doubles-pages, nous vous recommandons l'affichage sur deux pages.

Bonne lecture!

Ce numéro bénéficie du soutien de / Ale honen babesleak dira :



**A.MA.TRA SA CASTAGNET**





*Esquisse de la Procession de la Fête-Dieu à Bidarray,  
détail, Marie Garay, gouache.*  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne. N° inv. 22.15.9.

## EDITORIALA

*Gaurko Euskal Herria ulertzea atzoko Euskal Herriari zer zor dion ikustean datza. Hau da, gure Museo ederra baloratzuz, aldizkariaren xede nagusia. Uste dut ale horrek betetzen duela promesa, bere orrialdeetan agertzen diren Euskal Herria edo euskara hitz egiten den herrialdeari buruzko begirada desberdinei esker.*

Maritxu  
ETCHANDY<sup>(\*)</sup>

<sup>(\*)</sup>SAMBko  
presidentea.

*Sabine Cazenave Museoko kontserbatzaile eta zuzendariak Marie Garayren ibilbidea aipatzen du. Baionako Léon Bonnaten ikasleen Eskolako emazte bakarra zen Garay, eta bere obra ez da Dagourette etxean ikus daitekeen "Besta Berri" ederrera mugatzen.*

*Euskara ageri da artikulu horretan –Ane Albisu Iriartek Erregimen Zaharreko Lapurdin margotutako edo inprimatutako oihalei eta Indiar emazteei eskaintzen dien euskarazko lehen artikuluan–, eta Baionako negozioak garai hartako nazioko eta nazioarteko trukeetan izan zuen eraginaren froga berriak ematen dizkigu.*

2

*Haren corpus ideologikoaren eta praktika politikoaren bidez, Rémi Bernis historialari gazteak Espainia osoan polemika sortu eta gaur egun ere polemikoa izaten jarraitzen duen Sabino Arana Goiri ezagutzea proposatzen digu, maiz abertzaletasunaren -edo euskal mugimendu nazionalista izendatzeko sortu zuen neologismoaren- fundatzailetzat hartzen dena. Nahiz eta haren pentsamendu politikoa XIX. mende bukaerako Espainiako testuinguru berezian sortu zen, egia da gaur egun bai EAJK, bai ezker abertzaleak haren figura aldarrikatzen dutela. Merkataritza eta bizitza politikotik urrun, Michel Duvert gure lagunak XX. mendearen hasierako baserri munduaren irudimena esploratzen segitzen du, bereziki hemengo bizidunen eta hilen arima herratuen arteko elkarbizitza... Haien amaren lehengusu batek 1939ko irailean hasi zuen epopeia gogoratuz, Bedecarrax anaiek argitan ezarri eta erakutsi nahi izan dute ohiz kanpoko zorte horretaz gain nola uko egin zion gazte batek menpekotasunari, bere bizitza arriskuan jarriz.*

*Gure ohiko kroniketan, Audrey Farabosek Museoak dituen Pierre Lotiren dokumentu autografoak aurkezten dizkigu, Euskal Herriarekiko zuen maitasuna gogorarazten digutenak. Azkenik, Michel Duvert eta Jean-Michel Bedecarraxek Anne-Marie Lagarde eta Etienne Rousseau-Plottoren lanen irakurketa proposatzen digute.*

## ÉDITORIAL

Maritxu  
ETCHANDY<sup>(\*)</sup>

<sup>(\*)</sup>Présidente  
de la SAMB

Comprendre le Pays Basque d'aujourd'hui en sachant voir ce qu'il doit au Pays Basque d'hier, c'est sans doute – avec la mise en valeur de notre beau Musée, la mission première du Bulletin. Je crois que le présent numéro tient cette promesse grâce à la variété des regards portés dans ses pages sur *Euskal Herria*, littéralement “le Pays où l'on parle la langue basque”.

Sabine Cazenave, conservatrice et directrice du Musée, évoque Marie Garay, LA femme de l'École bayonnaise des élèves de Léon Bonnat, dont on peut admirer notamment la superbe “Fête-Dieu” à la Maison Dagourette.

La langue basque, elle est présente dans l'article – le premier en *euskara* sur le sujet, qu'Ane Albisu Iriarte consacre aux Indiennes et aux tissus peints ou imprimés dans le Labourd de l'Ancien régime, nous donnant au passage de nouvelles preuves du rôle joué par le négoce bayonnais dans les échanges nationaux et internationaux de l'époque.

Un jeune historien, Rémi Bernis, nous propose une approche, à travers son corpus idéologique et sa pratique politique, du personnage controversé que fut et reste encore aujourd'hui en Espagne, Sabino Arana Goiri, généralement considéré comme le père fondateur de l'abertzalisme, néologisme qu'il créa pour désigner le mouvement nationaliste basque : si sa pensée politique, née dans le contexte particulier de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Espagne, est datée, il n'en demeure pas moins que sa figure est revendiquée aussi bien par le PNV, le parti de centre droit qui gouverne la Communauté autonome basque que par la gauche *abertzale*.

Loin du commerce et de la vie politique, notre Ami Michel Duvert continue à explorer l'imaginaire de la ruralité basque du début du XX<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement ici, la cohabitation entre les vivants et les âmes errantes des défunts, *arima erratia*...

Les frères Bedecarrax, en évoquant l'épopée, commencée en septembre 1939, d'un cousin germain de leur mère, ont voulu, au-delà d'un destin individuel hors norme, rendre hommage au refus de la soumission qu'exprimait alors un jeune homme, quand cela signifiait engager sa vie.

Dans nos rubriques habituelles, Audrey Farabos nous présente des documents autographes de Pierre Loti détenus par le Musée, qui nous rappellent l'amour qu'il porta au Pays Basque. Enfin, Michel Duvert et Jean-Michel Bedecarrax rendent compte de leur lecture des ouvrages de deux Ami(e)s, Anne-Marie Lagarde et Étienne Rousseau-Plotto.

## SOMMAIRE

- 2 **EDITORIALA - ÉDITORIAL**  
Maritxu ETCHANDY
- 5 **MARIE GARAY (1861-1953)**  
UNE ÉMANCIPATION DISCRÈTE AU CŒUR DE L'ÉCOLE DE BAYONNE  
Sabine CAZENAVE
- 19 **POSTULATS ET PRATIQUE POLITIQUE DE SABINO ARANA**  
Rémi BERNIS
- 34 **INDIENNES ET TOILES PEINTES EN LABOURD**  
*TELAPINTAK ETA MIHISE PINTATUAK LAPURDIN*  
Ane ALBISU IRIARTE
- 62 **ARIMA ERRATIAK, MAIS QUE DEVIENNENT DONC LES ÂMES ERRANTES ?**  
ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE DE LA TRADITION BASQUE  
Michel DUVERT
- 81 **LE BASQUE AU BÉRET VERT**  
René et Jean-Michel BEDECARRAX
- 93 **LE MatriARCAT BASQUE, D'ANNE-MARIE LAGARDE**  
Michel DUVERT
- 97 **PRENDS GARDE À LA DOUCEUR DES CHOSES...**  
À PROPOS DE DOUX PAYS, LE ROMAN DE LÉON BONNAT,  
D'ÉTIENNE ROUSSEAU-PLOTTO  
Jean-Michel BEDECARRAX
- 99 **ADIO EUSKUALLERIA DE PIERRE LOTI**  
Audrey FARABOS

## MARIE GARAY (1861-1953) UNE ÉMANCIPATION DISCRÈTE AU CŒUR DE L'ÉCOLE DE BAYONNE

Sabine  
CAZENAVER<sup>(\*)</sup>

Le Musée Basque et de l'histoire de Bayonne vient de rendre hommage à l'œuvre de Marie Garay. Sabine Cazenave nous montre ici l'arrière-plan de cette œuvre, l'histoire d'une femme à qui la peinture permit d'affirmer, à sa façon discrète, son indépendance et son autonomie, dans une époque où peu d'entre elles pouvaient envisager une carrière artistique autrement que dans l'ombre d'un homme. Oui, il importe aujourd'hui de redécouvrir Marie Garay, cette "peintre bayonnaise méconnue"<sup>1</sup>.

*Baionako Euskal Museoak Marie Garayren lanari egin dio omenaldia, gertatu berri den erakusketa batean. Hemen, Sabine Cazenavek Garayren obraren "gibeleko plano" erakusten digu, hots pinturari esker bere independentzia eta autonomia aldarrikatu zituen emazte baten istorioa, emazte gutxik gizon baten itzalean ez zen ibilbide artistikoa pentsa zezaketen garai hartan. Oso garrantzitsua da, orduan, Marie Garay "pintore baionar ezezagun" hau berriz deskubritzea.*

### ■ De Saint-Pierre-d'Irube à Bayonne, une jeunesse studieuse au sein d'une famille modeste ouverte à l'art (1861-1880)

Marie Garay est née le 11 avril 1861 à Saint-Pierre-d'Irube, petit bourg rural limitrophe, mais, à cette époque, encore nettement distinct de Bayonne. Elle est l'aînée d'une fratrie de dix enfants. Son grand-père et son père, Pierre Garay, sont tous les deux instituteurs, issus d'une famille de laboureurs "sans terre" d'Urcuit : le savoir est leur unique bien, et cela explique probablement l'ouverture à l'éducation et aux arts dont la fratrie bénéficia dans cet environnement familial.

Dès l'âge de 12 ans, la jeune fille suivit des cours à l'école Municipale de dessin de Bayonne, appelée également "cours Julien", du nom de son fondateur Bernard Romain Julien (1802-1871), peintre et lithographe, qui avait été l'élève à Paris du peintre néoclassique et préromantique Antoine-Jean Gros<sup>2</sup>. Découvreur de jeunes talents il avait déjà soutenu la carrière du jeune Léon Bonnat, trente ans plus tôt en défendant auprès du Maire Jules Labat et du conseil municipal de Bayonne l'octroi d'une bourse au jeune peintre. Jules Labat, Romain Julien et Léon Bonnat soutiendront également la première

<sup>(\*)</sup> Conservatrice et directrice du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne



génération de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler l'École de Bayonne ; leur travail de professeurs et de bienfaiteurs en fait les véritables fondateurs du renouveau de la peinture à Bayonne : Denis Etcheverry (1867-1952), Henri-Achille Zo (1873-1933), Georges Bergès, Eugène Pascau (1875-1954), Daniel Saubès (1855-1922), Henri Caro-Delvaile (1876-1928) et Marie Garay, seule élève femme.

Elle reçut en 1875, des mains de Léon Bonnat, la médaille de vermeil pour "*La mort de Roland*", un dessin certes encore un peu maladroit, dont on tira une gravure pour l'ouvrage du chanoine Daranatz (1870-1945)<sup>3</sup>. (fig. 1) Dès son adolescence, l'œuvre de Marie Garay fut donc influencée artistiquement par sa fidélité à l'enseignement académique classique dispensé au cours Jullien par Achille Zo, qui irrigua ses œuvres tout au long de sa carrière. Parallèlement, c'est une élève studieuse : entrée à 15 ans au pensionnat Notre-Dame-du Refuge à Anglet, elle y suit un parcours secondaire et une éducation religieuse traditionnelle, qui explique son goût pour les sujets religieux.

Peut-être aussi sa fidélité à sa région natale, tout comme son statut d'aînée, qui a certainement entravé sa carrière, engendrant chez elle des conflits de loyauté bien compréhensibles, entre la nécessité de soutien à sa famille et le désir de s'affranchir dans une carrière de peintre.

**Fig. 1**  
La mort de Roland,  
Marie Garay,  
dessin, 1875.  
© Musée Basque  
et de l'histoire  
de Bayonne.  
N° inv. E. 3252.

### ■ 1882 -1885, Bayonne – Paris : un apprentissage accompli et le début d'une carrière

En 1881, le père de Marie Garay meurt, laissant sa veuve en charge de leurs nombreux enfants. Marie déménage avec sa mère, ses frères et sœurs au 6, rue de l'Évêché à Bayonne<sup>4</sup>. À tout juste vingt ans, pour aider à subvenir aux besoins de la famille et avant même d'avoir terminé sa formation, elle ouvre un atelier de peinture et un cours de dessin.

Progressivement la famille se disperse, les aînés de la fratrie s'installent ou émigrent. La mère de Marie reçoit une médaille de mère méritante assortie d'une aide et peut donc subvenir sans l'aide de sa fille aux besoins de la famille. Marie est dotée d'une bourse par la ville de Bayonne, ce qui lui permet de quitter le Pays basque pour poursuivre, durant trois ans, sa formation à Paris. Cette tradition bayonnaise de soutien financier aux artistes, instaurée pour le peintre Léon Bonnat par le maire Jules Labat à l'instigation de Romain Julien, fut pérennisée pour les talents de l'école de Bayonne : cependant le fait qu'elle aide une fille (et par conséquent aussi une mère de famille nombreuse) à poursuivre des études à Paris, capitale des Arts, est un fait suffisamment rare pour être noté ! Recommandée par son maître, Achille Zo, elle est admise dans l'atelier "privé"<sup>5</sup> de Léon Bonnat à Paris ; cependant l'école des beaux-arts de Paris n'étant pas encore ouverte aux filles, elle ne peut intégrer son atelier officiel dans la prestigieuse institution, ni concourir au Prix de Rome<sup>6</sup>. Cependant le maître la soutient et, soucieux de lui offrir la meilleure formation possible, il la confie à son ami le peintre Carolus-Duran (1837-1917) sans doute parce que, comme lui, celui-ci admire Vélasquez et l'école espagnole, afin de promouvoir la manière espagnole auprès de ses élèves. En effet, Carolus Duran a ouvert "l'atelier des dames" confié au peintre Jean-Jacques Henner (1829-1905) réputé pour ses portraits. Cet atelier a certainement offert une grande émulation à Marie Garay, car de nombreuses artistes peintres aujourd'hui reconnues y ont été formées. Cela a dû représenter une ouverture incroyable pour la jeune provinciale de Bayonne, arrivée avec une éducation religieuse corsetée, d'arriver à Paris et de fréquenter des femmes à la fois peintres, muses, modèles et donc figures de modernité et d'émancipation<sup>7</sup>. Nous n'avons pas de témoignage de la manière dont Marie Garay a vécu ces trois années à Paris ; nous ne savons pas si elle s'est mêlée ou pas à la vie et aux engagements de ses compagnes d'atelier, cependant le seul fait de l'émulation dans l'atelier lui-même a certainement orienté sa manière d'envisager le dessin, la peinture et l'enseignement à son retour à Bayonne trois ans plus tard. Très attaché à l'observation du modèle, Jean Jacques Henner faisait reposer son enseignement sur le modèle vivant et le dessin avec une prédilection pour le portrait : nul doute que ces trois aspects ont, par la suite, influencé durablement le travail de Marie Garay.

Durant son séjour parisien, en 1883, à seulement 22 ans, Marie Garay expose pour la première fois au Salon des artistes français sa technique de prédilection, le pastel : les femmes qui souhaitent accéder à une exposition officielle ont souvent recours à ce genre qui leur est alors réservé. Cette volonté de montrer son

travail dans les Salons parisiens ne la quittera pas, une fois revenue à Bayonne, et elle exposera régulièrement à Paris jusqu'en 1931.

Même si son séjour ne lui confère pas un statut d'artiste de premier rang à Paris, Marie Garay est perçue, à son retour, comme une peintre confirmée, qui rentre auréolée d'une expérience acquise auprès d'artistes reconnus.

### ■ Portraits d'intimes et de religieux

De retour à Bayonne en 1885, la carrière de la jeune femme est lancée. Ses bonnes relations avec le chapitre de la cathédrale, notamment le chanoine Daranatz et son propre frère, ordonné prêtre entre-temps, lui permettent d'obtenir la commande d'une série de portraits des évêques de Bayonne. Réalisé au pastel, ce premier travail officiel lance sa carrière de portraitiste. Elle reprend également son atelier et son cours de dessin qu'elle avait laissés pour poursuivre sa formation à Paris.

Forte de son apprentissage auprès de Bonnat, puis de Carolus-Duran et de Henner, ses portraits s'inscrivent pleinement dans la mouvance réaliste qui plaît à Bayonne où l'obligation de ressemblance due au commanditaire va de soi. On observe l'influence de Léon Bonnat dans ses portraits, qui représentent la majorité de ses productions à ce stade de sa carrière. L'importance accordée au visage, à l'expression et aux mains des personnages concentrent l'essentiel de la ressemblance recherchée, alors que les décors servent à camper l'existence

8

sociale du personnage et peuvent dans le cas de portraits de proches, confiner à la scène de genre, qui annoncent déjà la deuxième partie de sa carrière. L'artiste privilégie les teintes terre de Sienne et de Sienne brûlée, relevées de blanc pour les linges ; cette palette brune héritée de son maître Léon Bonnat qui est déjà une célébrité à Bayonne (et dont tout le monde ne peut pas s'offrir les services) plaît beaucoup. Elle correspond aussi au goût et à la réalité d'une époque relativement achrome pour ce qui concerne la peinture en atelier. Une peinture de clair-obscur qui permet de mettre en valeur la lumière et les expressions sur les visages et les mains, relevés de linges blancs (cols de dentelles et guipures pour les dames, cravates, jabots et cols cassés, habits sacerdotaux pour les hommes). Elle prend pour modèles, ses proches comme dans le portrait de son frère en ecclésiastique. Elle réalise également un très beau portrait de sa mère aujourd'hui en collection privée : *Portrait de sa mère lisant le journal de Bayonne*, 1885<sup>8</sup> (fig. 2).

**Fig. 2**  
*Portrait de la mère de Marie Garay*  
© Col Privée.



## MUSÉE BASQUE

De 1892 à 1894, Marie Garay interrompt sa production artistique, pour se consacrer entièrement à la rédaction d'un manuel de perspective expliquée à ses élèves, destiné également aux aspirants au Brevet ; il s'agit de l'un des premiers manuels connus en France pour le cours élémentaire. Elle explique dans une lettre à Achille Zo, citée par Gilbert Desport, "qu'une épreuve de dessin d'après nature ayant été ajoutée aux programmes des brevets de capacité.../... et aucun ouvrage conforme aux programmes ne pouvant être mis entre les mains des élèves "elle devait donc le faire à l'oral, l'obligeant à beaucoup de redites." .../... C'est pour faciliter ma tâche que je me suis mise à rédiger un petit cours, destiné à mes élèves". Cette tâche s'avérant beaucoup plus difficile que prévu, elle lui prit deux ans !<sup>9</sup>

### ■ Artiste et éducatrice : l'Institution Jeanne d'Arc (1895-1921)

L'année 1895 marque un tournant dans la vie de Marie Garay, car, désormais, la jeune artiste compose et partage son temps entre sa carrière artistique et l'enseignement<sup>10</sup>. Après le domicile et l'atelier qu'elle occupe avec sa famille au 6, rue de l'évêché, elle finit par louer l'immeuble entier et ouvre avec ses trois sœurs, Louise, Augusta et Justine, l'Institution Jeanne d'Arc. Les sœurs Garay achèteront l'ensemble en 1911. C'est une école pour jeunes filles. Assez modeste au départ, l'établissement connaît un succès grandissant auprès de la bourgeoisie locale, ce qui lui permet de s'agrandir, et d'assurer un enseignement du cours enfantin jusqu'au cours supérieur et ce, durant 25 ans<sup>11</sup>. Ce projet est déterminant pour l'éducation des jeunes filles de Bayonne et des alentours. On y enseignait la composition française, l'histoire et la géographie, le calcul... mais aussi la morale, le chant, la musique, le dessin et la dentelle ! On voit ici de la part des quatre sœurs Garay, au-delà de l'apprentissage de la bienséance féminine, une volonté d'élever les jeunes filles dans une perspective d'ouverture à l'éducation du goût. Ayant elles-mêmes bénéficié de l'attention familiale à la valorisation de leur potentiel scolaire, elles enseignent aux filles les sciences "exactes" jusque-là réservées aux garçons. On peut voir également dans cette institution, un très bel exemple de sororité, puisque les quatre sœurs développent ensemble un projet d'éducation consacré aux filles par des femmes uniquement. Marie Garay y enseigne le dessin et plus largement la composition, la perspective et la peinture<sup>12</sup>, ayant à cœur de faire profiter ses élèves de l'ouverture sur le monde acquise durant ses études à Paris. S'il n'est pas question dans ses cours de sacrifier les "bonnes mœurs" en ayant recours au modèle nu, elle encourage l'aptitude à dessiner autre chose que des motifs de fleurs ou des nature-mortes : elle va ainsi pousser ses élèves dans l'étude documentaire de sujets "vivants" : portraits et études de scènes croquées sur le vif dans les rues de Bayonne, où elle n'hésite pas à enseigner à l'occasion de sorties de groupe. Elle fera de nombreux portraits de ses élèves, comme elle les encouragera à observer et à se prendre mutuellement comme modèles dans des séances de croquis.

Parallèlement à ce travail d'enseignante, l'artiste chemine également dans son art et cherche, sinon la reconnaissance, une forme d'accomplissement en participant à de nombreux salons à Pau et Biarritz. Se consacrant à l'enseignement avec beaucoup de sérieux, elle ne renonce pas à présenter chaque année une œuvre au Salon des Artistes Français à Paris. Elle développe un intérêt pour la scène de genre, dépassant les sujets religieux ; à l'instar de ce qu'elle veut partager avec ses élèves, elle s'enhardit à fixer la vie et les traditions à Bayonne et dans toute la province basque du Labourd, effectuant un travail de documentariste inédit à cette époque. En cela, elle est le véritable précurseur des artistes de cette génération, comme Gabriel Roby (1878-1917), Perico Ribera (Lisbonne 1867-Ciboure 1949) et Ramiro Arrue (Bilbao 1892- Saint-Jean-de-Luz 1971) qui signeront une peinture exposée au Musée Basque et de l'Histoire de Bayonne, que l'on qualifie trop rapidement de "folkloriste", alors qu'elle affirme davantage une forme de "revivalisme" basque. Ce changement d'orientation lui réussit, puisque soutenu par la critique, il lui apporte une véritable posture artistique ainsi que la reconnaissance de ses pairs. Elle se dégage, dans ce style de plein-air beaucoup plus personnel, de l'influence de Léon Bonnat qui restait très présente dans ses portraits.

### ■ La Procession de la Fête-Dieu à Bidarray

(fig.3) La présentation de son tableau *Procession de la Fête-Dieu à Bidarray*, 1899, au Salon des Artistes français et qui reçoit un prix, est sans doute l'apogée de sa carrière de peintre. La réussite de cette œuvre est également perceptible dans le grand succès qu'elle rencontre auprès de la critique et du public ; le tableau est si apprécié qu'il est exposé ensuite à l'exposition universelle de 1900 à Paris. Aujourd'hui encore, il s'agit de la peinture la plus connue de Marie Garay<sup>13</sup>. Ce

**Fig. 3**  
Procession de la Fête-Dieu à Bidarray, Marie Garay, 1899, huile sur toile 143 x182 cm. © Musée Basque et de l'histoire de Bayonne. N° inv. D.65.





**Fig. 4**  
Esquisse de la  
Procession de la  
Fête-Dieu à  
Bidarray, Marie  
Garay, gouache.  
© Musée Basque  
et de l'histoire de  
Bayonne.  
N° inv. 22.15.11.

tableau présente une sortie d'église le jour de la Fête-Dieu, les processions religieuses revêtant une importance particulière au Pays basque. Fêtées de manière traditionnelle et populaire, c'est l'occasion du déploiement d'un faste et d'une variété de costumes très particuliers. Cette vaste composition dépasse la scène de genre par ses dimensions exceptionnelles (143 x 182 cm). Elle permet d'embrasser le paysage de montagne à l'arrière-plan, l'église et la place du village de manière très fidèle et détaille dans une étude approfondie chacun des protagonistes de la procession. Pour réussir cela, il ne fait nul doute

que l'artiste s'est déplacée sur le motif, plusieurs jours et peut-être plusieurs années de suite. Les esquisses pour cette œuvre sont conservées au Musée Basque et de l'histoire de Bayonne et attestent de la minutie de l'observation de l'artiste ; elles sont nombreuses (sans que l'on sache si nous les possédons toutes), une vingtaine en tout<sup>14</sup>. La plus grande d'entre elles campe la composition du tableau dans son entier : (fig. 4) l'église dans son arrière-plan paysager est déjà parfaitement en place, chaque personnage est largement brossé sans détail superflu, elle installe la courbe dynamique du cortège et crée la perspective et un effet de mouvement de l'arrière à l'avant-plan, de la droite vers la gauche du tableau. Chacune de ses esquisses réalisées à la gouache, constitue une étude documentaire précise de la physionomie et de l'expression des personnages, chacun trouve son individualité, son âge, sa classe sociale : du visage buriné du vieux paysan concentré dans sa dévotion, (fig. 5) à



**Fig. 5**  
Esquisse de la Procession de la Fête-Dieu  
à Bidarray, détail, Marie Garay, gouache.  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.  
N° inv. 76.65.1.



**Fig. 6** (ci-dessus)  
Esquisse de la Procession de la Fête-Dieu à Bidarray, détail, Marie Garay, gouache.  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.  
N° inv. 22.15.9.



**Fig. 7** (en haut à droite)  
Esquisse de la Procession de la Fête-Dieu à Bidarray, détail, Marie Garay, gouache.  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.  
N° inv. 22.15.6.



**Fig. 8** (à droite)  
Esquisse de la Procession de la Fête-Dieu à Bidarray, détail, Marie Garay, gouache.  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.  
N° inv. 22.15.14.

la fraîcheur des petites filles vêtues de blanc (fig. 6) : c'est toute une sociologie de la communauté basque saisie dans sa diversité que nous offre l'artiste avec une minutie qui nous laisse admiratifs. Au travers des costumes chamarrés et pittoresques c'est tout l'univers et la beauté des costumes de danse et de procession (fig.7) qui renaît dans ses moindres détails. Au point que ce tableau peut servir de référence pour retrouver la richesse de costumes aujourd'hui disparus (fig. 8).



## ■ Représentation du Pays basque et spiritualité

À travers la *Procession de la Fête-Dieu à Bidarray*, Marie Garay place les Basques et leur pays au centre de son œuvre. Ce choix s'accompagne d'une forte empreinte spirituelle. En témoignent d'autres représentations d'événements religieux, comme le chemin de croix dans *Les Pénitents Noirs de Roncevaux*<sup>15</sup> (fig. 9) qui tout en s'inscrivant dans la lignée de la *Procession* donne à voir quelque chose de plus sombre et spectaculaire qui permet de rapprocher les peintures de Marie Garay des courants picturaux naturalistes belges et des écoles du nord, ou bien d'autres régions françaises et de peintres comme Jules Bastien-Lepage<sup>16</sup> par exemple, ou du peintre breton Mathurin Méheut<sup>17</sup>. Des œuvres qui dépeignent si bien la ferveur et la modestie des petites gens : en témoignent plusieurs intérieurs ou sorties d'églises, comme *La tribune des hommes à l'église de Ciboure* (1908), qui est empreinte d'une beauté silencieuse et recueil-



**Fig. 9**  
Les pénitents noirs de Roncevaux, Marie Garay.  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.  
N° inv. 63.10.

**Fig. 10**  
La tribune des hommes à l'église de Ciboure, Marie Garay, 1908.  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.  
N° inv. 92.30.1.

lie (fig. 10). Ce tableau relativement anodin en apparence, atteste d'une véritable audace de la part de Marie Garay, puisque peignant depuis la tribune des hommes, elle enfreint un interdit au Pays Basque : sa place de femme serait d'assister à l'office au parterre, la tribune étant réservée aux hommes. Ce faisant, elle affirme sa posture de peintre et transgresse la place qui serait normalement la sienne en tant que femme, comme elle le fait en exerçant un métier, peintre et enseignante, qui lui permet de subvenir seule à ses besoins. Dans ce tableau, l'un des hommes tourne le dos à l'office et nous regarde comme il regarde l'artiste, et l'ayant surprise, nous prend à témoin et nous interroge : "que faites-vous là ?" Dans ce jeu subtil des regards, l'artiste saisit de manière fine les enjeux de la tradition et la modernité depuis sa posture de femme peintre.

Au cours des premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, Marie Garay opte pour des scènes de la vie quotidienne basque et éclaircit sa palette pour les scènes saisies en extérieur. Dans un cadre plus intime, invitant le spectateur à la contemplation

**Fig. 11**

Les deuilantes ou Deux jeunes femmes en prière, Marie Garay, 1902.  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne. N° inv.

**Fig. 12**

Léon Bonnat et ses élèves, Marie Garay, 1914. Huile sur toile.  
H. 216,5 cm ; l. 259,4 cm.  
© Bayonne, musée Bonnat-Helleu / cliché A. Vaquero. Léon Bonnat est assis au milieu de ses élèves. De gauche à droite : Denis Etcheverry, Henri Zo, Georges Bergès, Eugène Pascau, Marie Garay, Daniel Saubès, Henry Caro-Delvaile, Benjamin Gomez.



14

et à une forme d'intériorité, elle est capable dans une palette beaucoup plus réduite, de nous donner le sentiment d'être convié à une scène privée comme dans le tableau *Les deuilantes* ou *Deux jeunes femmes en prière*, peint en 1902<sup>18</sup> (fig. 11).

### ■ 1914, Bonnat et ses élèves : Marie Garay se représente au cœur de l'École de Bayonne

En 1914, à la demande de Léon Bonnat, qui la considère désormais comme une peintre assez accomplie pour réaliser un tel travail, elle le représente entouré de ses élèves les plus chers de l'école de Bayonne (fig. 12). Le tableau est destiné au Musée Bonnat-Helleu. Elle décide de se mettre en scène au centre de

la composition, en dialogue avec son Maître qui commente le tableau qu'elle est en train de réaliser. Les autres élèves sont tous des hommes, ils sont en conversation et peu d'entre eux semblent s'intéresser aux conseils du Maître à l'élève : s'ils figurent dans le tableau - il s'agit de la commande- ils semblent assez peu participer à la scène. Seul Bonnat est en conversation avec Marie et commente peut-être, par une mise en abyme judicieuse, le tableau que nous sommes en train de regarder. Cette composition des personnages est très significative, elle souligne la place privilégiée de la femme artiste au sein de ce groupe d'hommes, et illustre sa proximité étroite avec Bonnat. Ce tableau est acclamé par la critique et montre que Marie Garay n'a en aucun cas à prouver sa légitimité au sein de l'école de Bayonne.



**Fig. 13**  
Un atelier aux Batignolles, Henri Fantin-Latour (1836-1904), 1870, Paris, Musée d'Orsay. RF729. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Benoît Touchard. De gauche à droite, debout : Otto Scholderer, Auguste Renoir, Émile Zola, Edmond Maitre, Frédéric Bazille, Claude Monet. Assis : Edouard Manet devant son chevalet et Zacharie Astruc.



**Fig. 14**  
Hommage à Cézanne, Maurice Denis (1870-1943), 1900, Paris, Musée d'Orsay. RF1977-137. Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Adrien Didierjean. Au premier plan, face à face Odilon Redon (gauche) et Paul Sérusier. De gauche à droite, au second plan, Edouard Vuillard, le critique André Mellerio (en haut-de-forme), Vollard derrière le chevalet, Maurice Denis, Paul Ranson, Ker-Xavier Roussel, Pierre Bonnard fumant la pipe et Marthe Denis (l'épouse du peintre).

*Bonnat et ses élèves* est une œuvre majeure de la femme peintre, un autre sommet dans sa carrière, après la *Fête-Dieu*. Par ailleurs, le tableau connaît un très beau succès à Paris, exposé au Salon des Champs-Élysées en 1914, où il est comparé dans les journaux parisiens à l'atelier d'Édouard Manet, *un atelier aux Batignolles* de Fantin Latour (1836 - 1904)<sup>19</sup> (fig. 13) ou l'*hommage à Cézanne* de Maurice Denis (1870 - 1943)<sup>20</sup> (fig. 14).

### ■ Après la Grande Guerre, une présence artistique plus discrète qui marque un ralentissement de carrière

Durant la Première Guerre mondiale, Marie Garay ralentit considérablement sa production artistique et se consacre plutôt à l'Institution Jeanne d'Arc. C'est aussi une période difficile sur le plan personnel, puisque sa mère meurt, et que, quelque temps après, elle perd la vue d'un œil par suite d'un accident. Après la guerre, même si Marie continue de créer, elle le fait de manière discrète. Ses œuvres et son nom apparaissent de moins en moins dans les expositions et la presse. De plus, en 1921, alors que Marie a 60 ans, l'Institut Jeanne d'Arc ferme ses portes après 25 ans d'activité.

Malgré les difficultés et l'âge avançant, Marie Garay continue d'enseigner. À partir des années 1930, elle vit à Biarritz dans une demeure nouvellement

**Fig. 15**

Esquisse de la Procession de la Fête-Dieu à Bidarray, détail, Marie Garay, gouache.  
 © Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.  
 N° inv. 22.15.10.

acquise, appelée le "Chalet Félix", où elle peint et donne ses cours.

Elle possède également une maison à la campagne, à Ramous, qu'elle nomme la "Villa Jeanne d'Arc" en hommage à son école. C'est un lieu de repos, mais aussi d'inspiration et de création, puisque c'est là-bas qu'elle réalise ses derniers tableaux.

À partir des années 1940, Marie Garay abandonne la création originale, mais continue tout de même de peindre, en réalisant des reproductions ou des restaurations. En juin 1953, quelques mois avant son décès, une exposition rétrospective lui est dédiée au Musée Basque et de la tradition bayonnaise. Cet ultime hommage est l'occasion d'une des dernières apparitions de l'artiste, puisqu'elle s'éteint à 92 ans, le 3 décembre 1953 à Biarritz. Avec elle s'éteint l'école de Bayonne, dont elle était la dernière représentante.

Marie Garay est certes une artiste dont la renommée a très rarement dépassé le département des Basses-Pyrénées, mais deux des œuvres ont réussi à susciter une critique unanimement positive de la part de la presse parisienne, à une époque où cela est plutôt rare et souvent réservé aux hommes. À l'époque, peu de femmes peintres réussissent une carrière sans le soutien d'un homme (père, amant ou mari artiste), qui plus est loin des grands centres de production artistique. Or, Marie choisit de rentrer à Bayonne, empruntant ce faisant la voie de la raison : elle va conjuguer dans sa ville avec ses sœurs, autonomie et sororité, au détriment peut-être d'une carrière qui aurait été plus brillante à Paris, mais ô combien plus incertaine et plus brève. En effet, quand on compare son parcours à celui d'artistes ayant franchi le seuil de la postérité, on s'aperçoit que peu d'entre elles ont pu vivre de leur travail d'artiste. C'est ce qu'a réussi Marie Garay, à Bayonne en accédant également à l'honorabilité d'une vie d'enseignante, responsable, avec ses sœurs, d'un établissement



d'éducation, dépassant les préjugés à l'encontre des femmes demeurant célibataires ou considérées comme des "bas bleus", pour accéder finalement à une forme de notabilité, soulignée par l'acquisition d'une propriété dans une station balnéaire à la mode et d'une maison de campagne où se retirer loin de la foule en été.

La qualité de son travail de peintre ne fait aucun doute, et, s'il manque d'audace, c'est sans doute par souci de plaire, au moins à ses débuts, à une clientèle qui doit la faire vivre de son travail. C'est aussi sans doute par fidélité à l'influence de son Maître Léon Bonnat. Pourtant dès que les "sujets de plein-air" le lui permettent, elle éclaire sa palette et sait admirablement composer et jouer de la précision de son talent documentaire : rendant compte avec fidélité et précision de la vie, du chatoiement des vêtements, des bijoux et des carnations, elle nous a donné dans ses œuvres l'une des plus jolies et des plus fidèles traductions d'un Pays Basque haut en couleurs (fig. 15).

### Biographie

---

- 1861 - Naissance à Saint-Pierre-d'Irube.
- 1873 - Entrée à l'école municipale de dessin de Bayonne (école Jullien), rencontre avec A. Zo et L. Bonnat.
- 1880 - Obtention du Brevet.
- 1881 - Décès de Pierre Garay, père de Marie.
- 1882 - Installation de l'atelier et du cours de dessin au 6 rue de l'évêché. Départ à Paris : Marie intègre l'atelier des peintres Henner et Carolus-Duran, et participe à son premier Salon.
- 1885 - Retour à Bayonne : premières expositions, reprise de l'atelier et du cours de dessin.
- 1885/1886 - Série de portraits des évêques de Bayonne.
- 1892 - Décès de Joseph Garay, son frère cadet et de sa grand-mère. Arrêt momentané de la production artistique.
- 1895 - Création de l'Institut Jeanne d'Arc. Reprise de la production artistique.
- 1897 - Changement d'orientation soutenu par la critique : scènes de genre et peinture religieuses.
- 1899 - « *Procession de la Fête-Dieu à Bidarray* » : œuvre majeure et tournant dans sa carrière.
- 1900 - Présentation de la *Procession de la Fête-Dieu à Bidarray* à l'exposition universelle de Paris
- 1904/1902 - *Les deuillantes* ou *Deux femmes en prière*.
- 1904 - *Les Pénitents Noirs de Roncevaux*.
- 1908 - *La tribunes des hommes à l'église de Ciboure*.
- 1914 - *Bonnat et ses élèves* : moment important dans la carrière, œuvre majeure. À partir de la Première Guerre mondiale, Ralentissement de la production artistique.
- 1921 - Fermeture de l'Institut Jeanne d'Arc, déménagement de l'atelier et du cours rue Marengo.
- 1930 - Déménagement (au Chalet Félix) à Biarritz et acquisition de la Villa Jeanne d'Arc à Ramous.
- 1941 - Réalisation des dernières œuvres (portraits) à Ramous.
- 1953 - Juin : exposition rétrospective. Décembre : décès de Marie Garay (92 ans) à Biarritz.

### Bibliographie

---

- Desport G., *Un peintre bayonnais aujourd'hui méconnu : Marie Garay (1861-1953)*, Revue d'histoire de Bayonne du Pays basque et du Bas-Adour n° 151, Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne, 1996.
- Femmes artistes**
- Gonnard C., Lebovici E., *Femmes artistes/artistes femmes. Paris, de 1880 à nos jours*, éditions Hazan, Paris, 2007.
- Bonnet M.-J., *Créatrices. L'émancipation par l'art*, éditions Ouest-France, Rennes, 2019.
- Histoire de l'Art n° 63 : Femmes à l'œuvre*, Paris, 2008.

**Femmes artistes au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle**

Foucher Zarmanian C., *Créatrices en 1900. Femmes artistes en France dans les milieux symbolistes*, éditions Mare & Martin, Paris, 2015.

Musée de Vernon, *Portraits de femmes*, éditions Point de vue, 2016.

Musée Roybet Fould, *Femmes et artistes, XIX<sup>e</sup> siècle. À travers les collections du Musée Roybet Fould*, Courbevoie, 2014.

Magnin B., Etcheandia X., *Blanche Odín, Ulpiano Checa, 1890-1916, la rencontre*, Musée Salies de Bagnères-de-Bigorre, 2012.

Hoschedé-Monet B., *Un regard impressionniste*, Intensités éditions, Musée de Vernon, 2017.

Musée de Boulogne-sur-Mer, *Regard sur... Ismaël*. Virginie Demont-Breton (1859-1935), éditions Invent, 2018.

**Notes**

- 1 Pour paraphraser, citer et remercier l'article de Gilbert Desport, "Marie Garay, un peintre bayonnais aujourd'hui méconnu", 1996, numéro 151 de la revue des Sciences, Lettre et Arts de Bayonne.
- 2 Dit le baron Gros (1771-1835).
- 3 Il publie différents travaux dans la *Revue internationale d'études basques* et dans *Gure Herria*. Entre 1910 et 1928, il publie le manuscrit du chanoine Veillet, *Recherche sur la ville et l'église de Bayonne*, en trois volumes. Il est l'auteur de différents ouvrages en lien avec le Pays Basque, comme *L'église de Bayonne* publié en 1924 ou *Les curiosités du Pays Basque* publié en 1927.
- 4 Aujourd'hui, 6, rue des Gouverneurs à Bayonne.
- 5 Professeur puis maître d'atelier à l'école des Beaux-arts de Paris, Léon Bonnat aimait en outre un atelier privé.
- 6 L'école des Beaux-arts ne s'ouvrira aux élèves filles qu'en 1898, soit beaucoup trop tard pour la formation de Marie Garay.
- 7 Louise Abbéma (1853-1927), Germaine Dawis (1857-1927), Marie-Louise Petiet (1854-1893), Otilie Roederstein (1859-1937), peintre allemande d'origine suisse, Juana Romani (1869-1924) sont également élèves de Henner. Peintres mais aussi souvent modèles, ce qui ne semble pas avoir été le cas de Marie Garay. Louise Abbéma et Juana Romani notamment, sont vraiment des figures de l'émancipation par l'art : cette italienne qui débute auprès du sculpteur Falguière et des peintres Henner et Roybet – dont elle deviendra la maîtresse – est grandement influencée dans son art par Henner et Regnault. Elles exposent régulièrement à la Société des Artistes français, comme Marie Garay dès 1883 ; elles se sont sans doute rencontrées et ont fréquenté le même atelier et les mêmes salons.
- 8 Collection privée, Saint-Jean-de-Luz.
- 9 Gilbert Desport, citant *Le courrier de Bayonne* du 28 mars 1886.
- 10 Elle semble partagée, elle n'achètera pas avec ses sœurs l'institution Garay, elle se contente d'y enseigner laissant la direction à sa plus jeune sœur Justine.
- 11 L'existence de l'institution est attestée jusqu'en 1921.
- 12 Disciplines jusque-là consacrées aux garçons.
- 13 Le deuxième chef-d'œuvre de l'artiste étant *le portrait de Léon Bonnat et de son élève conservé* au Musée Bonnat-Helleu.
- 14 Exposées dans l'Exposition-dossier *Marie Garay élève de Léon Bonnat*, du 1<sup>er</sup> janvier au 15 avril 2023.
- 15 Collection du Musée basque et de l'histoire de Bayonne.
- 16 Jules Bastien Lepage (1848-1884), *la communiante*, 1875 ; *Les Foins*, 1877.
- 17 Mathurin Meheut (1882-1958), *L'Été, le Pardon de l'île de Batz*, 1913.
- 18 Ce tableau offert par les Amis du Musée Basque sera restauré cette année et retrouvera son cadre d'origine et la subtilité de ses couleurs une fois enlevé le vernis oxydé.
- 19 Henri Fantin-Latour, *Un atelier aux Batignolles en 1870*, Huile sur toile, H. 204 ; L. 273,5 cm avec cadre H. 305 ; L. 234,5 cm, Achat, 1892 © Musée d'Orsay, Dist. RMN-Grand Palais / Patrice Schmidt.
- 20 Maurice Denis, *Hommage à Cézanne*, En 1900, Huile sur toile, H. 182,0 ; L. 243,5 cm., Don André Gide, 1928 © RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski.

## POSTULATS ET PRATIQUE POLITIQUE DE SABINO ARANA

Rémi BERNIS

Sabino Arana (Abando, 1865 – Sukarrieta, 1903) n'a que 27 ans quand il jette les fondements du nationalisme basque en 1892. Il décède de la maladie endocrinienne d'Addison en 1903, après une décennie d'intense activité. Il livre à la postérité des travaux historiques, linguistiques et littéraires, aux qualités contrastées. Mais il est avant tout à l'origine de la création de plusieurs journaux qui propagent ses idées et les érigent en idéologie. Il doit sans cesse lutter contre la répression menée par l'état espagnol, qui l'incarcère et le censure à plusieurs reprises. Il aura néanmoins laissé derrière lui une cinquantaine d'essais et plus de 600 articles<sup>1</sup>. Enfin, il fut aussi un homme politique, député provincial du parti qu'il a lui-même créé en 1895, *EAJ/PNV*, connu en français sous le nom de Parti Nationaliste Basque (PNB).

*Sabino Aranak (Abando, 1865 – Sukarrieta, 1903) euskal nazionalismoaren oinarriak pausatu zituen 1892an, 27 urte zituela. Addison eritasun endokrinoak eraman zuen 1903an, jarduera handiko hamarkada baten ondoren. Historia-, hizkuntza- eta literatura-lanak uzten ditu haren gibelean, ezaugarri edo kalitate kontrastatuekin. Baina, oroz gainetik, haren ideiak zabaldu eta ideologia bihurtu zituzten hainbat egunkariren sortzaile izan zen. Etengabe borrokatu behar zuen, hura behin baino gehiagotan preso sartu eta zentsuratzen zuen Espainiako Estatuak eramandako errepresioaren kontra. Hala ere, berrogeita hamar bat saiakera eta 600 artikulua baino gehiago ekoiztu ahal izan zituen. Azkenik, politikaria ere izan zen, berak 1895ean sortu zuen EAJIPNV alderdiko diputatua.*

<sup>(\*)</sup> Doctorant,  
Université du Pays  
Basque/*Euskal*  
*Herriko*  
*Unibertsitatea*.  
Département  
Société, Politique  
et Culture.

Sabino Arana a donc théorisé le nationalisme basque : il se dénomme lui-même nationaliste basque, bien que le néologisme *abertzale*, qu'il a créé, soit traduisible par *patriote*. Le PNB a connu des ruptures idéologiques majeures et domine depuis 1978 la vie politique dans la Communauté Autonome Basque. Sabino Arana fut un pionnier de la visualisation de l'identité basque, quand il dessina l'*ikurriña*, le drapeau basque, ainsi que par la pertinence de ses travaux linguistiques, malgré son acquisition tardive et lacunaire de la langue basque :

**Fig. 1**

*Sabino Arana Goiri, une image sereine.*  
 Pastel de Willy Paul Rudolf Habl, 1918.  
 © Musée Basque et de l'histoire  
 de Bayonne. Inv. D. 36.



20

il créa des néologismes (notamment *Euzkadi*) et des acronymes toujours en usage, ainsi que de nombreux prénoms couramment portés de nos jours.

Sabino Arana est avant tout un symbole au sein du PNB qui n'a jamais cessé de revendiquer sa figure, tout en révisant profondément ses postulats, par l'abandon de certains d'entre eux ou leur adaptation aux vicissitudes histo-

riques. L'aspect providentiel de sa postérité s'explique par l'engagement sacrificiel qui fut le sien, tant d'un point de vue physique que moral. (fig. 1)

En cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, le continent européen est marqué par la massification et l'intensification de la "question nationale", dans le sillage du "principe des nationalités" de 1848. Celle-ci tend au paroxysme belliciste de 1914-1918 et à "l'apogée du nationalisme", selon l'expression d'Eric Hobsbawm, entre 1918 et 1950. Ce mouvement semble annoncer l'assimilation des Basques à un récit identitaire et historique exogène, espagnol ou français, ainsi que la disparition inévitable de la langue basque et la suppression unilatérale des institutions juridiques locales. L'appel de Sabino Arana à se dresser contre ce mouvement, en œuvrant sur chacune des thématiques politico-culturelles qui le composent, explique sa postérité.

Ainsi, quatre éléments sont essentiels à la compréhension de l'œuvre de Sabino Arana :

- Premièrement, son legs principal est l'antagonisme entre la nationalité basque et les nationalités française et espagnole, qu'il a érigé en système idéologique capable de traverser les époques. Il transcende ainsi ce que certains avaient esquissé auparavant (Manuel de Larramendi, Augustin Chaho, Arturo Campion, Fidel de Sagarminaga... sans être en mesure toutefois de produire une théorisation aussi aboutie et de la mettre en pratique aussi efficacement).
- Deuxièmement, l'œuvre et la pensée de Sabino Arana sont complexes et émaillées de contradictions. Il convient donc de préciser l'écart majeur entre les postulats énoncés et la pratique politique de Sabino Arana : ceux-là sont aussi exaltés et radicaux que celle-ci est modérée et stratégique. Le discours très véhément qu'il a tenu a souvent une portée instrumentale. Sabino Arana était en premier lieu un politique et non un intellectuel. Son second legs relève donc de l'exercice politique, entre souverainisme et autonomisme.

- Troisièmement, le contexte de sa pensée et de son œuvre est celui de la défaite du camp carliste dans les Guerres civiles espagnoles du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Celui-ci se réclamait de l'universalisme catholique (c'est-à-dire, à cette époque, anti-moderne, contre-révolutionnaire, clérical et traditionaliste) face au camp libéral, tenant d'un universalisme laïque (c'est-à-dire moderniste, progressiste, sécularisé, incorporant les idées socialistes). Néanmoins, le camp carliste soutenait l'autonomie des provinces basques, qui se manifestait par les **lois forales** qui s'y appliquaient, ce qui n'a pas manqué de contribuer à leur ralliement au carlisme. Les provinces basques payèrent un lourd tribut à la défaite en 1878. En effet, la suppression complète des lois forales par la promulgation des lois dites de Canovas (du nom du Premier ministre espagnol) engendra une réaction qui transcenda les camps politiques, dont une partie de la grande bourgeoisie urbaine qui avait pourtant soutenu le camp libéral. L'industrialisation massive du territoire (fig. 2) et la forte immigration subséquente, jointes à la perte de contrôle dans la décision politique, furent à l'origine d'un ressentiment puissant dans la société basque à laquelle appartenait Sabino Arana, qui avait grandi dans une famille carliste. Ainsi, les aspects intransigeants de son discours, appuyés par des talents rhétoriques et un phrasé exalté selon les normes du XIX<sup>e</sup> siècle, ne sont pas à considérer selon nos catégories actuelles mais dans leur contexte.
- Quatrièmement, les théories racialistes, auxquelles empruntent les définitions de Sabino Arana sont un des éléments de ce contexte, de manière plus caractérisée que pour celles du nationalisme catalan par exemple ou des nationalismes de gauche en général. Selon les termes de F. Letamendia, le racisme sabinien constitue "l'aspect le plus répulsif et antipathique de sa doctrine"<sup>3</sup>.

**Fig. 2**  
Sabino Arana est hostile à l'industrialisation de la Biscaye et aux bouleversements sociaux qui en découlent, selon lui, les Basques de leur pays.  
© Museo Encartaciones.



Néanmoins, tandis que Jules Ferry, l'espagnol Antonio Canovas ou les dirigeants anglais considèrent la conquête coloniale à travers le prisme des "races inférieures", Sabino Arana n'envisage pas de domination hors du sol basque, ni guerre de conquête, ni empire à fonder<sup>4</sup>. C'est cependant un sentiment racial exacerbé, défensif et hispanophobe, le Pays Basque en France n'étant pas au cœur de son propos. Être basque, selon Sabino Arana, consiste à posséder des noms basques, et cela engendrerait des qualités morales dont sont particulièrement dépourvues les races latines<sup>5</sup>. Ces définitions identitaires sont aussi à considérer selon le contexte ibérique qui, depuis la fin de la Reconquête sur les Musulmans et l'expulsion des Juifs au xv<sup>e</sup> siècle, les articule autour de la pureté du sang et de l'intransigeance du catholicisme.

Ainsi, le premier abertzalisme, dont Sabino Arana a défini les contours idéologiques, est chargé de concepts et de postulats qui sont à considérer selon leur contexte mais aussi selon leurs singularités.

Par ailleurs, ses successeurs immédiats s'inspirent essentiellement de sa pratique politique et révisent son idéologie, au point que l'autre figure majeure de l'histoire du PNB, José Antonio Aguirre, s'allie en 1936 aux partis de gauche, chose impensable quelques décennies plus tôt au vu de la proximité du premier abertzalisme avec la droite traditionnaliste espagnole et son rejet du socialisme. À partir des années 1960, le second abertzalisme s'éloigne définitivement des postulats initiaux, que ce soit le PNB (démocrate-chrétien et pro-européen) ou la gauche *abertzale* (indépendantiste et socialiste) qui prend corps dans les années 1960.

L'agressivité des adversaires politiques de l'abertzalisme et, en conséquence, la posture défensive du mouvement *abertzale*, ont tardivement engendré certains impensés dans la construction de la mémoire collective qui préfère le symbole Sabino Arana à la rationalisation de son historiographie. Le mythe dont il a fait l'objet a contribué à créer des tabous, que cet article a pour objet d'étudier. Il convient aussi de préciser deux aspects.

- D'une part, le PNB n'a jamais transigé, au fil du xx<sup>e</sup> siècle, en dehors de la Guerre d'Espagne, sur le pacifisme exprimé par Sabino Arana. Cependant, les historiographies critiques à l'égard du mouvement *abertzale*, qui ont toujours disposé de soutiens institutionnels conséquents, ont utilisé et utilisent toujours certains aspects du discours de Sabino Arana, afin de disqualifier l'ensemble de son œuvre et déceler chez ses successeurs la permanence de présupposés xénophobes ou violents. Mais il paraît inopportun de dissimuler, afin de contrer ces attaques, les aspects "gênants" de la pensée de Sabino Arana, de banaliser leur portée ou d'exagérer des aspects résiduels de sa pensée afin de la rallier à un conformisme de circonstance. Parmi ces interprétations défensives, il est ainsi possible de signaler l'anticolonialisme, présenté comme libéral, de Sabino Arana, sachant que cette thématique ne concerne qu'une poignée d'articles, et relève davantage d'une opportunité d'affaiblissement de l'ennemi espagnol que d'une théorisation aboutie d'inspiration internationaliste ; ou

encore, lui prêter un soutien aux mouvements ouvriers qu'il n'a jamais théorisé non plus ; mais aussi l'attribution d'une dimension littéraire exagérée de ses travaux. Ces anachronismes ont entre autres pour objet de rendre conforme la pensée sabinienne à notre époque ainsi que de lui attribuer des acquis ultérieurs, ceux de l'abertzalisme de gauche notamment. En réalité, malgré ses originalités, la pensée de Sabino Arana demeure une pensée conservatrice de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec tout ce que cela implique de politiquement incorrect si on l'aborde avec les grilles d'interprétations dominantes aujourd'hui<sup>6</sup>.

- D'autre part, le but de cet article est de proposer une mise en perspective méthodique de l'ensemble de la pensée et de l'action de Sabino Arana, permettant de vulgariser et d'interpréter ses évolutions et ses contradictions. Il s'agit de prolonger l'historiographie basque, en évitant les écueils d'une approche hagiographique, qui s'est souvent éloignée des sources écrites essentiellement constituées par les écrits de Sabino Arana et a fini par se borner à la répétition d'interprétations parcellaires d'historiens et de figures politiques ultérieures.
- Il sera donc question, dans un premier temps, de revenir sans tabou sur les deux thématiques dominantes dans le discours de Sabino Arana entre 1892 et 1895 : l'église et l'Espagne, sur fond de refus des recompositions sociales et d'opposition au libéralisme séculier qui s'installe en Biscaye. Ceci sera mis en perspective, dans un second temps, avec la réalité de sa pratique politique, entre 1895 et 1903. Cette *praxis* basque qu'il a forgée, bâtie sur le pragmatisme et les stratégies d'alliance, constitue son héritage principal. Elle laisse une postérité contrainte à interpréter des trajectoires plurielles.

### ■ L'eschatologie nationaliste

Le contenu proprement politique de la pensée de Sabino Arana relève d'une forte proximité avec l'intégrisme catholique et le carlisme. Il partage avec eux la lecture jésuite, qui considère que les siècles précédents forment une accumulation de maux idéologiques dangereux pour le salut des hommes et des peuples. D'abord, la Réforme protestante au XVI<sup>e</sup> siècle, puis le jansénisme au siècle suivant ; cela se renforce par la suite avec le naturalisme philosophique et la libre pensée, maux qui atteignent leur point culminant au XIX<sup>e</sup> siècle avec le libéralisme. De plus, l'industrialisation affecte une partie de la bourgeoisie biscayenne et nécessite l'afflux d'immigrés originaires d'autres régions d'Espagne, suscitant un sentiment de dépossession dans le contexte de perte des libertés locales. Il propose, pour y faire face, la séparation nationale. Il affirme donc :

"Nous n'insultons pas le peuple espagnol, nous ne voulons offenser personne : nous voulons seulement sauver notre patrie, (...) et si nous publions la dégradation du caractère espagnol, c'est parce que le basque voit dans son contact avec celui-ci la cause de son affaissement moral"<sup>7</sup>.

Les immigrés incarnent pour Sabino Arana la lutte de classe qui déstructure l'équilibre social basque, l'industrialisation qui détruit la ruralité, ainsi qu'une recomposition démographique et électorale défavorable aux Basques. La perte de l'homogénéité sociale et le recul de l'influence de l'église cristallisent ces inquiétudes. Sabino Arana fait donc de la Biscaye rurale d'avant 1839 (date de la quasi-suppression des droits foraux suite à la victoire du camp libéral dans la première guerre carliste) une image d'épinal allégorisant ce refus des réalités sociologiques présentes. En 1906, le navarrais Ramon Goikoetxea "*Evangelista de Ibero*", l'un des diffuseurs de l'idéologie nationaliste basque, estime qu'il préfère voir "*Euzkadi* esclave mais fidèle au Christ, que libre mais éloigné de lui"<sup>8</sup>. Il s'inscrit dans cette fusion des dimensions théologique et nationale imprimée par Sabino Arana. La conviction politique radicale et sacrificielle qui en résulte est donc au service d'une eschatologie. Il s'agit d'éviter l'imminente disparition d'un lieu terrestre arcadien, supplanté par un État au service du Mal. Cette disparition est incarnée par la suppression des lois forales et la dilution du sang basque ; l'ennemi n'est pas seulement politique mais aussi spirituel. Il se pose alors l'impératif d'un choix binaire : sauver son âme en luttant pour l'indépendance d'*Euzkadi*, ou se dissoudre dans le péché en acceptant l'Espagne libérale et sécularisée. (fig. 3)

Sabino Arana avait une admiration très marquée pour la Compagnie de Jésus. Il tente d'entrer en contact avec ses cadres par plusieurs courriers, affirmant sa loyauté absolue, et exposant son projet nationaliste. Il leur demande que les prêtres s'abstiennent de mentionner dans leur sermon que "l'Espagne soit la Patrie du Biscayen, ou la Biscaye une partie intégrante de cette nation latine"<sup>9</sup>. D'un autre côté, l'appel eschatologique est clairement prononcé, dans *El Correo*, en juillet 1899 :

"La société basque, jumelée et confondue avec le peuple espagnol, qui corrompt les intelligences et les cœurs de ses enfants et tue ses âmes, est, donc, écartée de sa fin, est en train de perdre ses enfants, est en train de pécher contre Dieu"<sup>10</sup>.

**Fig. 3**  
Luis et Sabino Arana (au centre de la photo) entourés des premiers abertzale, 1894. Source : Ceferino Jemein, *Biografía de Arana eta Goiri, historia gràfica del nacionalismo*, Bilbao, 1935 (réédition : Geu, Bilbao, 1977).



Sabino Arana était aussi inquiet de l'organisation du clergé par l'état en collaboration avec le Vatican, comme en témoignent plusieurs articles dont *El Estado sobre Dios !* dans lequel il s'insurge contre la fixation d'un âge minimum pour contracter le mariage :

"J'ai ici un État qui suspend les lois divines et règlemente les sacrements de l'Église. J'ai ici un État qui légifère sur les esprits. (...) [qui se met] en même temps, à fixer l'âge minimum pour contracter le sacrement du mariage. De quoi d'autre voulons-nous être soignés ?"<sup>11</sup>.

Ainsi, un schisme est même envisagé par Sabino Arana, dont la motivation paraît aussi sincère que stratégique.

"Avec un Concordat entre l'Église et l'État maçonnique, corrompu de long en large, et avec un clergé corrompu, le peuple sera vite perdu. Ce sera alors l'occasion de rompre le Concordat et de former avec le clergé dépendant une Église nationale, indépendante de Rome, et d'abandonner le clergé papiste (...) "<sup>12</sup>.

La pensée de Sabino Arana est motivée en premier lieu par des considérations religieuses, qui s'affirment au cours des années et constituent la thématique la plus abordée. Vers la fin de sa vie, les articles de *La Patria* abondent en ce sens et traitent de la sécularisation, de la nomination et du rôle des évêques, de l'administration des biens ecclésiastiques. La presse catholique espagnole est jugée trop libérale<sup>13</sup>. Il critique aussi désormais des intégristes catholiques comme Ramon Nocedal, en raison de leur positionnement contre les régionalismes, au nom de l'universalisme catholique.

Le rejet du libéralisme s'accompagne d'un rejet des élites et de la vie intellectuelle de son époque. Une forme d'authenticité rustique, selon l'expression d'Alfonso de Otazu, est utilisée par Sabino Arana, qui rejette des figures intellectuelles basques de l'historiographie qu'il compose, notamment les représentants des Lumières de la *Bascongada* (Joaquin de Eguia, Pablo de Olavide, Xavier de Munibe...). Il affine son historiographie à l'ordre contre-réformiste d'Ignace de Loyola et à une souveraineté forale entravée depuis 1839. qu'il entend incarner. Ses contemporains basques de la Génération de 98, qui marquèrent l'histoire littéraire de l'Espagne, Pio Baroja et Miguel de Unamuno, rejettent son projet.

### ■ L'anti-espagnolisme

Dans certains articles, un regard dualiste est proposé par Sabino Arana pour opposer le Biscayen et l'Espagnol. Ce dernier est "lâche, sale, avare, né pour être vassal et serf" et "a besoin d'invasions pour se civiliser", tandis que le Biscayen, noble et propre, "voit son caractère dégénérer s'il se frotte à l'étranger"<sup>14</sup>. C'est dans le premier journal qu'il publie entre 1893 et 1895, *Bizkaitarra*, que sa véhémence à l'égard des Espagnols se manifeste le plus intensément. C'est d'ailleurs un article d'Engracio de Aranzadi au sujet de l'invasion du Gipuzkoa qui lui coûtera l'interdiction de publication en septembre 1895. Les travailleurs immigrés venus des différentes provinces d'Espagne, les *maketos*, selon la vision de Sabino Arana, forment une véritable contagion au sein du

peuple basque qu'ils pervertissent par leur influence et anéantissent par métissage. Ils sont accusés de répandre "l'immoralité, le blasphème, le crime, la libre pensée, l'incrédulité, le socialisme, l'anarchisme"<sup>15</sup>.

Il les accuse de faire baisser les salaires et d'apporter des idées nouvelles. Son rejet de l'état espagnol libéral se confond avec celui des *maketos* :

"Les *maketos*, ce sont nos Maures. Avec une différence les Maures haïssent les Espagnols car ils sont en partie dominés par eux, mais les *maketos* qui nous asservissent, cela ne leur suffit pas, ils nous détestent à mort, ils ne s'arrêteront pas avant d'avoir éteint notre race"<sup>16</sup>.

"Je ne parle pas d'une classe déterminée de *maketos*, mais de toutes en général. Tous les *maketos*, aristocrates et plébéiens, bourgeois et prolétaires, savants et ignorants, bons et mauvais, tous sont ennemis de notre Patrie, plus ou moins francs, mais toujours ardents !"<sup>17</sup>.

Dans le même article, il réprovoe néanmoins la violence et propose une solution qui consiste à se séparer culturellement :

"Il ne faut pas croire cependant que le remède est à ce jour dans le fait de prendre le fusil contre le *maketo*. Rien de tout cela. Le remède est de déterrer de notre cerveau et de notre poitrine toute idée et tout affect espagnoliste"<sup>18</sup>.

Inversement, il considère la "basquisation" potentielle des immigrés comme un danger non moins redoutable. La perspective de voir des *maketos* s'exprimant en basque lui fait horreur. Il affirme préférer une Biscaye peuplée de Basques de sang qui parlent tous castillan, que d'immigrés qui parlent tous basques.

"Ce n'est pas le fait de parler telle ou telle langue, mais la différence de langue comme grand moyen de nous préserver de la contagion des Espagnols et éviter le croisement des deux races"<sup>19</sup>.

Il évoque aussi la possibilité d'un exil du peuple basque si ce doit être le prix pour conserver la race, estimant que ce n'est point la terre sur laquelle on marche qui fait la Patrie, mais l'union des familles<sup>20</sup>. Pourtant amateur de chasse et de randonnée pédestre, il ne développe pas, contrairement à de nombreux nationalismes, une évocation géographique des provinces basques, un amour de la terre et des paysages, à l'exception relative de l'œuvre théâtrale *Libé* qui dresse quelques tableaux des collines, des cuisines et des maisons biscayennes. Ses déclarations d'amour à la Patrie sont d'ordre conceptuel (dans les lois, la religion et le sang). Cette dimension, absente dans la pensée de Sabino Arana, apparaît vite après son décès, par le biais des groupes de randonneurs promus par le PNB, les *Mendigoxale*.

Ainsi, sur l'image d'un peuple errant et agonisant, il affirme que peu lui importerait l'endroit où se situerait *Euzkadi* libre, du moment qu'elle soit affranchie des Espagnols, que ce soit "entre ces montagnes" ou ailleurs<sup>21</sup>. Enfin, les lois forales sont assimilées à une indépendance complète, ce qui permet, dans le contexte épistémologique de l'époque, de sceller l'antagonisme historiographique nécessaire à l'érection d'un nationalisme.

### ■ L'action politique

Peu à peu, après son élection en tant que député en 1898, l'exercice de la politique par Sabino Arana va porter la marque du pragmatisme. Il est moins question d'empêcher la "dé-nationalisation" par l'ennemi *maketo*, que de "nationaliser" le Biscayen, en attendant des jours meilleurs. En d'autres termes, ses publications prennent une tournure plus culturelle, moins dénonciatrice, pour se concentrer sur la lutte contre l'acculturation des Biscayens espagnolisés et le développement d'une identité nationale patriotique. C'est la revue *Euzkadi* qui traduira ces évolutions.

C'est surtout le soutien financier inespéré des *euskalerriacos* de Ramon de la Sota y Llano (fig. 4) qui va propulser le PNB dans l'histoire politique espagnole. Les frères Arana qui ne manquaient pas de volonté avaient jusque-là de grandes difficultés financières. Sabino Arana ne ménageait pas ses critiques à l'égard de tous les partis non séparatistes, y compris foralistes et carlistes. La persécution juridique dont il fut victime le conduisit à l'incarcération entre août 1895 et janvier 1896, pour la véhémence de ses articles d'opinion. Cette répression se manifeste par la suspension des activités de l'*Euskeldun Batzokija*<sup>22</sup>, la fermeture des journaux et plusieurs procès.



**Fig. 4**  
Ramon de la Sota y Llano (au centre de la photo, avec l'un de ses collaborateurs et son fils), symbole de l'industrie biscayenne, devient le pivot du Parti Nationaliste Basque (PNV/EAJ).  
© Iñaki Anasagasti.

Durant les premières années, le mouvement *abertzale* ne prend pas l'ampleur espérée par son fondateur, qui ne trouve pas les moyens de mener une propagande efficace. Le 24 avril 1898, une manifestation organisée par l'association libérale *El Sitio* passe devant la maison de Sabino Arana qui est attaquée. La conjoncture est marquée par la l'indépendance de Cuba après la défaite espagnole contre les Etats-Unis, "désastre national" qui scelle la fin des prétentions impériales de l'Espagne. Durant l'été, le groupe foraliste de Ramon de la Sota décide d'intégrer le PNB. Aux élections de septembre, Sabino Arana est élu député provincial de Biscaye pour le district de Bilbao, avec 4 545 votes, tandis que l'autre candidat du PNB, Angel Zabala, n'est pas élu à Gernika. C'est alors que Sabino Arana change de rhétorique, afin de défendre une motion pour la création d'un "Conseil Régional" sous :

"L'impérieuse nécessité que les quatre régions basques qui obéissent à *S.M el Rey de Espana*, s'unissent avec un lien étroit, consistant et durable pour conserver tout intact, sous la même souveraineté espagnole, qu'ils ont gracieusement reçu du pouvoir central"<sup>23</sup>.

Ce revirement est le fait de l'entrée de Ramon de la Sota y Llano et de ses partisans, les *euskalerriacos*, régionalistes et foralistes, dans le PNB. Ils en constituent une aile industrialiste et surtout non-indépendantiste. Ramon de la Sota y Llano avait déjà été député provincial entre 1888 et 1892. C'est un industriel qui s'était lancé dans l'exploitation minière en 1881, qui fut l'un des artisans du développement de la Chambre de Commerce de Biscaye. Ses affaires ont prospéré à partir de 1886, et il devint l'un des leaders du secteur minier. En 1900, il devint armateur en investissant des capitaux significatifs, et réalisa une fortune considérable. Ramon de la Sota, qui appartenait pourtant à la grande bourgeoisie basque acquise à la recomposition politique du libéralisme, fut cependant, dès la défaite carliste, un défenseur convaincu des lois forales. C'est probablement l'effondrement de l'empire colonial espagnol en 1898, qui le conduisit à soutenir le jeune Sabino Arana, qu'il avait déjà convoqué à Larrazabal en 1893 pour qu'il lui expose ses idées : celles-ci avaient alors suscité l'hostilité des auditeurs présents, pour lesquels l'idée d'un nationalisme basque était une aberration.

28

Cette alliance se concrétisa immédiatement par la consolidation financière définitive du PNB et la création du *Centro Vasco*, société récréative qui devint immédiatement la seconde plus importante de Bilbao, après les libéraux d'*El Sitio*, ainsi que le lancement d'un nouveau journal, *El Correo Vasco*. Sabino Arana et son frère font l'acquisition de mines à Caceres, dans le sud de l'Espagne. Les motivations de ce rapprochement sont assez évidentes du côté de Sabino Arana, qui y trouve un soutien stratégique et financier d'envergure. Néanmoins, cela l'oblige à faire des concessions sur ses postulats initiaux.

L'anti-industrialisme et la xénophobie qui ont marqué la première période de sa pensée se trouvent brutalement confrontés aux réalités sociologiques qui l'entourent. Bien qu'ayant principalement vécu à Bilbao qu'il considérait comme la porte d'entrée du Mal, il idéalisait le monde rural. Il concevait une Biscaye *ex futuro*, qui serait épargnée de l'exploitation minière, "pauvre mais heureuse, comme elle le fut toujours". Le fait d'accepter de grands industriels, qui de plus ne sont pas séparatistes, dans son parti, se fait donc au prix de cette idéalisation de la communauté rurale, de sa lecture primitiviste et eschatologique de l'idéal social, de l'avènement de l'industrie et de la modernité.

Ramon de la Sota y Llano est très intéressé par les développements du nationalisme catalan. En 1901, Francesc Cambó et Enric Prat de la Riba avait formé la *Lliga Regionalista*, qui remporta les élections la même année et présenta un programme abouti de réformes du droit civil, élaboré depuis les *Bases de Manresa*. Ramon de la Sota et Sabino Arana félicitèrent les leaders catalans suite à ce succès, ce qui augurait d'un revirement du positionnement du PNB, qui emboîta le pas et tendit vers de nouvelles thématiques : la patrimonialisation de la langue, le gradualisme juridique qui consistait à gouverner de manière autonomiste, sans exclure la conduite d'un projet national ; et enfin la dénonciation des carences de l'état central sur une thématique de décentralisation plus économique qu'essentialiste et raciale. En 1898, l'identité nationale basque

était passée du stade de sa conception à celui de sa construction, et les évolutions idéologiques de Sabino Arana y correspondaient.

De plus, la *Lliga regionalista* visait, tout comme le PNB, l'élimination des forces progressistes et socialistes par une union conservatrice et réactionnaire. Ceci permet de comprendre la raison pour laquelle Ramon de la Sota s'est tourné vers le PNB : il s'agissait d'ériger un front commun contre les mouvements ouvriers qui s'éveillaient sous la houlette du socialisme de Facundo Perezagua. Très jeune, Sabino Arana avait par ailleurs écrit en mai 1890, qu'il était primordial de garder au sein de la revue *La Abeja*, une ligne antimaçonnique et anti-libérale mais aussi contre-révolutionnaire.

C'est donc une alliance opportuniste que réalisent Ramon de la Sota y Llano et Sabino Arana entre une bourgeoisie industrielle insécurisée par le contexte, qui a perdu confiance dans les partis monarchistes libéraux et se trouve dans une démarche protectionniste, et un nationalisme intégriste catholique qui entend dépasser la lutte des classes. Enfin, si l'on entend la pensée de Sabino Arana au-delà de la virulence de ses propos, cette alliance montre à quel point l'emportement de son éloquence à l'égard des foralistes, cibles privilégiées de nombreux articles, ne l'a pas empêché de faire preuve de pragmatisme. En effet, Sabino Arana revendique une "force pratique" des Biscayens, qu'il érige en véritable trait national.

■ Des évolutions incertaines, un décès prématuré

**Fig. 5**  
Sabino Arana en prison, 1902. Les incarcérations répétées de Sabino Arana, malgré une action pacifique, n'empêchent pas la propagation rapide de ses idées. Source : Ceferino Jemein, *Biografía de Arana eta Goiri, historia gráfica del nacionalismo*, Bilbao, 1935 (réédition : Geu, Bilbao, 1977).



Enfin, la fin de la vie de Sabino Arana est marquée par son évolution régionaliste. En juin 1902, Sabino Arana est incarcéré quelques mois (fig. 5) car il a essayé d'envoyer un télégramme de soutien au président américain, le félicitant de sa victoire durant la guerre hispano-américaine à Cuba. C'est alors que s'opère un revirement stratégique « grave et transcendantal » selon l'article de *La Patria* du 22 juin 1902<sup>24</sup>.

Cet article stipule qu'une "rumeur court" selon laquelle Sabino Arana, "qui proclama le nationalisme basque", ne souhaite plus "continuer la campagne nationaliste", qui "gaspille la précieuse énergie que les Basques pourraient appliquer à la réalisation d'objectifs plus accessibles et plus pratiques". Il propose de reconnaître et d'accepter la

souveraineté espagnole. Il demande un vote de confiance qui revient à dissoudre le PNB pour le remplacer par un parti régionaliste (espagnoliste), qui aspire à "restaure ce qu'il y a de bon dans le passé basque qui soit aussi compatible avec l'unité de l'état espagnol et avec les nécessités des temps modernes". L'auteur de l'article affirme ensuite son incompréhension profonde d'un tel revirement. "Nous ne nous expliquons rien. Nous voyons seulement que pour le PNB, réellement, la vie nous a été rendue impossible. Pour lui, la loi n'est pas en vigueur, seulement la force brutale". Cette évolution espagnoliste est confirmée par Sabino Arana dans les mois qui suivent. Le 29 juin, dans un entretien à *La Gaceta del Norte*, il propose de viser l'autonomie au sein de l'unité de l'état espagnol.

Les *euskalerrriacos* de Ramon de la Sota y LLano l'appuient dans leur journal *Euskalduna*. Le 26 octobre, Sabino Arana clarifie le programme et l'organisation du nouveau parti. En février 1903, il réalise un accord avec l'intégriste catholique José Urquijo, contre les libéraux monarchistes, et appuie donc un programme régionaliste qui est la première mise en pratique de ses nouveaux desseins. J. de Urquijo remporte les élections à Bilbao, avec l'appui du PNB.

Cependant, cette évolution se fait alors qu'il ne reste que quelques mois à vivre à Sabino Arana, dont l'état de santé ne cesse de se détériorer. L'épreuve répétée de l'incarcération, que subit aussi parallèlement Enric Prat de la Riba en Catalogne pour des raisons identiques, lui fait certainement accepter que le combat frontal est inutile. La lecture d'une dimension "occulte" de ce changement de postulat qui serait purement stratégique, peut se comprendre par ces éléments. D'autant plus qu'il nomme comme successeur Angel Zabala qui est dans la ligne orthodoxe du parti, et qu'il confirme en juin 1902 que son objectif est "l'indépendance d'*Euzkadi* sous la protection de l'Angleterre"<sup>26</sup>. Dans un courrier adressé à son frère, il réitère sa demande d'un vote de confiance :

"J'écrirai ma pensée et l'exposerai à trois ou quatre autres nationalistes, exclusivement, si Dieu m'accorde de mener mon plan à terme, afin qu'ils puissent le continuer"<sup>27</sup>.

Sabino Arana décède quelques mois après, sans avoir exposé ce plan à qui-conque. Engracio de Aranzadi qui souhaite en 1917 reprendre cette évolution, jusque là occultée par le PNB, estime qu'elle relève "du désir de vie, l'anxiété suprême de vivre, l'horreur de la mort qui s'abat sur la race, conduit Sabino à chercher un chemin plus large, plus facile vers le salut".

"Pour libérer quelqu'un, il faut d'abord qu'il existe, Sabino, dans cet état de crise, opta pour défendre l'existence de son peuple"<sup>28</sup>.

Cette analyse concorde avec la publication en avril 1903 de la seule œuvre théâtrale, mélodramatique, de Sabino Arana, *Libé*. Il est clair que les antagonismes nationaux posés par Sabino Arana demeurent présents, et que le recours à la fiction permet de leur trouver un refuge afin de les maintenir, en attendant des jours plus propices à l'action politique. Il s'engage davantage dans le nationalisme culturel, dans l'exaltation de l'âme éternelle du peuple, que dans l'affrontement pour sa libération.



Malgré l'exaltation de cette œuvre de fiction, dans l'article *La oportunidad*, qu'il écrit un mois plus tard en mai 1903, avant de se retirer, affaibli par la maladie, il confirme une distinction entre la patrie au sens d'appartenance étatique ou d'acception nationale.

"Le peuple basque (...) est une partie de l'état espagnol. Qui en doute? Cela fait partie de l'ordre politique et ce fait politique est l'œuvre de l'Espagne, œuvre dans laquelle (il faut le reconnaître) la volonté des basques eux-mêmes n'y fut pas pour peu. Mais le fait d'être une nation distincte de l'espagnol n'est pas factice, mais naturel. (...) Si donc le mot patrie est pris au sens politique d'état auquel on appartient au lieu de foyer adopté, la patrie du basque est en effet, l'Espagne. Mais si la patrie doit se considérer dans l'acception nationale de peuple ou grande famille de laquelle on est membre, ou de foyer naturel, alors la patrie du basque n'est pas l'Espagne"<sup>29</sup>.

L'un de ses derniers écrits, en août 1903, est un résumé "d'affirmations anti-nationalistes", dont le sens est ambigu. Mais un an plus tôt, Sabino Arana, vraisemblablement épuisé, prévoyait de se retirer définitivement de la vie politique. Dans une lettre écrite à sa femme depuis la prison, le 15 août 1902, conservée aux Archives du nationalisme, il affirme :

"Après ceci, plus jamais dans toute ma vie, je ne me mettrai dans ces choses-là, car le parti nationaliste va mourir cette année même, et les nationalistes se feront espagnolistes. Ainsi, il n'y aura ni prisons ni procès pour eux. Moi, je me retirerai à la maison, me reposer, et il n'y aura plus aucun danger pour moi. Je vivrai avec ma petite femme tranquille, tranquille et heureux. Sois donc tranquille, dans la quiétude et dans la joie".

L'œuvre et la pensée de Sabino Arana livrent un triple héritage émaillé de plusieurs contradictions. (fig. 6) Deux concepts clés sont à retenir de son

**Fig. 6**  
Cérémonie annuelle  
sur la tombe  
de Sabino Arana,  
organisée par  
le gouvernement de  
la Communauté  
autonome  
d'Euskadi, 2016.  
© gipuzco.eus.



engagement décisif dans l'histoire basque : la "responsabilité" face à la destinée collective basque, et "l'opportunité" d'agir stratégiquement en fonction du contexte. Il livre aussi une forme de sentimentalité quant à l'approche de la langue. Théoricien autodidacte, Sabino Arana lègue un nationalisme de type herdérien et conservateur, fondé sur les postulats de l'isolement racio-linguistique basque et du déclin de l'Espagne acquise à la centralisation et à la sécularisation. Le pragmatisme qui marque sa pratique politique témoigne d'une pensée mise au service de l'action, et en cours de construction. Sabino Arana a lancé avec fulgurance un parti qui lui survit encore, à l'origine de l'aventure collective *abertzale*. La plupart de ses postulats sont abandonnés aujourd'hui par ses successeurs, mais subsistent l'antagonisme historiographique essentiel de l'abertzalisme et l'ambiguïté entre souverainisme et autonomisme au sein du PNB. (fig 7)



**Fig. 7**  
Le portrait  
le plus célèbre  
de Sabino Arana.  
© Sabino Arana  
Fundazioa

32

## Bibliographie

Une bibliographie "sabinienne" étendue a été publiée par José de la Granja Sainz : "Sabino Arana y el nacionalismo vasco", *Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne*, 2006, n° 37-42, pp. 445-481.

### ŒUVRES DE SABINO ARANA

Sabino Arana, *Obras completas*, 1883-1903, Sendoa Argitaletxea, Oaiztun, 1980.

### ANTHOLOGIES DES TEXTES DE SABINO ARANA

*De su alma y de su pluma*, Verdes Achirica, Bilbao, 1932.

*Obras escogidas. Antología política*, Haranburu, San Sebastian, 1978.

*El pensamiento de Sabino de Arana y Goiri a través de sus escritos. Antología de textos. 1893 – 1903*. Fundazioa Sabino Arana, Bilbao, 1995.

## Notes

- 1 In Elias de Amezaga, *Biografía sentimental de Sabino Arana*, Txalaparta, Tafalla, 2010, p.320.
- 2 À la mort du roi d'Espagne Ferdinand VII en 1833, sa fille Isabelle lui succéda sur le trône, rompant ainsi avec la tradition bourbonienne de la loi salique (la succession royale ne peut échoir qu'à un homme). Le frère du roi défunt, Don Carlos, revendiqua alors le trône, déclenchant ainsi la première des trois guerres civiles "carlistes" qui embrasèrent l'Espagne pendant une quarantaine d'années. Les violents antagonismes politiques et sociaux, décrits dans l'article, qui déchiraient alors le pays, s'exprimèrent à travers ce conflit dynastique.
- 3 In F. Letamendia, *Historia de Euskadi : el nacionalismo vasco y ETA*, Ruedo Iberico, Paris, 1975, p. 132. Le *xx<sup>e</sup>* siècle vit apparaître un courant de pensée pseudoscientifique, qu'on nomme racialisme, qui prétendait expliquer les phénomènes sociaux par des facteurs héréditaires et raciaux. Il se développa en tant que théorie étudiée par des scientifiques tels que l'anthropologue Julien-Joseph Virey (1775-1846), le naturaliste et paléontologue Georges Cuvier (1769-1832) ou le biologiste Ernst Haeckel (1834-1919). Cette ou plutôt ces théories racialistes ont été soutenues jusqu'au début du *xx<sup>e</sup>* siècle, notamment par Gustave Le Bon (1841-1931), Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) ou Arthur de Gobineau (1816-1882), auteur d'un *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855).
- 4 *El imparcial*. Un quotidien libéral très diffusé en Espagne publie en 1898 un article qualifiant Sabino Arana de dégénéré, à traiter comme "on traite les races inférieures" *El señor Arana*, article anonyme du 13 septembre.

## ÉTUDE VARIA

- 5 Dès les débuts du PNB, cet "apellidisme" ou attachement au nom, doit être nuancé. Des adhérents ou sympathisants de premier plan ne portent pas de noms basques : ainsi De la Torre, MacMahon, Guiard, Viar, Campion, Horn, Chalbaud (cf. LARRONDE, Luis Arana Goiri, 2010, Fundazioa Sabino Arana, p. 47)..
- 6 La proximité de l'idéologie salvanienne (Felix Sarda y Salvany, prêtre, théologien et journaliste espagnol, hostile au libéralisme), de laquelle s'extrait Sabino Arana, avec l'idéologie cléricale qui se déploie parallèlement en Iparralde, justifie l'attribution des caractéristiques énumérées à ce propos par Xabier Itçaina : "Les caractéristiques de cette idéologie cléricale sont connues : conservatisme politique et social, défense des intérêts de l'Église, antiparlementarisme, antisémitisme, antiprotestantisme, condamnation des francs-maçons. La politisation prend essentiellement deux formes : le vote et l'identité basque". In Xabier Itçaina, *Euskaldun Fededun*, Elkar, Bayonne, 2012, p.18.
- 7 Sabino Arana, *Obras completas*, Sendoa Oartzun, ed. 1980, p. 1331.
- 8 Cité in José de la Granja, *El nacionalismo vasco, un siglo de historia*, Tecnos, Madrid, 1995, p. 127.
- 9 Cité in José de la Granja, *Op.Cit.*, pp. 382-383.
- 10 Sabino Arana, "Les effets de l'invasion", *Baserritarra*, 11 juillet 1897.
- 11 Sabino Arana, *Obras*, Op.cit., p. 2193.
- 12 Ibid., p. 2245-2250.
- 13 Ibid., p.2038 - 2286.
- 14 Sabino Arana, "¡Que! somos?", 30 juin 1895.
- 15 Sabino Arana, in "¡Caridad!", *Bizkaitarra*, 20 Janvier 1895.
- 16 Ibid.
- 17 Ibid.
- 18 Ibid.
- 19 Ibid.
- 20 Ibid.
- 21 Ibid.
- 22 L'*Euskeldun Batzokija* est [à l'époque de Sabino Arana] "une société confessionnelle : les préceptes de la religion catholique ne sont pas discutables (...). C'est une société fermée : en plus de l'obligation d'être basque et catholique, l'admission est difficile et la procédure compliquée (...). Il faut avoir au moins un nom basque parmi les quatre noms portés [noms des grands-parents]. (...). En interne, il règne une discipline monolithique : Sabino expulse avec une main de fer tout membre factieux en gestation". In Francisco Letamendia, *Op. Cit.*, p. 136.
- 23 Sabino. Arana, *Obras*, *Op.cit.*, p. 2396.
- 24 Non signé, "Grave et transcendantal", *La patria*, n°35, 22 juin 1902.
  
- 25 Sabino Arana, *Obras*, *Op.cit.*, p.49.
- 26 Ibid.
- 27 Engracio de Aranzadi, *Ereintza*, p. 129. In Ugalde, *Op.Cit.*p. 51.
- 28 Sabino aguinArana, *Obras*, *Op.cit.*, p. 2265.
- 29 *Cartas de Sabino Arana a su novia* (Lettres de S. Arana à sa jeune épouse), *Archivo del Nacionalismo, Fondo Sabino Arana, Sección 1, Correspondencia*. Cité in. J. de la Granja, *Op.cit.*, p.399.

## INDIENNES ET TOILES PEINTES EN LABOURD

34

L'histoire de ce tissu qui arriva d'Orient en Europe au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle et que l'on a appelé *Indienne* est à bien des égards remarquables. À l'origine de cet article, dont la rédaction commença en 2014, il y a une recherche qui n'est pas encore terminée, autour de deux robes qui furent conservées en Labourd ; c'est donc une étape de cette recherche qui s'achève ici. Après avoir brièvement présenté les deux robes, l'article donne ensuite quelques informations sur l'introduction de ces étoffes en Europe, avant d'évoquer la présence de ce type de tissu en Labourd aux <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècles.

### ■ Les robes du Musée San Telmo de Saint-Sébastien et du Musée Basque de Bayonne

Quand, en 2006, j'ai commencé à étudier la collection de costumes et de tissus du Musée San Telmo de Saint-Sébastien, mon attention a été particulièrement attirée par une robe en deux pièces (fig. 2). D'autre part, en 2010, alors



que j'examinais le catalogue du Musée Basque de Bayonne, j'y ai vu la photo d'une robe (fig. 1) en tous points semblable à celle du San Telmo. La recherche que j'ai alors entreprise à leur sujet – non encore achevée aujourd'hui, m'a beaucoup appris, et je voudrais en exposer ici différentes facettes. Mon objectif principal a été de comprendre le parcours de ces robes et notamment celui de leur tissu, en portant une attention particulière aux raisons de leur présence en Labourd. Deux robes étaient donc répertoriées pour cette province : celle du San Telmo donnée par le Saratar Pedro Garmendia en 1935 et celle

Ane  
ALBISU IRIARTE<sup>(\*)</sup>  
Traduction :  
Jean-Michel  
BEDECARRAX

**Fig. 1 Irudia**  
*La robe donnée par M<sup>me</sup> Lissarrague. N<sup>o</sup> d'inventaire 1558.*  
© Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.  
Cliché : Ane Albisu Iriarte.

*Baionako Euskal Museoko 1558 kat. zk. duen soinekoa. Ane Albisu Iriarteren argazkia.*

<sup>(\*)</sup>Membre d'Ikerfolk (association pour la conservation du patrimoine culturel basque), designer et chercheuse en patrimoine vestimentaire.

## TELAPINTAK ETA MIHISE PINTATUAK LAPURDIN

Ane  
ALBISU IRIARTE(\*)

Ekialdetik XVI. mendean Europara heldu zen telapinta (frantsesez *indienne*) izeneko oihalaren historia azpimarragarria izan zen. Artikulu hau, 2014an Lapurdiko bi soinekoren azterketarekin hasi eta oraindik amaitzeko dagoen ikerketaren atal bat da. Hasteko, soineko hauek aurkeztuko ditut, ondoren laburki telapintez hitz egingo dut eta amaitzeko oihal hauek Lapurdin XVIII eta XIX. mendeetan izan zuten presentziari buruzko xehetasun batzuk emango ditut.

35

### ■ Donostiako San Telmo Museoko eta Baionako Euskal Museoko telapintazko soinekoak

**Fig. 2 Irudia**  
San Telmo Museoko  
E-003744 kat. zk.  
duen soinekoa.  
© San Telmo  
Museoko  
bildumako argazkia.

*La robe donnée  
par P. Garmendia  
au Musée  
San Telmo.  
N° d'inventaire  
E-003744.  
© Cliché :  
Musée San Telmo*

2006. urtean Donostiako San Telmo Museoko Jantzi eta ehun bilduma aztertzen hasi nintzenean, beste hainbaten artean, bi atalez osatutako soineko batek erakarri ninduen. Bestalde, 2010ean, Baionako Euskal Museoko katalogoaren behaketa egiten ari nintzela, aipaturiko San Telmoko soinekoaren oso antzekoa zela ematen zuen baten argazkia ikusi nuen. Orduan hasi eta oraindik amaitutzat ematen ez dudan ikerketak asko irakatsi dit eta hemen hainbat alderdi azaldu nahi nituzke.

Nire helburu nagusienetako bat, bi soineko horien oihalaria buruzko informazio zabala lortzea izan da eta ahalegin horretan, ehun mota horrek Lapurdin izan zuen presentziari arreta berezia jarri diot. Izan ere, bi jantziak Lapurdikoak dira: San Telmoko, Sarako Pedro Garmendiak eman zuen dohaintzan 1935ean eta Baionako Euskal Museokoa, Hazparneko Lissarrague andereak 1925ean. (1. eta 2. Irudiak)



(\*)Ikerfolkeko partaidea, diseinatzailea eta janzkera-ondarearen ikertzailea.

du Musée Basque, par une dame Lissarague, d'Hasparren, en 1925. Les informations données par le Musée concernant la robe d'Hasparren situaient sa fabrication autour de 1815, celle du San Telmo datant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Leur facture était très similaire, une jupe ample portant des fronces à la taille complétée par un pourpoint appelé caraco. Le motif des robes était constitué de fleurs aux couleurs vives sur un fond sombre. Ce motif est appelé *Indienne à fond ramoneur*, par référence à la couleur foncée de la suie. (fig. 3 et 4)



**Fig. 3 Irudia**  
Détail de la robe  
du Musée Basque.  
© Cliché :  
Ane Albisu Iriarte

Baionako Euskal  
Museoko 1558  
katalogo zenbakia  
duen soinekoaren  
oihala. Ane  
Albisuren argazkia.

### ■ Quelques précisions relatives aux étoffes utilisées pour les deux robes

Au cours de l'histoire, on a utilisé le procédé du tissage pour décorer l'étoffe, mais il y avait une autre façon de faire, en imprimant ou en peignant sur l'étoffe. Cette technique était employée en Inde depuis fort longtemps (environ 2000 ans avant notre ère).

Les Portugais arrivèrent en Extrême-Orient au XV<sup>e</sup> siècle et ils en rapportèrent des vêtements jamais vus en Europe. Ceux-ci étaient fabriqués dans une cotonnade on ne peut plus légère, aux couleurs élégantes, qui résistaient bien au lavage : de fait, ces nouveaux matériaux connurent un succès foudroyant. Pour ce qui est de la France, ils débarquèrent à Marseille et de là se répandirent dans tout le pays.

À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, ces étoffes importées en Occident par des marchands de toutes origines et que l'on vendait au début à prix modique devinrent un produit fabuleux pour le commerce autochtone. En fait, les vêtements que l'on portait jusque là en Europe étaient très coûteux et d'entretien difficile comme ceux en soie ou plus pesants comme les lainages ou ceux en lin.

À cette époque, la mode était l'apanage des classes supérieures et ne concernait ni les classes moyennes ni les classes populaires. Cependant, ces matériaux finirent par se répandre dans toute la société, et selon les témoignages du temps (VERLEY, P., 2018), à partir des deux dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle et pendant tout le XVIII<sup>e</sup>, un engouement extrême pour ces étoffes peintes ou imprimées s'empara d'une grande partie de la société.

Ce succès eut même des conséquences politiques et, dans un contexte de grande confusion, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, aboutit à l'établissement de réglementations, de sanctions et de leur corollaire, la contrebande.

Ces étoffes prirent en France le nom d'*indiennes* (mentionné à Marseille dès 1580) et *toiles peintes*. Dans certains textes, on les désigne parfois aussi sous le nom de *coton* ou *toile imprimée*.

Hazparnekoa 1815 ingurukoa dela dio museoan gordetako informazioak, Sarakoa, berriz, XVIII. mende amaierakoa dela dio San Telmoko fitxak. Bi jantzien egitura oso antzekoa da, gerraldean izurrak dituen hedadura handiko gonaz eta Caraco izeneko jipoiaz osaturik daude. Oihalek ere antza handia dute, biak kotoi inprimatuak dira. Hondo ilun batean kolore bizidun loreak daramatzate. Frantsesez *indiennes à fond ramoneur* deritze, tximinia garbitzaileen kolorea, alegia. (3. eta 4. Irudiak)

### ■ Sarako eta Hazparneko soinekoen oihal motari buruzko xehetasun batzuk

Historian zehar oihalak ehuntze prozesuaren baitan apaindu izan dira, baina bada beste modu bat, ehunaren gainean pintatuz edota inprimatuz egiten dena, alegia. Teknika hau Indian hasi zen garatzen duela asko (diotenez K.A. 2000 urte).

Portugesak xv. mendean Ekialde Urrunera heldu ziren eta handik Europan ordura arte ikusi ez ziren janzki batzuekin itzuli ziren. Hauek kotoi ezin arinagoz eginak zeuden, kolore dotoreak zituzten eta maiz garbituagatik ere, beren horretan mantentzen ziren. Hori zela eta, oihal hauek ikaragarriko arrakasta izan zuten. Frantziako Estatuari zegokionez, Marseillako portura heldu eta handik hainbat tokitara zabaltzen ziren.

xvii. mendetik aurrera Mendebaldera beste hainbat tokitako merkatariek ere ekartzen zituzten eta hasiera batean merke saltzen ziren oihal hauek bertako komertzioan sekulako eragina izan zuten. Izan ere, ordura arte Europan erabiltzen ziren jantziak oso garestia zen zetaz edota oso pisutsuak ziren artile eta lihoz egiten ziren.

**Fig. 4 Irudia**  
*Détail de la robe du San Telmo.*  
© Cliché : Ane Albisu Iriarte.

San Telmo Museoko E-003744 katalogo zenbakia duen soinekoaren oihala.  
© San Telmo Museoko bilduma.



Garai hartan moda, soilik gizarte-maila gorenekoa zutenentzat izan ohi zen eta bai erdi-mailakoak bai herritar xehe zirenak hortik kanpo geratzen ziren. Oihal hauek, ordea, edozein maila sozio-ekonomiko zuenarengana heldu ziren eta orduko testigantzek diotenez (VERLEY, P., 2018) 1680ko hamarkadatik hasi eta XVIII. mende osoan zehar, mihise pintatu edota inprimatu hauek sorturiko eromenak gizartearen zati handi bat hartu zuen. Eztabaida politikoa ere ekarri zuten ikaragarriko katramila sortu zutelarik xvii. mendearen amaieran eta ordutik

À ma connaissance, cet article est le premier publié sur le sujet en langue basque. La plupart des publications que j'ai pu consulter ont été rédigées en français, en espagnol et en anglais. J'ai donc cherché, en commençant par le *Dictionnaire basque universel*<sup>1</sup>, comment on appelait ce type d'étoffe en langue basque<sup>2</sup> : pour exprimer le nom indienne, le dictionnaire Basque-Français publié en 1880 par Maurice Harriet (1814-1904) emploie le mot *telapint*. Dans un document de 1769 (origine : Saint-Pée-sur-Nivelle), on trouve le terme *telapintazko* pour y faire référence.

C'est pour cela que j'ai décidé à mon tour de recourir au terme *telapinta* pour rendre le mot français. J'ai d'autre part pris la liberté de créer un dérivé de ce mot : *telapintagintza*. Il m'a en effet semblé qu'il s'agissait de la meilleure façon de traduire indiennage (c'est-à-dire l'activité de production des indiennes), que l'on trouve le plus souvent dans la bibliographie française. On trouve également la formule toile peinte dans la documentation, que je traduirai par *mihise pintatua*. De même, les termes toile ou cotonnade imprimé(e), pour lesquels j'utiliserai *mihise* ou *kotoi inprimatua*.

38

Je vais décrire les circonstances de l'introduction de ces productions dans le Royaume de France afin de préciser un contexte.

En 1686, Louis XIV, afin de promouvoir la production nationale de tissus de laine et de soie, interdit les contrefaçons fabriquées dans le Royaume, mais aussi les toiles peintes importées depuis les Indes.

Cette interdiction eut de grandes conséquences. Avant que la loi ne s'applique, elles étaient en principe accessibles à toutes les couches de la société. Ensuite, les classes supérieures continuèrent à les utiliser, grâce à la contrebande et aux manufactures clandestines. Cependant le désir de posséder des toiles peintes n'avait certainement pas disparu, et il y eut aussi de la colère, surtout parmi les plus modestes, qui subissaient le plus les effets de l'interdiction.

Ce qui arriva le 12 décembre 1741, dans le Petit-Bayonne, montre clairement comment le petit peuple vivait cette situation<sup>3</sup>. Jusqu'à la Révolution française c'était la Ferme du Roy qui était chargée de la collecte de l'impôt ; à Bayonne c'était alors un sieur Bachelier qui était le directeur de cette institution : on lui avait indiqué que des indiennes et toiles peintes étaient entreposées dans la demeure d'une demoiselle du nom de Bacqueville, rue des Cordeliers.

Le directeur des Fermes Bachelier, le subdélégué Dehureaux, le contrôleur ambulant des Fermes Devaulx et d'autres hommes se rendirent sur place. Arrivés chez M<sup>me</sup> Bacqueville, ils trouvèrent 65 pièces d'indienne et des toiles peintes de différentes qualités. Interrogée sur leur origine, elle répondit qu'elles appartenaient à un juif nommé Rodrigues lequel les lui avait donnés en nantissement d'une dette de cinq cents livres.

Bachelier apprit que de nombreuses femmes étaient en train de sortir sur le pas de leur porte et de se rassembler dans la rue. Certain que l'on allait au-devant de problèmes, il dépêcha un de ses employés au Château-Neuf pour demander de l'aide.

Ce dernier revint avec quatre fusiliers qui se postèrent devant la maison Bacqueville pour empêcher quiconque d'y pénétrer.

aurrera debeku, zigor, kontrabando eta beste hainbat ekintzen kausa eta protagonista izan ziren.

Izenari bagagozkio, Frantzian, *Indiennes* eta *toiles peintes* izena hartu zuten. *Indienne* izena lehenengo aldiz Marseillan aipatzen da 1580an. *Toile* edo *cotonnade imprimée* izena ere ageri da testu batzuetan.

Euskarari dagokionez, nik dakidala, oihal mota honi buruz euskaraz egiten den lehendabiziko lana da hau. Irakurri dudan idatzizko informazio gehiena gazteleraz, frantsesez eta ingelesez dago eta, bestalde, Euskal Herriko XVIII. mendeko dokumentu gehienak frantsesez edo gazteleraz daude. Hori dela eta, Orotariko Euskal Hiztegiara jo dut<sup>1</sup> oihal mota honi euskaraz nola esaten zitzaion jakiteko. Bertan dio, alde batetik, 1880ko Maurice Harrieten (1814-1904) euskara-frantsesa hiztegian *telapinta* erabiltzen dela frantsesezko *indienne* adierazteko. Bestalde dio, Senpereko 1769ko dokumentu batean *telapintazko*, ageri dela aipaturiko oihalaria erreferentzia eginez.

Hori kontuan hartuz, erabaki dut *telapinta* erabiliko dudala frantseseko *indienne* itzultzeko. Bestalde, nolabaiteko, lizentzia hartuko dut hitz honen eratorri bat asmatuz: *telapintagintza*. Izan ere, irakurritako bibliografia gehiena frantsesez dagoenez eta haiek *indiennage* erabiltzen dutenez, itzulpenik zuzenena iruditu zait. Halere, dokumentuan, *toile peinte* ageri bada itzulpenera joko dut, *mihise pintatua* jarriko dudalarik. Era berean *toile* edo *cotonnade imprimée* ageri bada, *mihise* edo *kotoi inprimatua* itzuliko dut. Ondoren, testuingurua finkatze aldera, oihal mota honek Frantziako Erreinuan izandako nondik-norakoak azalduko ditut.

1686an artilezko eta zetazko ehunen ekoizpena bultzatzeko asmoz Louis XIV.a erregeak, bai *Indietatik* ekarritako *mihise pintatuak* baita Erreinuan eginiko *falt-suak* ere debekatzen zituen dekretua argitaratu zuenean hasi zen oihal hauen benetako auzia.

*Telapinten* debekuak sortutako eragina handia izan zen. Azaldu den moduan, maila sozio-ekonomiko guztietakoek erabiltzen zituzten eta dekretuaren ondoren aberatsak ziren soilik erabili zitzaizketenak, gehien bat etxe barruan, izan ere, kontrabandoak eta manufaktura klandestinoek hau ahalbidetzen zuten<sup>2</sup>. Esan daiteke, *telapintak* edukitzeko desioa ez zela inola ere itzali eta maila sozio-ekonomiko apala zuen jende asko haserre zegoela debekuaren ondorioz. Ondoren azalduko dugu 1741eko abenduaren 12an Baiona-Ttipiko Cordeliers kalean gertatu zena. Honek argi adierazten du herri xeheak egoera hau nola bizi zuen, oihalon debekuak atzetik zuenaren isla litzateke, alegia<sup>3</sup>.

*Fermes du Roy* zeritzona Frantziako Estatuan Erreboluzioa bitarte zergak biltzen zituen erakundea zen eta Baionan erakunde honen zuzendari zen Bachelier jaunak azaltzen duenez, aditzera eman zioten Cordeliers kalean bizi zen Bacqueville izeneko anderearen etxean *telapinta* eta *mihise pintatuak* zituztela gordeta eta bertaratu egin behar zuela.

Hala egin zuen, besteak beste, Dehureaux (intendentearen ordezkariordea) eta Devaulx (*Fermes* deritzonaren kontroladorea) laguntzaile zituelarik. Etxe hartara heldu zirenean, kalitate desberdineko 65 *telapinta* eta *mihise pintatu* txatal aurkitu zituzten. Bacqueville andereari ea nondik atera zituen galdetu

Cependant, des femmes y étaient déjà parvenues en nombre et se ruaient sur les étoffes. Dans un grand tumulte, elles les lancèrent dans la rue par les fenêtres. Pendant ce temps, Bachelier et ses agents étaient bloqués dans la maison. Dans l'échauffourée, Devaulx avait perdu son chapeau et avait même été frappé au visage. Il serait trop long ici de rentrer dans les détails de l'affaire : finalement, des conseillers de la Ville de Bayonne s'interposèrent, et, le calme revenu, les agents du fisc purent quitter les lieux.

Pour celui qui a décrit cet événement à la fois malheureux et haut en couleurs, c'est-à-dire Bachelier, ces femmes constituent une populace ignorante. Il est cependant possible que les femmes des conseillers venus à la rescousse aient elles-mêmes possédé des toiles peintes chez elles. Alors que celles qui s'étaient rendues à la maison de la rue des Cordeliers, sans avoir pour autant la même prédilection pour ces tissus, exprimaient de la colère parce qu'elles ne pouvaient y accéder librement.

En 1759, lorsque l'interdiction fut levée, plusieurs centres manufacturiers furent créés à travers la France. Nous mentionnerons brièvement les plus importants, selon la documentation consultée, ou du moins ceux qui ont eu une activité à Bayonne.

Christophe Philippe Oberkampf et son frère Frédéric construisirent en 1760 une manufacture à Jouy-en-Josas, près de Versailles. En 1783, elle obtint le statut d'atelier royal et en 1806 lui fut décernée la médaille d'or lors de l'exposition des productions industrielles du Louvre. (fig. 5)

La Provence, en particulier à Marseille, fut la première province française à produire des cotonnades imprimées. En Normandie, on en fabriquait à Rouen et dans ses environs. En Bretagne, Nantes fut un centre important de production avant comme après l'interdiction. L'Alsace a également joué un rôle particulier : la ville de Mulhouse, qui avait formé une confédération avec plusieurs villes suisses jusqu'en 1798, ne subit aucune interdiction. La première manufacture y fut construite en 1747. Il faut souligner également dans cette région celle de Jean-Michel Haussmann près de Colmar, à Logelbach.

Même s'il n'est pas beaucoup cité dans les sources écrites, le Labourd a pourtant pris sa part dans l'épanouissement de la production française à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.



**Fig. 5** *Irudia*

*Echantillons de toiles de Jouy.*

© Bibliothèque Forney. Ville de Paris. Cliché : Ane Albisu Iriarte

*Jouy-en-Josaseko oihalen laginen*

*album bat. Biblioteka Forney.*

© Pariseko Udala.

*Ane Albisuren argazkia.*

ziotenean, erantzun zuen Rodrigues abizena zuen judu batek eman zizkiola zor zizkion 500 liberaren truke. Bertan zirela, kalean eta etxeko atean hainbat emakume bildu zirela jakin zuten. Arazoren bat izan zitekeelakoan enplegatu bat laguntza eske bidali zuten handik gertu zegoen Gaztelu Berrira.

Enplegatua, lau fusilarirekin itzuli zen eta hauek etxeko atean jarri ziren inori pasatzen ez uzteko. Halere, hainbat emakumek etxeko salara heltzea lortu zuten eta oihalen gainera bota zuten beren burua. Izugarritzko zalaparta sortu zen eta emakumeez oihalak leihotik behera bota zituzten kalera. Bitartean Bachelier eta berarekin joan zirenak etxean zeuden atera ezinik. Devaulx jaunak kapela galdu zuen baita aurpegian kolpe bat jaso ere. Luze joko luke hemen xehetasun guztiak azaltzeak. Azkenerako zinegotzi talde bat joan zen etxera eta dena baretu eta Bachelier eta besteak onik ateratzea lortu zuten.

Gertaera honetan, benetan triste eta deigarria da, kontatzen duenak, Bachelier jaunak alegia, emakume horiek *ezezagun* eta *jendilajetzat* hartu izana. Zitekeena zen, bera laguntzera joan ziren zinegotzien emazteek etxean *tela-pintak* eduki izana. Cordeliers kaleko etxe hartara joan zirenek, ordea, ezinezkoa zuten nahiz eta oihal haiekiko boteretsuek zuten grina bera izan eta horregatik amorru hori argi eta garbi azaldu zuten.

1759an, debekua bertan behera geratu zenean, Frantziako Estatuan zehar hainbat manufaktura gune sortu ziren. Era laburrean aipatuko ditugu, erabilitako dokumentazioak diotenaren arabera, garrantzitsuenak izan zirenak edota, bederen, Baionan presentzia izan zutenak.

Christoph Philippe Oberkampf eta bere anaia Frederic izan ziren 1760an Versaillesetik gertu dagoen Jouy-en-Josas herrian lantegi bat eraiki zutenak. 1783an *Errege-lantegi* kategoria lortu zuen eta 1806an Louvreko industria ekoizpenen erakusketan urrezko domina. (5. Irudia)

Proventza eta bereziki Marseilla izan zen Frantziako Estatuan *telapintak* egiten hasi zen lehenengo eskualdea. Normandian Rouen eta bere ingurua azpimarra genezake. Britainian, Nantes izan zen, bai debekua baino lehen bai ondoren ere, gune garrantzitsua. Alsaziak ere protagonismo berezia izan zuen. Mulhouse izeneko hiriak Suitzako hainbat hirirekin batera 1798 arte konfederazio bat osatu zuenez, ez zuen debekurik jasan. 1747an eraiki zen bertan lehendabiziko manufaktura. Alsazian Mulhouseko manufakturez gain azpimarratu behar da Colmarretik gertu, Logelbachen, Jean-Michel Haussmannek izan zuen manufaktura. Eta testuetan aipamen handirik egiten ez bada ere, Lapurdik badu zeresanik XVIII. mende erdialdetik aurrera *telapintagintzak* izan zuen loraldian.

### ■ *Telapintak* Lapurdin

1799ko Baionako komunari buruzko memoria batek<sup>4</sup> dio Aturri eta Errobi ibaietako errekaetoak *ehun pintatu* eta *tindatuak* egiteko fabrikak eta tailerrak jartzeko oso egokiak direla. Bi arrazoi nagusi azaltzen ditu; batetik dio, portua hurbil dagoela behar diren materialez hornitzeko eta, bestetik, Errobiren urak oso egokiak direla oihalak garbitzeko.

## ■ Indiennes d'origine labourdine

Un mémoire rédigé à Bayonne en 1799<sup>4</sup> rapporte que l'Adour et la Nive sont très propices à l'installation de manufactures et d'ateliers pour la fabrication d'étoffes peintes et teintes, pour deux raisons principales : d'une part, la proximité du port sur le fleuve pour recevoir les matières premières, et d'autre part, l'utilisation des eaux de la Nive pour le nettoyage des toiles.

À Bayonne, la fabrication a d'abord débuté dans le quartier Saint-Esprit. Ceci nous est connu grâce à une lettre de 1767 conservée aux Archives départementales, à Pau<sup>5</sup>. Il y est indiqué qu'une société de commerce du nom de *Silveyre et C<sup>e</sup>* a demandé l'autorisation d'y installer une manufacture pour produire des indiennes, sous la direction d'un certain Castera. La lettre est une réponse à cette demande, elle précise aux négociants qu'ils n'ont pas besoin de demander d'autorisation, puisqu'elle leur est donnée par un arrêt en Conseil du Roi du 28 octobre 1759.

Dans un document datant de 1768, également conservé à Pau<sup>6</sup>, on cite à nouveau cette manufacture : on sait en outre, par Chassagne (1971, 322), qu'elle a au moins vécu quelques années puisqu'elle était encore en activité en 1769. Dans une lettre appartenant au même groupe de documents, il est dit qu'un certain Sallenave a créé à Bayonne une manufacture de toiles peintes, mais on ne sait pas exactement où. Je n'ai trouvé aucune autre trace de cet homme, ni au travers de mes lectures, ni dans les archives que j'ai consultées.

En tout cas, dans la même lettre on parle d'un homme qui avait un local, des planches et des calandres pour faire des toiles imprimées<sup>7</sup>. L'existence de la manufacture de Sallenave n'est donc pas claire du tout.

D'autre part, trois lettres de la Chambre de Commerce de Bayonne<sup>8</sup> nous apprennent qu'il existait à Bayonne, en 1787, une autre manufacture d'indiennes.

Ainsi débute la première de ces lettres (l'orthographe a été rétablie) : "Priou frères ont l'honneur de vous représenter qu'après s'être perfectionnés dans l'Art d'imprimer sur la toile de fil et coton dans la fabrique des sieurs Danton et Moreau d'Angers [...]".

Pour en résumer le contenu, après cette période de formation au lieu-dit Tournemine, près d'Angers, les Priou avaient ouvert vers 1770 une manufacture bayonnaise à Mousserolles dans laquelle, outre l'impression des toiles, ils les blanchissaient.

Un cercle définit l'emplacement approximatif de la fabrique dans le secteur de Mousserolles sur le plan de Bayonne de 1773 (fig. 6), sur la rive sud.

La manufacture de Tournemine où se sont formés les frères Priou a été étudiée en détail par Serge Chassagne (1971) : elle fut fondée en 1752 par les frères Danton et un sieur Moreau, sous le nom de Danton et Moreau.

Chassagne, dans un autre article sur l'atelier de La Borde, créée à Angers en 1763 par Montaut et Gillet (1976 : 180-181), révèle que parmi les sept ouvriers (tous des hommes), il y avait deux imprimeurs, les frères Priou<sup>9</sup>. Il dit de l'aîné qu'il faisait une impression à base de cire au moyen de moules métalliques





**Fig. 6 Irudia**  
Irudia. 1773ko proiektu orokorra duen Baionako Hiria, gazteluen eta gotorlekuen plano.

© Baionako Mediateka GC.110 FR (egokitua).

*Plan de la ville, des châteaux et de la citadelle de Bayonne avec le projet général de 1773.*

© Cliché : Médiathèque de Bayonne. N° d'inventaire GC.110 FR.

jaun honi buruz egiten den aipamen bakarra. Nik, behintzat, ez dut berari buruzko berri gehiago aurkitu, ez arakatu ditudan artxibategietan ezta irakurri ditudan liburuetan ere. Nolanahi ere, gutun berean, oihal inprimatuak egiteko lokala, inprimatzeko oholak eta arrabolak<sup>7</sup> dituen gizon bat aipatzen da nor den esan gabe. Beraz, ez da batere argi geratzen Sallenave izeneko jaun horren manufakturaren nondik norakoa.

Bestalde, Baionako Artxibategiko Komertzio Ganberako dokumentuetan<sup>8</sup> dauden hiru gutunen bidez jakin dezakegu Baionan, *telapinta* manufaktura bat bazela 1787an. Honela hasten da lehenengoa :

*Priou freres ont l'honneur de vous représenter qu'après d'être perfectionner dans l'Art d'imprimer sur la toile de fil et coton dans la fabrique des sieurs Danton et Moreau d'Angers [...]*

Hiru gutunetan jartzen duena laburbilduz, esan dezakegu Priou anaiak Angersekoko Tourneminen kokaturik zegoen *Danton et Moreau* izeneko manufakturan trebatu zirela inprimatze lanetan<sup>9</sup> eta Baionako Mousserolles auzoan zeukatela lantegia 1770etik. Bertan oihalak inprimatzeaz gain zuritu ere egiten zituztela adierazten da.

Manufakturaren kokapena zehazte aldera, 1773ko plano bat egokitu dugu Mousserolles-en orduko kokapena adierazteko, honela, zirkulu batez markatu dugu plano originalaren zati batean. (6. Irudia)

Baionako lehenengo *telapinta* manufaktura Santizpiritu auzoan zabaldu zen. Honen berri Paueko artxibategian dagoen<sup>5</sup> 1767ko gutun baten bidez heldu zaigu. Honen bidez jakin dezakegu *Silveyre et Compagnie* izeneko salerosle batzuek Baionako Santizpiritu auzoan eta *Castera* izeneko jaun baten zuzendaritzapean *telapintak* ekoizteko manufaktura bat jartzeko baimena eskatu zutela. Aipaturiko gutuna eskaera horri eman zitzaion erantzuna da, bertan diolarik salerosle horiek ez dutela baimena eskatzeko beharrik, 1759ko urriaren 28ko dekretuaren arabera baimenduak daudela.

Artxibategi bereko 1768 urteari dagokion dokumentu batean<sup>6</sup> berriro aipatzen da manufaktura hau eta, horretaz gain, Chassagneren (1971: 322) lanaren bidez badakigu 1769an artean martxan zegoela. Beraz, ondoriozta daiteke gutxienez hiru urtean zehar martxan egon zela.

Dokumentu multzo bereko gutun batean dio Sallenave izeneko gizon batek Baiona hirian *Mihise Pintatuak* ekoizteko manufaktura bat sortu duela; ez da, ordea, argitzen zehazki non. Hauxe litzateke

chauffés. Il parle aussi du plus jeune. Selon les dires de Chassagne, en septembre 1763, outre la rémunération ordinaire, il reçut un bonus équivalent à trois jours de salaire pour récompenser un travail bien fait, indice de sa compétence.

Chassagne indiquait en 1971 que les planches à imprimer de la manufacture Danton et Moreau étaient conservées au Musée archéologique d'Angers. Elles sont aujourd'hui au Musée des Beaux-Arts de cette même ville où j'ai eu l'occasion d'aller les étudier. (Fig. 7 et 8)



**Fig. 7 Irudia**

Planche à imprimer de la manufacture de Tournemine, XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette planche au design de feuilles et de fleurs, conservée au Musée des Beaux-Arts d'Angers, appartenait à la manufacture Danton et Moreau, à l'époque où les Priou y travaillaient comme imprimeurs. © Musées d'Angers. N° d'inventaire MA 7. 98.8.. Cliché : Ane Albisu Iriarte.

*Tournemineko ohola, XVIII. mendea. Lore eta hostoak irudikatzen dituen diseinua. MA 7. 98.8. © Angers-eko Museoak. Ane Albisuren argazkia. Angerseko Arte Ederretako Museoa gordetako inprimatzeko ohol hau Danton et Moreau izeneko manufakturokoa da, bertan Prioutarrak inprimatzaille lanetan ibili ziren garaioa.*

Henri Clouzot (1928 : 146) évoque une quatrième fabrique bayonnaise d'indiennes, la manufacture Et. Nocher. Fondée en 1789, elle comptait 18 ouvriers en 1805 : 2 graveurs, 6 imprimeurs et 10 manouvriers. Bien qu'elle ait imprimé 4000 pièces cette année-là, elle connut un déclin l'année suivante, passant à 5 ouvriers. Elle ne pouvait plus alors soutenir une production supérieure à 250 pièces.

Ainsi, pendant 40 ans, de 1767 à 1806, il y eut à Bayonne quatre manufactures d'indiennes. Au début de cette période, nous avons les établissements Silveyre-Castera et Sallenave dont nous ne savons pas précisément la durée de vie. À partir de 1770, l'établissement des frères Priou, qui perdure au moins jusqu'en 1788. Enfin, la manufacture de M. Nocher, de 1789 à 1806. Nous n'avons pas trouvé d'informations relatives à leur production et à leurs ventes. S'agissant du commerce des indiennes en Labourd, il faut repasser par Angers. Chassagne (1971 et 1976) relève que parmi les clients des établissements Montaut-Gillet ou Danton et Moreau, il y avait des négociants labourdins (1971 : 308,322) : les Bayonnais David, Lenormand, ainsi que Loupi et C<sup>ie</sup>, les Biarrots Veuve Dominique et Bordus.

F. Jaupart nous donne des données encore plus détaillées à ce sujet (1966 : 322), indiquant que 6 000 mouchoirs d'Angers furent achetés à Bayonne en 1766 et 693 pièces d'indienne en 1770.

Cependant, les données les plus précises peuvent être tirées des transactions effectuées dans le port de Bayonne. Chassagne (1971 : 101) analyse une série de données statistiques de la Douane de Bayonne : celles-ci nous disent que 70 % des indiennes facturées dans le port de Bayonne en 1775, 1776 et entre 1779-82 provenaient de Suisse. Celles de Nantes représentaient 8,4 %, 6,3 % pour Orléans, 3,6 % pour Montpellier, 3,5 % pour Bourges et 1,1 % pour Beauvais. Orange, Rouen, Jouy, Angers et Agen ont fourni moins de 1 % des indiennes commercialisées à Bayonne. Les produits venant de Hollande représentaient 3,7 %.<sup>10</sup> La production française était donc minoritaire à Bayonne. Nous verrons plus loin que de nombreuses données issues d'archives bayonnaises le confirment.

**Fig. 8 Irudia**

Tournemineko  
ohola, xviii. mendea.  
MA 7 R 98.5.  
© Angers-eko  
Museoak. Ane  
Albisuren argazkia.  
xviii. mende  
erdialdeko  
Tournemine  
fabrikako  
inprimatzeko ohol  
holnek zirkuluan  
ipinitako lore  
tankera duten  
irudiak ditu  
zizelkatuta.  
Erdialdean latoizko  
ziriz eginiko  
zirkulua darama.  
Zapietarako  
erabiltzen ziren  
honelakoak.

“Ornements en  
cercle”. Bloc en bois  
gravé représentant  
des motifs floraux  
en relief sculptés.  
Au milieu, figure un  
cercle fait avec des  
tiges en laiton. On  
utilisait cette pièce  
pour la fabrication  
de mouchoirs.  
© Musées  
d’Angers.  
N° d’inventaire MA  
7 R 98.5. Cliché :  
Ane Albisu Iriarte.



Priou anaiak trebatu ziren Angerseko manufaktura Serge Chassagnek (1971) sakonki aztertu zuen eta liburuan dio 1752an Danton anaiek eta Moreau jaunak sortu zutela Tournemine izeneko toki batean, *Danton et Moreau* izenpean. Hau izan zen, esan bezala, Baionan, 1770ean fabrika jarri zuten Priou anaien lehenengo lantokia.

Eta lehenengo lantokia izan zela diot, Chassagnek beste argitalpen batean, *Montaut eta Gillet* izenekoek Angersen 1763an zabaldu zuten *La Borde* izeneko fabrikari buruzko artikuluan, alegia, (1976:180-181) aditzera ematen duela fabrika zabaldu zenean zeuden 7 langileen artean (denak gizonak) bazi-rela Priou izeneko anaiak eta hauek inprimatzaileak zirela. Zaharrenari buruz dio, argizariz baliatutako inprimaketa egiten zuela berotutako molde metaliko batzuen bidez. Gazteena ere aipatzen du. Hau ere inprimatzailea omen zen. Chassagneren hitzetan, 1763ko irailean, ohikoaz gain, hiru eguneko soldata jaso zuen ondo egindako lanaren sari gisa, langile fina zenaren seinale.

Chassagnek (1971) bere testuan aipatzen du, Angerseko Arkeologia Museoan, beste hainbaten artean, *Danton eta Moreau* manufakturako inprimatzeko oholak gordetzen direla. Gaur egun, ordea, Angerseko Arte Ederretako Museoan daude bildumaturik eta bertara joan eta aztertzeo aukera izan nuen. (7 eta 8 Irudia)

Baionan izan zen laugarren telapinta manufaktura, Henri Clouzoten (1928:146) arabera, *Et. Nocher* zeritzonarena izan zen. 1789an sortu zen eta 1805ean 18 langile zeuzkan: 2 grabatzaile, 6 inprimatzaile eta 10 peoi. Urte hartan 4000 pieza inprimatu bazituen ere, hurrengo urtean gainbehera egin eta 5 langile izatera pasatu zen. Horretaz gain 250 pieza ekoiztu zituzenez ezin izan zen bere kabuz mantendu.

Beraz, 1767tik 1806ra bitarte, 40 urtean zehar, Baionan lau telapinta manufaktura, fabrika edota lantoki izan ziren. Hasteko, 60ko hamarkadaren amaieran, noiz arte iraun zuen argi ez dagoen *Silveyre-Casterarena*, eta bere garaikidea izan zen eta martxan jarri zuela argi ez dagoen *Sallenaverena*, izango genituzke. 70eko hamarkadan eta gutxienez 1788 arte zabalik egon zen *Priou* anaiena izango litzateke hirugarrena. Azkenik, 80ko hamarkadaren amaieratik 1806 arte iraun zuen *Nocher* zeritzon jaunaren manufaktura ageri da. Ez dugu manufaktura hauen ekoizpenaren eta salmentaren berririk aurkitu. Halere, lau manufaktura egon izana aipagarria da.

Salerosketari eta Lapurdin *telapintek* izan zuten presentziari dagokionez, hasteko, Angersekoa aipa genezake. Chassagnek (1971 eta 1976) aditzera ematen du bai *Montaut eta Gilleten* baita *Danton eta Moreauren* fabriketako zordunen artean Lapurdikoak ere bazi-rela eta honako salerosleen berri ematen du (1971: 308,322):

- Baionan: *David, Lenormand* eta *Loupi and Cie.*
- Miarritzen: *Veuve Dominique* eta *Bordus*

Outre Chassagne, F. Jaupart (1966) fournit des données qui permettent d'évaluer l'importance de la présence des indiennes, qui arrivaient à Bayonne au XVIII<sup>e</sup> aussi bien par la mer que par la terre.

Les données présentées par Jaupart sont antérieures d'environ dix ans à celles fournies par Chassagne. Par exemple, il indique qu'en 1766, 2417 pièces d'indiennes arrivèrent à Bayonne en provenance des Pays-Bas, 400 pièces de Montpellier et 2396 pièces de tissu en provenance de Suisse, parmi lesquelles des indiennes. Il en mentionne aussi en provenance d'Allemagne et d'autres pays. On peut dire que le commerce, maritime ou terrestre, des toiles peintes ou imprimées était des plus importants à l'époque.

En étudiant les entrées et sorties de marchandises à partir des archives de la Chambre de commerce de Bayonne de 1757 à 1780<sup>11</sup>, j'ai pu observer les mouvements concernant les indiennes et les toiles peintes ou imprimées. En résumé, on peut constater que :

- De 1757 à 1759, Bayonne vendit dans toute l'Espagne 614 toiles peintes ou imprimées<sup>12</sup>.
- à partir de l'année suivante, on assiste à un accroissement de ce commerce, sous la forme d'échanges réciproques entre Bayonne et l'Espagne, mais aussi d'importations depuis les Pays-Bas.
- à partir de 1763, le commerce avec les Pays-Bas est de plus en plus important, mais les flux arrivent aussi désormais d'autres pays, comme l'Angleterre et l'Allemagne, bien qu'en moindre quantité.
- En 1770, on commence à voir des exportations depuis Bayonne vers les Pays-Bas.
- En 1775, Bayonne voit arriver un plus grand nombre de produits depuis la Flandre (Pays-Bas autrichiens) que depuis les Pays-Bas indépendants (Provinces unies).

En outre, Bayonne faisait le commerce des indiennes avec les Antilles.

De la lecture de ces documents, on peut déduire que dans les années 1780, la Flandre était devenue avec les Pays-Bas et la Suisse, le principal fournisseur de Bayonne qui réexportait leurs indiennes. On ne sait cependant pas où ces toiles avaient été fabriquées. Outre ces importations, il existait une production et un commerce français, comme nous en avons déjà parlé, par exemple les manufactures d'Angers et de Jouy-en-Josas.

D'après les données recueillies au Musée de la Toile de Jouy, Bayonne était l'un des six centres de distribution d'indiennes en France, ce qui est une preuve incontestable de son importance dans le négoce français.

D'autre part, une mémoire rédigé en 1796 par les marchands de toiles de coton de Bayonne<sup>13</sup> indique, entre autres choses, que c'est à Bayonne que les commerçants du Béarn, de Basse-Navarre, de Bigorre et de Chalosse achetaient ces produits. Bayonne alimentait donc le commerce de proximité autant que celui avec les pays étrangers.

La consommation qu'alimente cette activité productive et commerciale n'est pas sans influencer la vie sociale de Bayonne.

Honi buruz datu are zehatzagoak ematen dizkigu F. Jaupartek (1966:322) esaten duenean 1766an Baionan Angersekoko 6000 zapi erosi zirela eta 1770ean 963 *telapinta* pieza.

Halere, daturik zehatzenak Baionako portuan eginiko salerosketetatik jaso daitezke. Chassagnek (1971:101) Baionako Aduanako Ogasuneko datu estatistiko batzuk aztertzen ditu eta bertan dio 1775ean, 1776an eta 1779-82 bitartean Baionako portuan fakturatutako *telapinten* % 70a Suitzatik zetorrela. Frantziako Estatutik zetozeinei zegokienez, Baionako portuan fakturatzeko zirenetatik, Nantesekoak % 8,4 ziren, Orleansekoak % 6,3, Montpellierrekoak % 3,6, Bourgesekoak % 3,5 eta Beauvaisekoak % 1,1. Orange, Rouen, Jouy, Angersek eta Agenek Baionan komertzializatutako *telapinten* % 1a baino gutxiago hornitu zuten. Holandakoak % 3,7 lirateke<sup>10</sup>. Honen arabera ondoriozta daiteke Baionako portuan Frantziako Estatuko *telapintek* kanpokoek baino mugimendu txikiagoa zutela. Aurrerago ikusiko dugu, Baionako Artxibategiko hainbat datuk ere hori berresten dutela.

Chassagnez gain lehen aipatu dugun F. Jaupartek (1966) ere hainbat datu ematen ditu eta hauek irakurrita, Baionan XVIII. mendean *telapintek* izan zuten presentzia eta garrantzia zer nolakoa izan zen jakin daiteke. Dioenaren arabera, Baionara itsasotik zein lehorretik, beste hainbat produkturen artean era guztietako oihalak heltzen ziren, baita *telapintak* ere.

Jaupartek Chassagnek emandako datuak baino hamar urte lehenagokoak helarazten dizkigu. Esate baterako, 1766an Baionara Holandatik 2417 *telapinta* pieza heldu zirela dio, Montpellierretik 400 pieza eta Suitzatik 2396 oihal pieza eta horien artean *telapintak*. Alemaniatik eta beste hainbat tokitatik ere heltzen zirela esaten du. Orokorrean, jasotakoaren arabera, oihalen salerosketa garaiko komertzioan produkturik garrantzitsuenetakoa zela esan daiteke. Baionako Artxibategiko Komertzio Ganberako dokumentuetan<sup>11</sup>, merkantzien sarrera eta irteerari buruzko datuak ageri dira eta bertan 1757tik 1780ko hamarkadara bitarteko *telapinten* mugimendua nolakoa izan zen behatu dut. Dokumentu hauen arabera 1757tik 1775 bitarte Baionak egin zituen tratuei zegokienez eta jasotako datu guztien laburbildu bat eginez ikus daiteke:

- 1757tik 1759ra bitarte Baionak Espainiako Estatuari denera 614 *mihise pintatu* pieza saldu zizkiola<sup>12</sup>.
- Hurrengo urtetik aurrera salerosketa areagotu egin zela: Baionak Espainiako Estatura igortzeaz gain, Espainiako Estatutik baita Holandatik ere heltzen zirela Baionara mihise pintatuak.
- 1763. urtetik aurrera Holandatik gero eta gehiago heltzen hasi zirela baina, kopuru txikiagoan bazen ere, beste toki batzuetakoak ere iristen zirela: Ingalaterrakoak eta Alemaniakoak, esate baterako.
- 1770ean Baionatik Holandara bidaltzen hasi zirela.
- 1775ean Baionara, Flandriatik Holandatik baino kopuru handiagoa heltzen hasi zela baita Espainiako Estatutik ere.

Horretaz gain, Ameriketako irlekin ere ibili zen Baiona *telapinten* salerosketan. Dokumentu hauen irakurketatik ondoriozta daiteke 1780ko hamarkadarako Flandria zela hornitzaile nagusia. Beraz, ikus dezakegu alde batetik eta bestetik

Plusieurs données nous indiquent que l'usage de ces toiles peintes ou imprimées s'est largement répandu. Lorsque F. Duhart (2001) évoque les us et coutumes bayonnais, il nous indique clairement l'influence qu'eut leur arrivée : selon ses propres mots, ces tissus connurent, à l'époque, un grand succès et les vêtements des femmes se couvrent de motifs avec le triomphe des indiennes. Les données dont nous disposons concernant des commerçants exerçant à Bayonne dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle le confirment. C'est ainsi que des lettres conservées au Musée de Jouy-en-Josas attestent que dans la décennie de 1790, la manufacture Oberkampf entretenait des relations avec quelques commerçants bayonnais<sup>14</sup>.

Deux lettres de Jossue Léon (1749-1834) de Bayonne y figurent notamment. Les Léon étaient une famille juive arrivée des Pays-Bas dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Jossue semble avoir été un homme d'une certaine renommée en dehors de ses activités professionnelles (H. LÉON, 1893). Les Léon exerçaient encore au XIX<sup>e</sup> siècle leur commerce de toiles peintes ou imprimées dans leur boutique du 4 rue de l'Argenterie.

48

Les Juifs vivaient à Saint-Esprit, mais jusqu'à la Révolution française, le commerce de détail à Bayonne leur fut interdit. Beaucoup d'entre eux vendaient des toiles et de la mercerie, mais, à l'intérieur de la ville de Bayonne, ils ne pouvaient avoir que des entrepôts et devaient vendre leurs marchandises hors les murs. Cela ne leur permettait pas de faire jeu égal avec leurs concurrents "gentils". Cependant, comme on peut le voir dans les actes de l'association bayonnaise des vendeurs de tissus<sup>15</sup>, des merciers et des quincaillers, certains commerçants juifs se livraient au commerce de détail sans faire grand cas de cette interdiction.

Les archives du Musée de Jouy révèlent que dans cette même décennie 1790, les commerçants labourdins Jayet Cadet, les frères Sarrau et Elissalde figurent également parmi les acheteurs des produits manufacturés d'Oberkampf. Toujours d'après les données fournies par ce Musée, c'est par l'intermédiaire d'entrepôts situés à Bordeaux et Bayonne qu'Oberkampf entretenait depuis les années 1770, des relations commerciales avec l'Angleterre et l'Espagne.

Les toiles de Jouy étaient d'une grande qualité, mais d'autres manufactures, en Alsace, à Rouen ou Nantes, fabriquaient des indiennes d'excellente qualité, et l'analyse des achats faits à Bayonne permet d'émettre l'hypothèse qu'elles cohabitaient avec les toiles de Jouy dans les magasins et entrepôts bayonnais. Par exemple, le marchand Louis Baudron, qui avait un entrepôt au 4, rue de la Salie, vendait toutes sortes de toiles, dont des indiennes. Il s'associa d'abord à Denis Soubiran sous le nom de Baudron frères et Soubiran, mais ils se séparèrent en 1795<sup>16</sup>. Ils avaient des affaires florissantes dans différents endroits du Sud du Pays Basque. On sait que Louis Baudron était en 1799 en relation d'affaires avec la renommée manufacture d'indiennes Petitpierre de Nantes. D'ailleurs, comme nous l'avons vu dans le cas de Jouy, il était très fréquent que les marchands viennent conclure leurs achats dans les entrepôts où les manufactures conservaient leur production. Les toiles peintes et imprimées se vendaient aussi dans les foires et marchés qui se tenaient dans tant de villes et de

heltzen diren datuekin Suitza, Holanda eta Flandria izan zirela garai desberdinetan Baionara heltzen ziren *telapinten* iturburu eta, era berean, Baionak beste hainbat tokitara egiten zuela banaketa. Hala ere, oihal horiek non eginak ziren ez da zehazten. Bestalde, Baionara itsasoz heltzen baziren ere, Frantziako Estatu barruan bazegoen, azaldu dugun bezala, bertan ekoizten zenaren salerosketa sarerik.

Angerseko *telapinten* salmentez gain aipatzekoa da Jouy-en-Josaseko manufakturarako *telapinten* presentzia. *Musée de la Toile de Jouy* deritzon museoan jasotako datuen arabera Frantziako Estatuan sei *telapinta* banaketa gune zeuden eta horietako bat Baiona zen. Hori Baionak salerosketa eta kontsumoan zuen papera garrantzia handikoa zenaren adierazgarri ukazina da.

Bestalde, Baionako kotoizko oihalen salerosleek 1796an eginiko memoria batek<sup>13</sup>, beste hainbat gauzen artean, dio Bearnoko, Nafarroa Behereko, Bigorrako eta Chalosseko saltzaileek Baionan erosten zituztela kotoizko oiha-lak. Honen arabera, Baionatik, beste hainbat herrialdetara ez ezik inguruko herrietara ere zabaltzen ziren kotoizko oiha-lak.

Presentzia handia izan zela esaten denean, ez da soilik egon zen ekoizpenari eta salerosketari begira esaten. Presentzia hori kontsumoan, komertzioan baita Baionako bizitza sozialean ere ageri zaigu.

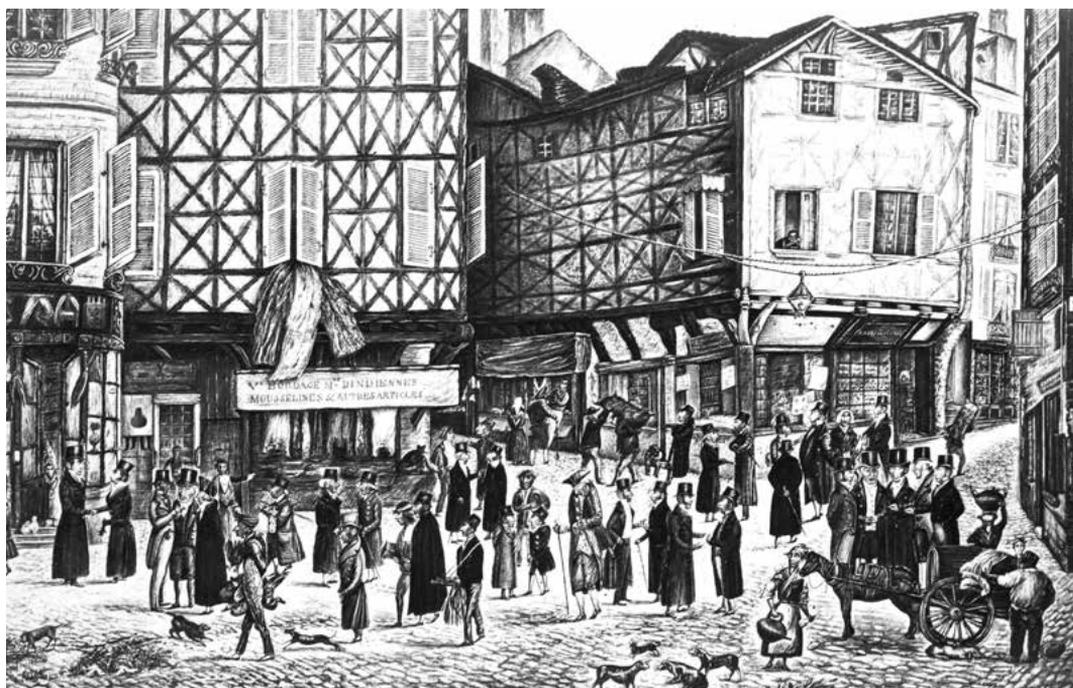
Kontsumoari dagokionez, hainbat datuk adierazten digute erabilera zabala izan zela. Esate baterako, F. Duhartek (2001) Baionako ohiturei buruz ari denean argi adierazten digu oihal mota honen etorrerak izan zuen eragina. Bere hitzetan, garai hartako emakumeen jantziak *telapintei* esker, estanpatuz hornitu ziren, ehun arin hauek arrakasta handia izan baitzuten.

xviii. mendeko azken urteetan Baionan zeuden oihal saltzaile zehatz batzuei buruz dauzkagun datuek ere horren berri eman diezagukete. Esate baterako, Jouy-en-Josaseko Museoan gordetako gutunek<sup>14</sup> adierazten digute xviii. mende amaieran (1790ko hamarkadan) Oberkampfen manufakturarak bazuela Baionako hainbat saleroslerekin harremana.

Aipaturiko Museoko artxibategian, besteak beste, Baionako Jossue Leonen bi gutun daude. Leon familia Holandatik heldu zen xviii. mendearen lehen erdialdean. Juduak ziren. Jossue 1749an jaio eta 1834an hil zen. Oihal salerosle izateaz gain, itzal handiko gizona izan zen (H.LEON, 1893). Leondarrek xix. mendean ere jarraitu zuten oihal salmentaren negozioan sartuta, Argenterie kaleko 4. zenbakian zuten denda.

Baionako judutarrak Santizpiritun bizi ziren eta Erreboluzioa arte debekatua izan zuten Baionako hiri barnean txikizka saltzea. Asko ziren oiha-lak eta mertzeria saltzen zituztenak baina Baiona hiri barnean soilik biltegiak eduki zitzaizkete eta salmenta harresietatik kanpo egin behar izaten zuten. Ahaleginak egin zituzten beren salmenta hiriko beste saltzaileekin berdin zedin, baina ez zuten lortu. Halere, Baionako ehun, mertzeria eta kinkila-dendarien elkarteko akte-tan<sup>15</sup> ikus daitekeenez arau horri kasu handirik egin gabe batzuek txikizkako salmentan ere aritzen omen ziren.

xviii. mendeko 90eko hamarkadan Lapurdiko Jayet Cadet, Sarrau anaiak eta Elissalde salerosleak ere ageri dira Jouyko Museoko artxibategiko gutunetan



villages. à Bayonne, deux foires avaient lieu chaque année, l'une en mars et l'autre en août, et ces foires étaient en lien avec d'autres sites. Les foires de Bordeaux étaient aussi très importantes pour la vente de ces produits.

Les toiles de la manufacture alsacienne Haussmann étaient vendues, entre autres, par l'intermédiaire de son entrepôt de Toulouse en Occitanie, sur les foires d'Agen et de Bordeaux (ALBRECHT-MATHEY 1968 :23). Il n'est pas impossible que les marchands qui étaient à la foire de Bordeaux aient aussi diffusé les indiennes de ce producteur sur les marchés du Labourd.

Malgré le peu de données disponibles pour le début du XIX<sup>e</sup> siècle, selon les sources dont nous disposons, la consommation des tissus en coton et plus précisément des indiennes ou toiles peintes apparaît très généralisée à Bayonne vers 1820.

Sur un dessin (fig. 9) réalisé par un certain Fonsèque représentant la Place des Cinq-Cantons à Bayonne à cette époque, on trouve voit une boutique à l'enseigne *Vve Bordage Mse Dindiennes, mousselines & autres articles*. Cette boutique était située en face de la maison de tissus Berrogain, encore existante de nos jours.

Le Chevalier Fonsèque (BERTACO 1930), habitant de Saint-Espirit, courtier en bourse, a réalisé trois dessins de ce genre, et malgré les similitudes, il y a des différences sur le type et le nombre des personnages qui apparaissent. Celui présenté ici est l'exemplaire du Musée Basque de Bayonne qui, selon l'article de Bertaco dans le Bulletin du Musée Basque, appartenait à l'époque à M<sup>me</sup> Jules Delvalle,

**Fig. 9 Irudia**  
Place des Cinq-cantons en 1820, par le Chevalier Fonsèque. Collection particulière non identifiée. Cliché : Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.

"Cinq-cantons plaza 1820an. Chevalier Fonsequek egindakoa".  
© Baionako Euskal Museoko erreprodukzio fotografikoa, identifikatu gabeko bilduma partikular bateko orijinaletik egin.

Oberkamfen manufakturako oihalen erosle gisa. Bestalde, museo honetako datuen arabera, manufaktura honek Ingalaterra eta Espainiarekin Bordeleko eta Baionako biltegien bitartez mantentzen zituen harreman komertzialak 1770eko hamarkadatik.

Jouyko oihalak kategoria handikoak ziren, baina baziren ere garai hartan beste hainbat tokitan kalitate bikaineko *telapintak* egiten zituzten fabrikak, adibidez, Alsazian, Rouenen edo Nantesen eta hipotesia bada ere, aipaturiko salerosleek beren denda eta almagazetan Jouykoez gain beste horietakoak ere salduko zituzten, Baionak *telapinten* salerosketan izan zuen partehartzearen azterketek ondorioztatzen eramaten dutenez.

Esate baterako, Salie kaleko 4an biltegia zeukan Louis Baudron salerosleak era guztietako oihalak saltzen zituen eta horien artean *telapintak*. Hasiera batean Denis Soubiranekin batera eraman zuen negozioa *Baudron frères et Soubiran* izenpean baina 1795ean banandu egin ziren<sup>16</sup>. Negozio indartsua zuten eta hegoaldeko hainbat tokitara ere saltzen zuten. *Telapintei* dagokienez, esate baterako, Louis Baudronek, 1799an Nanteseko *Petitpierre* izeneko *telapinta* fabrika entzutetsuarekin izan zuen harremana.

Bestalde, Jouyko kasuan ikusi dugun bezala, oso ohikoa izaten zen manufakturek beren ekoizpena biltegiaren edukitzea eta salerosleek tratua han egitea. Gainera, kontuan hartu behar ditugu ere hainbat hiri eta herritan egiten ziren feriak eta merkatuak non beste hainbat gauzen artean oihalak ere saltzen ziren. Esate baterako, Baionan urtean bi feria egiten ziren, bata martxoan eta bestea abuztuan eta feria hauek beste gune batzuekin zituzten harremanak. Bordelen egiten ziren feriek indar handia zuten oihalen salmentan. Alsaziako Haussmann manufakturako oihalak, besteak beste, Okzitaniako Tolosako biltegiaren bitartez saltzen ziren eta honek Agen eta Bordeleko ferietara saltzen zuen (ALBRECHT-MATHEY 1968:23). Litekeena da, Bordeleko ferian ibilitako salerosleek Lapurdin egiten ziren merkatu eta ferietan ekoizle honen *telapintak* saldu izana.

xix. mende hasierako datu askorik ez badugu ere, 20ko hamarkadako egoera aztertzeko ditugun iturriek argi eta garbi uzten digute kotoizko oihalen eta, zehazki, *telapinten* edota *mihise pintatuen* kontsumoa ohikoa zela hirian.

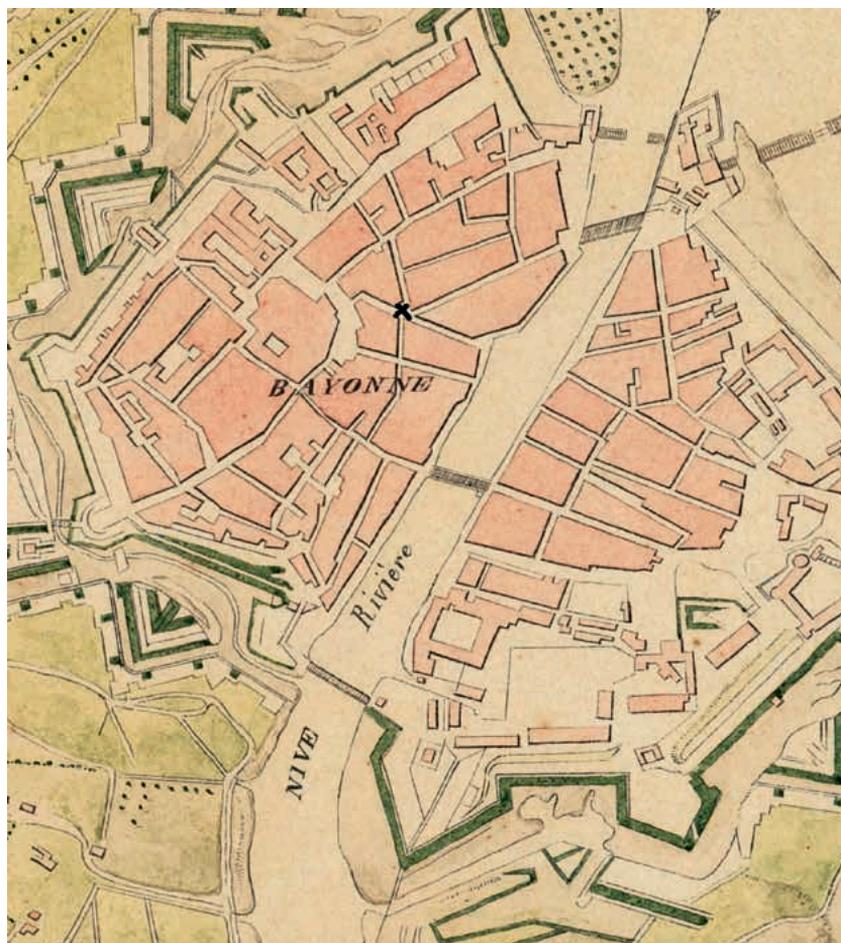
Baionako *Les cinq cantons plazan*, xix. mendeko 20ko hamarkadan *Fonséque* izeneko gizon batek eginitako irudi honetan *Vve Bordage Mse Dindiennes, mous-selines & autres articles* izeneko denda ageri da. Denda hori, gaur egun eta garai hartatik zabalik dagoen Berrogain oihal dendaren parean zegoen. (9. Irudia)

M. Chevalier Fonséque (BERTACO 1930), burtsako korredore eta Santizpiritu auzoko biztanle zenak honelako hiru marrazki egin zituen eta antzekoak badira ere, aldeak daude azaltzen diren pertsonaien izaera eta kopuruari bagazozkie. Hemen agertzen dena Baionako Euskal Museoan daukaten kopia da, Bertacoren artikulua dioenez garai hartan Jules Delvalle andearena.

Bulletinoko artikulua arabera, Baionako komertzioa 1814ko gertaera militarren ondorioz<sup>17</sup> denbora batez geldirik egon ondoren indarberritu egin zen. Harresien barruan garatzen zen nagusiki bizitza komertziala *Merkatuaren*

Selon cet article, le commerce de Bayonne se rétablit après une interruption due aux combats de 1814<sup>17</sup> dans la ville et ses alentours. La vie commerciale se développait principalement à l'intérieur des remparts, surtout sur les places des Halles et des Cinq-Cantons. Sur cette dernière, que l'on peut parcourir en vingt pas, on avait sous les yeux les produits qui faisaient la prospérité de Bayonne, et parmi eux on y vendait des indiennes, ainsi que dans les rues avoisinantes. On peut s'en assurer en lisant les données qui figurent dans les Annuaires<sup>18</sup> de l'époque à Bayonne : ceux de 1823 et des années suivantes, consultés à la Médiathèque de Bayonne, indiquent l'emplacement et l'identité des marchés de tissus ainsi que les produits qu'ils vendaient. En revanche, ils ne disent pas quand ces affaires furent créées.

L'image ci-dessous (fig 10) aider à localiser des points de vente. Sur ce plan d'époque, on peut voir à droite le Petit-Bayonne, la Nive et ses ponts, et à gauche le Grand Bayonne. La place Cinq-Cantons a est marquée d'une croix sur le plan original. Cinq rues en partent : Orbe, Pont-Mayou (aujourd'hui



**Fig. 10 Irudia**  
Fortifications  
de Bayonne.  
Lithographie de  
Langlumé, 1820.  
© Cliché :  
Médiathèque  
de Bayonne.  
N° d'inventaire  
B641026201-PC044.

Baiona. [Gotorlekuak]  
/Langlumé-en  
litografia, 1820.  
Baionako Mediateka.  
B641026201\_PC044.  
(Egokitua).

plaza eta *Cinq-Cantons* deritzon plaza zirelarik gune nagusiak. Hogei pausotan zeharkatu daitekeen plazatxo honetan Baionako prosperitateari begirako gairik garrantzitsuenak jorratzen ziren eta bertan eta inguruko kaleetan, beste hainbat gauzen artean, *telapintak* saltzen ziren.

Hala izan zela segurta daiteke Baionako Mediatekan dituzten garai hartako urtekarietan<sup>18</sup> ageri diren datuak irakurrita. Izan ere, 1823ko urtekarian eta hurrengoetan, Baionan, nork, non eta zein oihal mota saltzen zuen zehazturik ageri da. Ezin dezakegu ziurtatu, ordea, noiztik zeuden zabalik bertan ageri diren negozioak.

(10. Irudia)

10 irudiak lagun dezake ondoren aipatuko diren salmenta puntuak kokatzen. Garaiko plano baten zati honetan ikus daitezke eskuin aldean Baiona Ttipia, Errobi ibaia eta bere zubiak eta ezker aldean Baiona Handia. Gurutze batez markatu dugu plano orijinalaren gainean *Cinq-Cantons* plaza. Plaza hone-tatik bost kale ateratzen dira eta erlojuaren orratzen norabidea jarraituz eta plano begiratuta plazaren goiko aldean dagoenetik hasita honakoak liriateke kaleok: *Orbe*, *Pont Mayou* (gaur egun *Victor Hugo*), *Port de Castets*, *Salie* eta *Argenterie*. *Pilori* kalea *Argenterie* kalearen paraleloa da. *Fonsequeren* marrazkiak *Orbe* eta *Pont Mayou* kaleak elkartzen diren tokitik eginak daude. Beraz, *Bordage* telapinta eta muselina denda, plaza *Salie* kalearekin elkartzen den tokian zegoen, *Port de Castets* kalearen amaieran.

Urtekariak xehetasunez irakurri ondoren, ondoriozta dezakegu 1823-33 bitarte sei kale hauetan orotara hogeita hamar oihal salerosle egon zirela. Kontuan hartuta kaleok 250 metro inguru luze eta 150 bat metro zabal duen azalera metatzen direla, garai hartan oihalen salmentak eta kontsumoak Baionan zuen garrantzia ikaragarria zela pentsa dezakegu. Azpimarratu behar da ere, negozio horien jabe asko juduak zirela: *Froistarrak*, *Levytarrak*, *Nonnez* eta *Nounezarrak*, *Leondarrak*, *Gommeztarrak*, *Macqfoitarrak*...

Hona hemen datu zehatzagoak:

- *Orbe* kalean, bi saltzaile, horietako batek, *Marcqfoyk*, *telapinta* edo *mihise pintatuak* saltzen zituen.
- *Pont Mayou* kalean, hamabi saltzaile, horietatik hiruk saltzen zituzten *telapinta* edota *mihise pintatuak*: *Pierre Brouzonek*, *Jacob Froisek* eta *Baumgartnerrek*
- *Port de Castets* kalean saltzaile bakarra: *Harriague*.
- *Salie* kalean, bederatzi saltzaile, eta kalearen zenbaki berean saltzaile bat baino gehiago ageri da. Kale honetako 4an zeukan *Louis Braudonek* denda eta nahiz eta urtekari hauetan ez adierazi, badakigu *telapintak* saltzen zituela<sup>19</sup>.
- *Pilori* kalean, saltzaile bakarra: *Gomes*
- *Argenterie* kalean bost saltzaile. Kale labur honetan *telapinta* edota *mihise pintatuak* saltzen zituzten bi saltzaile: *Baumgartner* eta *Dolfus*, *Mieg* eta *Cie*.

Horretaz gain, beste hainbat kaletan sakabanaturik beste bost saltzaile zeuden eta horien artean *Ouesque* kalearen 6an *telapinta* edota *mihise pintatuak* saltzen zituen *Rivière* aipatzen dute urtekariak. Datu hauen arabera, denera

Victor Hugo), Port de Castets, Salie et Argenterie. La rue du Pilori est parallèle à la rue Argenterie.

Les dessins de Fonsèque sont réalisés au croisement des rues Orbe et Pont Mayou. Ainsi, la boutique de la Veuve Bordage se trouvait au croisement de la place avec la rue de la Salie, au bout de la rue du Port de Castets.

Après avoir examiné en détail les annuaires nous pouvons conclure qu'entre 1823 et 1833, il y a eu une trentaine de marchands de tissus dans ces six rues. Étant donné que ces rues occupent un espace d'environ 150 m x 250 m, nous pouvons conclure que l'importance de la vente et de la consommation de tissus à Bayonne à cette époque était énorme. Il faut souligner que beaucoup de propriétaires de ces affaires étaient juifs : les Frois, les Levy, les Nonnez, les Nounez, les Léon, les Gommer, les Marcqfoy.

Voici des données plus précises :

- Rue Orbe, deux vendeurs, dont l'un, Marcqfoy, vendait des indiennes et des tissus imprimés ou peints.
- Rue du Pont Mayou, 12 vendeurs, dont trois vendaient des indiennes et des tissus imprimés ou peints : Pierre Brouzon, Jacob Frois et Baumgartner.
- Un seul vendeur dans la rue Port de Castets : Harriague.
- Rue de la Salie, neuf vendeurs, dont plusieurs au même numéro. Louis Braudon avait sa boutique au 4 de cette rue et, bien que ce ne soit pas indiqué dans l'Annuaire, nous avons déjà vu qu'il vendait des Indiennes<sup>19</sup>.
- Rue du Pilori, un seul vendeur : Gomes.
- Cinq vendeurs rue Argenterie. Dans cette courte rue, deux vendeurs vendaient des indiennes ou des tissus peints ou imprimés : Baumgartner et Dollfus, Mieg et Cie.

Cinq autres vendeurs étaient dispersés dans d'autres rues, dont Rivière qui, selon l'Annuaire vendait indiennes et tissus imprimés ou peints au 6 rue Ouesque.

Ce décompte permet donc d'identifier sept vendeurs d'indiennes et de tissus peints et imprimés, ce qui donne un total de 8 pour Bayonne en y ajoutant la boutique de la Veuve Bordage.

Mon objectif a été d'identifier les points de vente des indiennes grâce aux indications assez précises des Annuaires, mais on peut cependant faire l'hypothèse que davantage de boutiques en aient proposé, bien que les Annuaires ne l'aient pas précisé.

Par exemple, j'ai longtemps cherché, sans en trouver, des informations relatives à la diffusion des indiennes provenant d'Alsace, car j'avais la conviction que, compte tenu de la qualité de la production des manufactures alsaciennes, celle-ci était diffusée en Labourd. Les Annuaires m'ont permis de confirmer mon hypothèse, quand j'ai mis la main sur ceux qui m'ont appris l'origine alsacienne des produits vendus en deux points de la rue Argenterie et dans une boutique de la rue Pont Mayou.

Le marchand Baumgartner possédait deux points de vente, l'un au 14 du Pont Mayou et l'autre au 12 de la rue de l'Argenterie. Dans les Annuaires il est ainsi présenté : *Baumgartner. Entrepôt de toiles peintes de Mulhausen* (Mulhouse). Au numéro 11 de la même rue, se trouvait l'Entrepôt de toiles peintes de

zazpi tokitan saltzen ziren *telapinta* edota *mihise pintatuak* Baionan eta hauei *Bordageren* denda gehitzen badiegu zortzi izango lirateke.

Urtekarietan, saltzaile hauek saltzen zutenaren berri aski zehatza ematen da eta saltzen ziren oihal mota guztiak kontuan hartu badira ere, *telapinta* edota *mihise pintatuen* salmenta zer nolakoa zen bilatzea izan da helburua. Halere, pentsa daiteke nahiz eta espreski adierazita ez agertu, agian salerosle gehiagok salduko zutelara oihal mota hau.

Bestalde, esan behar dut, Alsaziako oihalen salmentaren berrien bila ibili nintzela luzaroan eta urtekariok topatu arte, ez nuela inolako daturik aurkitu. Arestian esan bezala, Alsaziako hainbat manufakturatako *telapintak* oso onak ziren eta aipu handia zuten, horregatik ziur nengoen Lapurdin ere saldu zirela. Ordura arte arakatutakoaren arabera, ordea, hipotesia besterik ez neukan. Zorionez, urtekarietako datuok nire hipotesia baieztatu egin dute. Izan ere, bai *Argenterie* kaleko bi tokitan bai *Pont Mayouko* beste batean saltzen zirenak Alsaziakoak ziren.

*Baumgartnerrek* bi salmenta puntu izan zituen, bata *Pont Mayouko* 14an eta bestea *Argenterie* kaleko 12an. Urtekarietan azaltzen den bezala: *Baumgartner. Entrepôt de toiles peintes de Mulhausen*. Kale bereko 11 zenbakian *Dollfus, Mieg & Cie* zeritzonarena ere *Entrepôt de toiles peintes de Mulhausen* zen.

Jean-Gaspard Baumgartner Martin Hartmann *telapintagilearekin* elkartu zen 1785ean eta 1791n *Baumgartner & Cie* izena hartu zuen enpresa sortu zuen. 1821ean utzi egin zuten negozioa. Horrek esan nahi du Baionan oihalok saltzen zirenerako ez zela fabrikarik. Biltegia zenez, pentsa liteke fabrika horretako soberakinak eta, urtekarietan dioen bezala, Mulhousekoak ziren beste hainbat *telapinta* ere salduko zituztela.

Dollfus abizena Mulhousen sortu zen lehenengo *telapinta* manufakturari loturik ageri da. J.H. Dollfusen 27 urte zeuzkan, J.J. Schmaltzer, S. Koechlin eta J.J. Feerrek elkaturik 1747an *Koechlin, Schmaltzer et Cie* izeneko manufaktura sortu zuenean. Laukote horrek osatutako enpresa ondoren desegin egin zen eta sortzaileek beste hainbatekin elkaturik manufaktura gehiago eraiki zituzten. Dollfus izena zeramaten hainbat manufaktura egon ziren XVIII. mendean bigarren erdialdean. J.H. Dollfusen iloba Danielek, 1800. urtean enpresa bat sortu zuen eta *Dollfus-Mieg & Cie* izena jarri zion. Hauxe izan zen, hain zuzen ere, Baionako *Argenterie* kaleko 11n ageri zen izena. XIX. mendean oihalak inprimatzeko tailerra itxi eta josteko harien ekoizpena igaro zen, DMC marka famatua bilakatu zelarik (ALBRECHT-MATHEY 1968:9-21). (11. Irudia) Aipaturiko Baionako salmenta puntuez gain, urtekariak, egiten ziren feria eta merkatuen berri ematen digute. Merkatuei zegokienez, Baionan astelehen eta ostegunetan izaten ziren. Beste hainbat herritako merkatuen artean Sarakoa eta Hazparnekoa aipatzen dira. Datuak 1823tik aurrerakoak badira ere, merkatu hauek aspaldi sortuak ziren, esate baterako, Sarakoa, Luis XIV.aren garaitik egiten zen eta astelehenetan izaten zen hamabostean behin eta bertan, besteak beste, kotoizko oihalak saltzen zirela diote urtekariak. Hazparnen, astearteetan egiten zen hamabostean behin eta han ere oihalak saltzen zirela ageri da. Horretaz gain, urtekarietan azaltzen da Baionatik kanpo ere bazirela oihal saltzaileak, Donibane Lohizunen, Hazparnen eta Garazin, besteak beste.

Mulhausen également appelé Dollfus, Mieg & Cie. (fig.11)

Jean-Gaspard Baumgartner s'était associé avec le fabricant d'indiennes Martin Hartmann en 1785 et fonda en 1791 une société qui prit le nom de Baumgartner & C<sup>ie</sup>. Il abandonna le négoce en 1821. Cela veut dire qu'il n'avait pas de fabrique quand il s'est installé à Bayonne. Dès lors que l'établissement bayonnais était un entrepôt, on peut penser qu'y étaient stockés pour la vente, ainsi que c'est indiqué dans les Annuaires, des produits fabriqués à Mulhouse.

Le nom de famille Dollfus est lié à la première manufacture d'indiennes créée à Mulhouse. En effet, J.H. Dollfus avait 27 ans lorsqu'il fonda, avec J.J. Schmaltzer, S. Koechlin et J.J. Feer, en 1747, une manufacture appelée Koechlin, Schmaltzer et C<sup>ie</sup>. Le quatuor se dissout après avoir

fondé cette entreprise et ses membres créèrent de nouvelles manufactures avec d'autres associés. Il y eut dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle plusieurs manufactures portant le nom de Dollfus. Daniel, neveu de J.H. Dollfus, fonda en 1800 une entreprise qu'il nomma Dollfus-Mieg & C<sup>ie</sup>, le nom figurant au 11, rue de l'Argenterie à Bayonne. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il ferma l'atelier d'impression de tissus et passa à la production de fils à coudre, fondant la célèbre marque DMC (ALBRECHT-MATHEY 1968 : 9-21).

Outre les points de vente cités à Bayonne, les Annuaires nous informent des foires et des marchés : à Bayonne, c'était le lundi et le jeudi. Parmi les autres marchés, on peut citer celui de Sare et celui d'Hasparren. Le marché de Sare existait depuis l'époque de Louis XIV : il avait lieu le lundi tous les quinze jours et, entre autres denrées, on y vendait des tissus de coton. On en vendait aussi à Hasparren, le mardi, tous les quinze jours. Les Annuaires nous apprennent qu'on pouvait également trouver des vendeurs de tissus à Saint-Jean-de-Luz, Hasparren et Saint-Jean-Pied-de-Port.

On peut donc dire que le commerce des tissus en général et celui des indiennes en particulier ont joué un rôle important dans l'économie de Bayonne au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ayons à l'esprit qu'il y avait quelques 30 magasins de tissus à Bayonne, centre principal des affaires, comme on l'a déjà dit, et que 60 % des commerçants mentionnés dans les Annuaires avaient un lien avec le commerce des tissus. En outre, tous les commerçants de Saint-Jean-de-Luz, Saint-Jean-Pied-de-Port ou Hasparren qu'on vient d'évoquer vendaient des tissus. En ce qui concerne les indiennes, et sur la base des points de vente recensés, on peut estimer qu'au moins 25% des commerces bayonnais en vendaient, mais, comme on l'a déjà souligné, il est probable que d'autres points de vente répertoriés dans les Annuaires fournissaient aussi ce genre d'articles, même s'il n'en était pas fait précisément mention.





**Fig. 11 Irudia**  
 Irudia. Dollfus,  
 Mieg & Comp.  
 Manufakturako oihal  
 pieza bateko muturra  
 (Chef de pièce).  
 © Musée de  
 l'Impression sur  
 Etoffes Museoa.  
 Mulhouse. Ane  
 Albisuren argazkia.

11 Dollfus,  
 Mieg & Cie. Fragment  
 d'un morceau de  
 tissu manufacturé  
 (chef de pièce).  
 © Musée de  
 l'impression sur  
 étoffes. Mulhouse.  
 Cliché : Ane  
 Albisu Iriarte.

Honen aurrean esan genezake, oihalak orokorrean eta *telapintak* zehazki, XIX. mende hasieran Baionako ekonomian garrantzi handikoak izan zirela. Kontuan hartu behar da, alde batetik, lehen esan bezala, Baionako negozioen gune garrantzitsuenan 30 oihal saltzaile zeudela eta bestetik, urtekariek aipatzen dituzten salerosle eta dendarien artean, %60k zutela zerikusia oihalekin. Horretaz gain, aipatzen diren Donibane Lohizune, Garazi edo Hazparneko salerosle guztiak ziren oihal saltzaile. *Telapintei* zegokienez, eta salmenta puntuak oinarri harturik %25 inguru izango ziren saltzen zituztenak baina, esan bezala, zitekeena zen, bereziki aipatu ez arren oihal saltzaile gehiagok saldu izana. Laburbilduz esan genezake, ekoizpenari zegokionez, Baionan lau manufaktura egon izanak eta salerosketa eta kontsumoari zegokienez, banatze gune garrantzitsu eta fabrika entzutetsuenen salmenta puntu bilakatu izanak adieraziko ligukeela Lapurdin ere, beste hainbat tokitan bezala, *telapinten* presentzia handia izan zela komertzioan eta gizartean. Zenbaterainokoa izan zen neurtzea eskuartean dugun zereginetako bat da.

Ikerketa hau bultzatu duten bi soinekoei dagokienez, azpimarratu behar da *telapintazko* jantzi gehienak eraldatu eta suntsitu zirenez, gaur egundaino heldu izanak balio handiko ondare bilakatzen dituela. Ez dira jantzi hutsak, lekuko bikainak baizik, *telapintek* duten historia eta historian izan duten presentzia kontuan izanik asko kontatzen baitigute.

■ **Eskerrak**

Ikerketa hau eta zehazki artikulua aurrera atera dadin hainbat bidelagun izan ditut eta horregatik lehenik eta behin, Mikel Prieto, Amaia Mujika eta Aitzpea Leizaolari bihotzez eskerrak eman nahi dizkiet emandako laguntzagatik. Bestalde, San Telmo Museoko Susana Soto eta Paco Conde eta Baionako Euskal Museoko Olivier Ribeton eta Audrey Farabosen laguntzarik gabe ezin

En conclusion, en observant Bayonne avec ses quatre manufactures, son rôle de centre de distribution, le nombre de commerces qui se consacraient à ces produits et leur consommation soutenue on pourrait dire que la présence des indiennes était en Labourd comme ailleurs, importante pour le commerce et pour la société. Il nous appartiendra de déterminer dans quelle mesure, grâce à de futures recherches.

En ce qui concerne les deux robes qui sont à l'origine de cette étude, il convient de souligner que la plupart des vêtements fabriqués avec les indiennes ont été transformés et ont fini par disparaître. Cela en fait un patrimoine précieux. Ce ne sont pas de simples robes, mais de parfaits témoins, parce que compte tenu, et de l'histoire du tissu dans lequel elles sont fabriquées, et du rôle que le dit tissu a joué dans l'Histoire, elles ont beaucoup à nous dire.

### ■ Remerciements

J'ai eu plusieurs compagnons de voyage dans cette étude, et notamment pour cet article, et c'est pourquoi je voudrais tout d'abord remercier Mikel Prieto, Amaia Mujika et Aitzpea Leizaola pour leur collaboration. D'autre part, sans l'aide de Susana Soto et Paco Conde du Musée San Telmo, d'Olivier Ribeton et d'Audrey Farabos du Musée Basque de Bayonne, je n'aurais pu ni analyser les robes que je voulais étudier ni disposer des documents nécessaires : je les en remercie bien sincèrement. Enfin, je voudrais avoir une pensée particulière pour le personnel de la Médiathèque de Bayonne, qui a toujours répondu de manière très courtoise à mes sollicitations pendant les longues heures que j'y ai passées.

### Bibliographie

- ALBRECH-MATHEY, E. ,1968, *The fabrics of Mulhouse and Alsace 1750-1800*. F. Lewis, Publishers, Limited. Leigh-on-sea, England.
- ANTHONY. G. ,1961, *L'Industrie de la toile à Pau et en Béarn de 1750 a 1850*. études d'économie basco-béarnaise tome III. éditions Bière, Bordeaux.
- BERGERON, L.,1999, *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens du Directoire à l'Empire*. Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales. <<http://books.openedition.org/editionsehess/195>>.
- BERTACO ,1930, " Trois tableaux de Fonsèque. Les Cinq Cantons en 1930" *Bulletin du Musée Basque* n°11, 7<sup>e</sup> année, 1-2 1930.
- CHAMBRE DE COMMERCE DE BAYONNE  
1970, *Archives de la Chambre de Commerce de Bayonne : Archives communales de Bayonne*.
- 2005, *Mémoire de la Chambre de Commerce de Bayonne : sur l'ancien état de cette ville, et les révolutions arrivées à son commerce*. Thomson Gale 2005.
- CHASSAGNE, S.  
1971, *La manufacture de toiles imprimées de Tourmemine-les-Angers (1752-1820)*. Institut Armoricaïn de Recherches Historiques. C. Klincksieck, Paris.
- 1976, "Du nouveau sur un atelier de toiles peintes à Angers (1763-1807), contemporain de la manufacture de Tourmemine". *In Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. Tome 83, numero 1, 1976. pp.167-185. Doi : 10.3406/abpo.1976.2802. [www.persee.fr/doc/abpo\\_0399-826\\_1976\\_num\\_83\\_1\\_2802](http://www.persee.fr/doc/abpo_0399-826_1976_num_83_1_2802)
- CLOUZOT, H.,1928, *Histoire de la manufacture de Jouy et de la toile imprimée (en France) au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Les éditions G. Van Oest- MCMXXVIII. Paris et Bruxelles. Source gallica.bnf.fr / BnF .
- DUHART, F.,2001, *Habiter et consommer à Bayonne au XVIII<sup>e</sup> siècle. éléments d'une culture matérielle urbaine*. L'Harmattan.

## ÉTUDE VARIA

izango nituen ikerketa objektu izan diren piezak aztertu ezta beharrezko dokumentuak eduki, bihoakie, beraz, haiei ere nire eskerrik beroena. Eta azkenik, Baionako Erdiguneko Mediatekako langileei aipu berezia egin nahi diet, han pasatako ordu luzeetan izan ditudan beharrei era ezin adeitsuagoan erantzun dietelako.

### Bibliografia

- ALBRECH-MATHEY, E., 1968, *The fabrics of Mulhouse and Alsace 1750-1800*. F. Lewis, Publishers, Limited. Leigh-on-sea, England. 1968
- ANTHONY. G., 1961, *L'Industrie de la toile à Pau et en Béarn de 1750 à 1850*. Etudes d'Economie Basco-Bearnaise tome III. Editions Bière. Bordeaux 1961
- BERGERON, L., 1999, *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens du Directoire à l'Empire*. Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1999  
<<http://books.openedition.org/editionsehess/195>>. ISBN: 9782713225529. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.195>. Paris 1999
- BERTACO, 1930, "Trois tableaux de Fonsèque. Les Cinq Cantons en 1930" *Bulletin du Musée Basque* n°11, 7eme anne, 1-2 1930.
- CHAMBRE DE COMMERCE DE BAYONNE  
1970, *Archives de la Chambre de Commerce de Bayonne : Archives communales de Bayonne*. Ed France, Pyrénées Atlantique 1970
- 2005, *Mémoire de la Chambre de Commerce de Bayonne : sur l'ancien état de cette ville, & les révolutions arrivées à son commerce*. Thomson Gale 2005
- CHASSAGNE, S.  
1971, *Le manufacture de toiles imprimées de Tournemine-les-Angers (1752-1820)*. Institut Armoricaïn de Recherches Historiques. C. Klincksieck, Paris 1971
- 1976 « Du nouveau sur un atelier de toiles peintes à Angers (1763-1807), contemporain de la manufacture de Tournemine ». In *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. Tome 83, numero 1, 1976. pp.167-185. Doi 10.3406/abpo.1976.2802. [www.persee.fr/doc/abpo\\_0399-0826\\_1976\\_num\\_83\\_1\\_2802](http://www.persee.fr/doc/abpo_0399-0826_1976_num_83_1_2802)
- CLOUZOT, H., 1928, *Histoire de la manufacture de Jouy et de la toile imprimée (en France) au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Les Editions G. Van Oest- MCMXXVIII. Paris et Bruxelles. Source gallica.bnf.fr / BnF .
- DUHART, F., 2001, *Habiter et consommer à Bayonne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Éléments d'une culture matérielle urbaine*. L'Harmattan, 2001.
- DULAURENS, E., 1897, *Inventaire-sommaire des archives communales antérieures à 1790*. Ville de Bayonne. Tome second, séries FF. GG. HH. H. Imprimerie A. Lamagnere.
- GRIL-MARIOTTE, A.  
2008, "La consommation des indiennes à Marseille (fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)" p. 141-152- *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 29 | 2008, mis en ligne le 15 février 2009, consulté le 17 avril 2014. URL : <http://rives.revues.org/1403>
- 2009, "Des motifs pour le vêtement populaire à la manufacture d'Obercampf à Jouy-en-Josas" en Lethuiller, J.P *Les costumes régionaux entre mémoire et histoire*. Presses Universitaires de Rennes. Rennes 2009
- JAUPART, F., 1966, "L'activité commerciale [et maritime] de Bayonne au XVIII<sup>e</sup> siècle"  
Editor Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, 1966
- LÉON, H., 1893, *Histoire des Juifs de Bayonne*. Paris 1893
- MELENA, J.L., 2022, *Orotariko Euskal Hiztegia*. Euskaltzaindia 2022 [www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com\\_content&view=article&id=276&Itemid=413&lang=eu](http://www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com_content&view=article&id=276&Itemid=413&lang=eu)
- PETITCOL, X., 2008, *Toiles de Nantes 1760-1840*. Les éditions du Château des Ducs de Bretagne; N.º 1 edición (5 julio 2008)
- VERLEY, P., 2018, *Indiennes. Un tissu révolutionne le monde. La Bibliothèque des Arts, Lausanne, 2018*
- VISEUX, M., 2003, *Histoire du textile en Aquitaine*. Éd. Gascogne, Orthez 2003

DULAURENS, E., 1897, *Inventaire-sommaire des archives communales antérieures à 1790*. Ville de Bayonne. Tome second, séries FF. GG. HH. H. Imprimerie A. Lamagnère.

GRIL-MARIOTTE, A.

2008, "La consommation des indiennes à Marseille (fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)" p. 141-152- *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 29 | 2008, mis en ligne le 15 février 2009, consulté le 17 avril 2014. URL : <http://rives.revues.org/1403>

2009, "Des motifs pour le vêtement populaire à la manufacture d'Oberkampf à Jouy-en-Josas" in Lethuiller, J.P. *Les costumes régionaux entre mémoire et histoire*. Presses Universitaires de Rennes. Rennes 2009

JAUPART, F., 1966, "L'activité commerciale [et maritime] de Bayonne au XVIII<sup>e</sup> siècle", Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne.

LÉON, H., 1893, *Histoire des Juifs de Bayonne*, Paris.

MELENA, J.L., 2022, *Orotariko Euskal Hiztegia*. Euskaltzaindia [www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com\\_content&view=article&id=276&Itemid=413&lang=eu](http://www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com_content&view=article&id=276&Itemid=413&lang=eu)

PETITCOL, X., 2008, *Toiles de Nantes 1760-1840*. Les éditions du Château des Ducs de Bretagne; N.° 1 éditions (5 juillet 2008).

VERLEY, P., 2018, *Indiennes. Un tissu révolutionne le monde*. La Bibliothèque des Arts, Lausanne.

VISEUX, M., 2003, *Histoire du textile en Aquitaine*. Éd. Gascogne, Orthez.

## Notes

60

- 1 [https://www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com\\_oehberria&task=sarrera&kusi&Itemid=413&lang=eu&id=264091](https://www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com_oehberria&task=sarrera&kusi&Itemid=413&lang=eu&id=264091)
- 2 Dans le livre de S. Chassagne (1971 :51), on trouve une importante carte donnant l'emplacement des quelques 33 manufactures clandestines repérées entre 1700 et 1759.
- 3 Archives Départementales Pôle de Bayonne- ACB FF 519.
- 4 Archives Départementales Pôle de Bayonne- E DÉPÔT BAYONNE 2F1.
- 5 Archives Départementales Pyrénées Atlantiques. Pau- C-43.
- 6 Archives Départementales Pyrénées-Atlantiques. Pau C-44.
- 7 Les rouleaux servaient à repasser le tissu et à lui donner de l'éclat une fois imprimé.
- 8 Archives Départementales Pôle de Bayonne - Fonds Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne Pays Basque : Archives Consulaires, 2ETP1/266.
- 9 Les imprimeurs étaient considérés comme des ouvriers qualifiés dans les manufactures de toiles imprimées.
- 10 Chassagne, S. (1971 :101) ADD 33 (source C 1587).
- 11 Archives Départementales Pôle de Bayonne - Fonds Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne Pays Basque: Archives Consulaires, 2ETP1/104-105.
- 12 En examinant les comptes des années précédant la levée de l'interdiction en 1759, on s'aperçoit qu'il y avait des échanges entre le Royaume de France et l'Espagne en dépit de cette interdiction.
- 13 Archives Départementales Pôle de Bayonne - Fonds Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne Pays Basque : Archives Consulaires 2ETP1/239.
- 14 D'après un message du conservateur de ce Musée.
- 15 Archives Départementales Pôle de Bayonne. Archives de la ville de Bayonne -E Dépôt Bayonne HH 116.
- 16 Comptabilité de Baudron et Soubiran frères, commerçants bayonnais (1793). Bibliothèque du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne. N° inv. MS 209.
- 17 La bataille de Bayonne, le 14 avril 1814, est un épisode de la guerre d'indépendance espagnole (et des guerres napoléoniennes). Ce fut une bataille inutile, Napoléon ayant abdiqué deux jours auparavant. La garnison française commandée par Thouvenot attaqua l'armée alliée dirigée par John Hope, qui assiégeait la ville. Le siège dura jusqu'au 27 avril, quand le maréchal Soult ordonna à Thouvenot d'évacuer la ville. Siège et bataille confondus, les défenseurs perdirent 1600 morts et blessés ainsi que 400 prisonniers. L'armée anglo-portugaise perdit 1 700 morts, dont le général Andrew Hay, et blessé ainsi que 300 prisonniers, dont le commandant britannique John Hope. (Source : Wikipédia : Bataille de Bayonne à la licence Creative Commons Attribution-PartageÉgal 3.0.).
- 18 Annuaire du département des Basses-Pyrénées 1823-33, Pér-R-137, Archives municipales de Bayonne.
- 19 Comptabilité de Baudron et Soubiran frères, commerçants bayonnais (1793). Bibliothèque du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne. N° inv. MS 209.

### Oharrak

---

- 1 [https://www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com\\_oehberria&task=sarreralkusi&Itemid=413&lang=eu&id=264091](https://www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com_oehberria&task=sarreralkusi&Itemid=413&lang=eu&id=264091)
- 2 S. Chassagneren (1971:51) liburuan mapa esanguratsu bat ageri da 1700 eta 1759 bitarte egon ziren fabrika klandestinoen kokapena adieraziz, 33 konta daitezke.
- 3 Archives Départementales Pôle de Bayonne- ACB FF 519.
- 4 Archives Départementales Pôle de Bayonne- E DÉPÔT BAYONNE 2F1.
- 5 Archives Départementales Pyrénées-Atlantiques. Pau- C-43.
- 6 Archives Départementales Pyrénées-Atlantiques. Pau C 44.
- 7 Oihala lisatzeko eta inprimatu ondoren distira emateko erabiltzen ziren arrabolak.
- 8 Archives Départementales Pôle de Bayonne - *Fonds Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne Pays Basque: Archives Consulaires, 2ETP1/266*
- 9 Inprimatzaileak, telapinta manufakturetan langile kualifikatu gisa hartzen ziren.
- 10 Chassagne, S. (1971: 101) ADD 33, C 1587 iturritik jasotakoa
- 11 Archives Départementales Pôle de Bayonne - Fonds Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne Pays Basque: Archives Consulaires, 2ETP1/104-105.
- 12 Nahiz eta 1759an debekua bertan behera geratu, bada ezpada aurreko urteetako kontuak begiratu nituen. Ikus daiteke nahiz eta artean Frantziako Erreinuaren debekatuak izan Espainiarekin bitartekari lanak egiten zituela.
- 13 Archives Départementales Pôle de Bayonne - Fonds Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne Pays Basque: Archives Consulaires 2ETP1/239.
- 14 Bertako kontserbatzaileak igorritako mezu batean adierazitakoaren arabera.
- 15 Archives Départementales Pôle de Bayonne. Archives de la Ville de Bayonne -E Dépôt Bayonne HH 116.
- 16 Baionako Euskal Museoko Liburutegia. MS 209- *Comptabilité de Baudron et Soubiran frères, commerçants bayonnais (1793)*.
- 17 Baionako gudua Espainiako Independentzia Gerra garaian Lapurdiko hiriburua inguruan gertatu zen gudua izan zen, 1814ko apirilaren 14an hain zuten ere. Bertan Thouvenotek zuzendutako frantziar garnizioak hiria setiatzen ari zen John Hopek zuzendutako armada aliatua eraso zuen. Guduaren emaitza ez zuen gerran ezertarako balio izan, egun bi aurrerago, hau da, hilaren 12an Napoleon Bonapartek kargua utzi zuelako. Anglo-portugalдар armadak 838 lagun galdu zituen, tartean Andrew Hay jenerala hilda eta Hope preso. Frantziarrek 905 erori izan zituzten, tartean 111 hildako, 778 zauritu eta 16 galdurik. Napoleonen abdikazioa ofizial bilakatu bazen ere, defendatzaileek eutsi zuten apirilaren 27an Soult mariskalak Thouvenoti britainiarrei hiria uzteko aginduak eman zizkion arte. Setioan, gudua ere barne, defendatzaileek 1.600 hildako eta zauritu eta 400 preso izan zituzten. Anglo-portugalдар armadak, berriz, 1.700 hildako eta zauritu eta 300 preso izan zituen. (Iturria: Wikipedia: Baionako Gudua Creative Commons Aitortu-PartekatuBerdin 3.0 lizentziari.
- 18 Baionako Udal Artxiboa-*Annales du département des Basses-Pyrénées: 1823-33, Pér-R-137*
- 19 Baionako Euskal Museoko Liburutegia. MS 209- *Comptabilité de Baudron et Soubiran frères, commerçants bayonnais (1793)*.



## ARIMA ERRATIAK, MAIS QUE DEVIENNENT DONC LES ÂMES ERRANTES ? ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE DE LA TRADITION BASQUE

Michel DUVERT<sup>(\*)</sup>

*Xorta-xortaka naiz ni  
Heriorat urtzen  
Eta pindar-pindarka  
bizitzerat sortzen  
Goutte à goutte,  
Je m'écoule vers la mort  
D'étincelle en étincelle  
Je revis  
Iratzeder*

63

**Fig. 1**  
(page de gauche)  
*Sépulture  
des andere  
serora à Sare.*  
Cliché : M. Duvert.

En 1988, l'association Lauburu fut lauréate de la Bourse Barandiaran dont le thème était l'étude du rituel funéraire dans la société rurale traditionnelle basque (Duvert et col. 1996-1997). Ce fut l'occasion d'étudier les mentalités à ce sujet. Cet article se fonde sur des entretiens réalisés par l'auteur avec des témoins nés au début du xx<sup>e</sup> siècle. Le matériau ainsi collecté a permis de mettre en évidence des croyances relatives aux *arima erratia*, les âmes qui continueraient à errer après le décès survenu dans les etxe, les Maisons du Pays Basque.

*1988an, Lauburu elkarteak Barandiaran beka jaso zuen, garai hartako gaia euskal gizarte tradizionalako ehorzte-errituen aztertzea zenean (Duvert et col. 1996-1997). Horri buruzko pentsaerak aztertzeko aukera izan zen. Artikulu hau, elkarteak xx. mendearen hasieran sortutako lekukoekin egindako elkarrizketetan oinarritzen da. Bildutako materialari esker, agerian jarri ahal izan dira arima erratiei buruzko sinesmenak, hil ondotik etxeetan noraezean ibiltzen segitzen omen dutenak.*

### ■ **Beste mundua, un autre monde**

Dans la tradition basque, le corps est vécu comme une totalité que vient rompre concrètement la mort ou *Herioa/Erioa/ Eihua/Hiltzia* au sein de l'*auzo*<sup>1</sup> (Barandiaran, 1993). Il s'agira alors pour cet *auzo* d'honorer les siens, de les empêcher de revenir jeter le trouble et de les aider à se purifier afin d'atteindre cette perfection céleste qui leur assure le repos éternel, au terme d'une vie mystérieuse dans l'autre monde, *beste munduan*.

<sup>(\*)</sup> Association Lauburu, qui anima le projet de recherche ethnographique *Etniker Iparralde*

L'indéfinissable *beste mundua* se convertit facilement en scène de carton-pâte que les témoins évoquent de façon allusive ; il est meublé par l'opaque imagination, teintée de terreur, de chacun. Il inclut un temps de passage par la tombe et le cimetière, lequel reste source d'appréhensions multiples, en dépit du discours chrétien (Atlas, 1995). Que recueillir dans tous ces dire ? Quel crédit leur apporter ?

Christianisé, le Basque a appris que si *gorputza* (le corps) est appelé à disparaître ("il est mort" se dit aussi bien *hil da* que *gorpuztu da*), libéré son indéfinissable âme (*arima*), le défunt entreprendrait une errance (*herratia* ou *erratia*, dans une orthographe moderne) dans cet espace suprasensible qu'est *beste mundua* (l'autre monde). Les anciens modelaient ce monde au travers de conceptions et d'imageries d'essence chrétienne pour l'essentiel, imprégnées de ce cruel constat : vivants nous sommes soumis à des forces naturelles qui nous dépassent, qui sont de l'ordre de *berezkoa* (ce qui va de soi) ; morts nous sommes... qui peut le dire ?

Conditionnés : *jin beharra*, *hala beharra*, c'est ainsi ! Sommes-nous le jouet de Dieu alors qu'une révolte se fait connaître : "on entend dire : *Jainkoak nahi duen artio* (je suis en vie jusqu'à ce que Dieu décide). Comme si Dieu était coupable !" me dit une *Garaztar*. Pour un suicidé on dira : *bazuen odolean* ou *odolak baduela hamar idi parek baino indar gehiago* (courant en *Garazi*) car ces anciens croyaient que le principe vital siégeait dans le sang et que ce dernier avait plus de force que dix paires de bœufs.

Dans ces images d'un monde actif que nous ont transmises d'anciens ethnologues, *Erioa* ou *Hiltzia* entraînait l'âme : *Erioa arimaren bilaria*, *Hiltziak ereman dik*. L'agent de la mort pouvait à tout instant conduire dans cet ailleurs qui est tout sauf disparition. Je garderai longtemps le souvenir de cette saillie d'une femme de *Garazi* qui, au cours de nos échanges me déclara tout de go : "mais dites, Michel, si les morts avaient vraiment disparu, paierait-on pour faire dire toutes ces messes ?". Nous touchons là des conceptions liées à des pratiques qui ont donné sens à la vie du Basque, disait Barandiaran, soulignant que de nos jours tout ce théâtre semble vide, ayant perdu tout crédit (voir ses cours d'ethnographie donnés à l'université de Navarre). Enfouies en chacun, les idées les plus folles étaient conformes au dicton : *direnik ez da sinesti behar*, *ez direla ez erran behar* (il ne faut pas croire que cela existe, il ne faut pas dire que cela n'existe pas pour autant). Les prêtres ne disaient pas autrement, eux qui étaient fréquemment consultés en ces matières. L'enquêteur a beau se convaincre : *ustea ez da jakitatea* (opinion n'est pas science affichait Antoine d'Abbadie à Hendaye), il n'empêche que cette formule donne la mesure de notre impuissance.

Avec l'effondrement de la religiosité catholique, notre époque n'accordera plus d'attention à "faire dire des messes" pour libérer des âmes prises dans les filets de *beste mundua*, afin qu'elles atteignent au plus vite le ciel tant espéré. *Izena duen guzia omen da* ("tout ce qui a un nom existe") dit un terrible dicton. Cependant "les mots deviennent futiles lorsque l'on ignore ce qu'ils représentent" avertit Jung. Reste que l'enquêteur vérifia auprès des témoins que

## ÉTUDE VARIA

"le sort des âmes des ancêtres a tenu une place prépondérante dans les pré-occupations traditionnelles des Basques. On peut même dire que cette place continue à inspirer une grande partie de leur vie religieuse et elle va jusqu'à conditionner beaucoup d'aspects de leur vie économique et sociale (la transmission indivise de la maison) et leur système juridique (Barandiaran 1989)".

### ■ L'etxe

Du haut de sa chaire, le curé commentait Luc (12) : "Vous le savez bien : si le maître de maison avait su à quelle heure le voleur viendrait, il n'aurait pas laissé percer le mur de sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts. Veillez, car vous serez jugés sur vos bonnes actions". Mais aller directement au ciel relevait de l'exploit : qui était prêt ? Nous ne pouvons être qu'en quête de rachat, en errance ! Notre âme frileuse ne pouvait l'oublier.

Dans leur nécessaire nomadisme, les âmes ne peuvent que bousculer des vivants, et ce à tout moment. L'inquiétude était d'autant plus vive qu'une âme pouvait revenir et perturber l'etxe, le *xoko*, ce coin familial, ce refuge où l'on est bien (Atlas, 1995 voir en particulier le chap. xxiv). On se devait de protéger la maison et ses occupants, d'affirmer son caractère sacré, ce qui permettait de repousser le "mauvais". L'Église le savait, elle y consentait. Voici deux témoignages. Le premier conforte le rôle de l'*etxekandere* comme prêtre domestique, ce que l'on retrouve çà et là le long des Pyrénées.

Mon témoin est ici une *hazpandar* : "Enfant, ma mère m'envoyait chercher les cendres à l'église, à l'*andere serora* ou au prêtre. On me les donnait dans un petit papier que je portais soigneusement plié, à ma mère. Alors, les hommes travaillant au-dehors, elle les faisait venir à la maison. Ils enlevaient leur béret, elle les bénissait et traçait une croix sur le front en disant la classique formule d'église : *Orhoit hadi erhauts hizala eta erhauts bilakatuko*, "souviens-toi que tu es poussière et tu redeviendras poussière".

Un autre témoin me décrit avec sérieux les *lamiñ* (lutins) qu'elle m'assure avoir connus dans la campagne de son enfance en *Amikuze* mais, comme d'autres, elle évoque aussi sans autre précision les *gaixakeriak* (malfaisances). L'extérieur (*kanpoan*), c'est l'inconnu avec *Herioa* et ces êtres "merveilleux". Cette peur du "dehors", cette croyance en cette malfaisance était évoquée par des gestes ! Il fallait se prémunir soi-même avec le scapulaire (*habitua*), mais aussi l'etxe au moyen de *gaixakerien kontra* (on veillait à mettre des objets et des végétaux "anti-malfaisances" sur les portes, du laurier sur les crucifix, sans parler de toute une collection de "talisman", de bénitiers dans les pièces, ou dans les escaliers... On sollicitait *apezaren indarrak* (les pouvoirs des prêtres), on leur demandait de bénir des maisons ; j'ai personnellement assisté à une bénédiction d'un vaste garage tout neuf. L'idéal était de prolonger le sacré de l'église dans le lieu de vie : "pour le samedi saint, grand-mère, mère et enfants nous allions chercher le feu à l'église à l'aide de ce champignon qui pousse sur les arbres, l'amadou (ou *ardaila/ardaia*). Arrivés à la maison, on en faisait trois fois le tour en récitant des prières. Puis on allait à la cuisine et on le laissait brûler

dans la cheminée, mais à part. On l'abandonnait pour vaquer à nos occupations" (témoignage recueilli à *Espeize-Ündüreine*). Par cet usage l'*etxe* et l'église devenaient tout un. Ce genre de rite (Atlas, 1995), était pratiqué par les femmes de tout l'*auzo* ; il avait pour pivot l'*andere serora*<sup>2</sup>. Il n'est pas banal de noter que celles de *Sara* (fig 1, voir page 62) furent enterrées contre la table sainte de l'église (déplacée aujourd'hui dans le chœur, au niveau de la tombe des curés de Sare et de celle de l'écrivain Axular), à une place décidée par la communauté des *auzo* (*herri hunen fincatua*). Sur la pierre est également spécifié que c'est là le *jarleku*<sup>3</sup> et la tombe de l'actuelle *andere serora* (*orai den serora*) et de celles à venir (*izanen diren jarlekua eta sepultura*).

Je tiens à souligner cette présence féminine : deux de mes témoins s'attachaient sur la mort, *Herioa*, qui venait de faire son œuvre. Pour l'une, elle était la mère "qui se tient au pied du lit du mourant" et vient chercher son enfant ; pour l'autre, "c'est l'*amatxi* (grand-mère) qui prépare la place". Dans ces rares propos, il n'était pas question d'au-delà chrétien, de diable ou d'ange, ni d'offrande de messe.

66

Prenant en compte le lien sépulture-*etxe* (réunies par un itinéraire particulier, *hil bide*, le chemin du défunt), Barandiaran (1989) résume :

"La maison a donc une signification fondamentalement religieuse en tant que temple et cimetière, et la charge de son culte revient à ceux qui l'habitent. Le principal ministre de cette religion est l'*etxekoandere*, la maîtresse de maison [...] lorsque la *etxekoandere* ou une autre femme de sa famille ne peut y assister [il parle des rites au *jarleku*] elle est remplacée par la *andereserora* qui est une femme dont c'est le rôle à l'église paroissiale, une sorte de prêtresse qui peut suppléer les maîtresses de maison de tout le village".

Nous sommes là au cœur même d'une religion domestique christianisée, celle où l'homme crée avec son Dieu un lien fort, tant individuel que social, aux marges du monde particulièrement flou des *arima erratia* ; un monde qui n'est pas ignoré mais dont on ne parle pas.

### ■ La mort chrétienne

Ce thème a été largement traité dans le volume 3 de l'Atlas (1995). J'ajoute qu'en vue de leur mort, des témoins affichent leur souci de normaliser leur héritage, de "faire les arrangements". En cette occasion, personne ne saurait oublier l'hommage rendu aux ancêtres au travers de l'offrande de messes. J'ai fait connaître un testament labourdin du XIX<sup>e</sup> siècle où le propriétaire, vendant une maison du bourg, mentionnait dans le prix de vente celui des messes que l'acheteur se devait de dire pour le repos de l'âme du vendeur. Outre des listes d'intentions de ces messes, j'ai pu étudier des cours que l'abbé Erriest prit au grand séminaire entre 1924 et 1925, maintenant déposés aux archives de l'évêché. L'un d'eux, de la série *De officiis et juribus parochi circa sacramenta*, se rapportant à la mort, a été déposé au Musée Basque.

## ÉTUDE VARIA

On demandait habituellement des messes pour le défunt (X... *zenarentzat*), mais le jour des obsèques on en demandait également pour "les âmes parties de la maison" (*etxetik atera diren arimentzat/arimendako*), selon la formule consacrée. En de rares occasions, on précisait le lien de parenté avec le défunt. Sur ces listes, on pouvait faire figurer des anciennes messes et lire : *obligazionezko mezak*, *obligazionentzat* ou *etchecho obligazionentzat*, dénominations indiquant la force du devoir à accomplir par cet acte. Il y eut même des cas où l'on ne donnait que des *obligazionezko mezak*. Par exemple pour un mort en 1914 (Basse-Navarre), la liste débute ainsi : *familia* (8 messes chantées), *aita ama ziren (entzat)*, pour le père et la mère (2 messes chantées), *nagusi zenaren (l'etxejo jaun - le maître de Maison et patron du défunt, 1 messe chantée)*, *obligazionentzat* (1 messe chantée), puis viennent la famille, les voisins et invités. Notons que l'on demandait de façon distincte des messes pour les âmes du purgatoire (*purgatorioko arimentzat*). Ainsi les morts de la famille étaient réunis puis associés à l'ensemble des morts où ils "ne faisaient plus qu'un dans le Christ", selon le chapitre 3 de la lettre de Paul aux Galates. Devenir un en Dieu et être en errance du fait d'une vie qui fut tout sauf irréprochable ? Le fondement du christianisme étant d'aller à Dieu par le prochain, chacun savait pouvoir compter sur l'autre pour compenser ses manques et ses fautes : famille et *auzo* s'employaient à ce rachat par leurs dévotions et en offrant des messes. Une telle réciprocité fortifiait la communauté (les prêtres en étaient conscients) et confortait le lien au sein de l'*auzo*.

Voici un exemple concret de ce type de dons offerts par la famille, les amis et l'*auzo* (fig. 2). C'est une liste de deux pages qui me fut communiquée, il y a plus de 30 ans, par un vieil ami de Haute-Soule, J. Baratçabal. Elle s'intitule *Testament spirituel* du défunt (1<sup>e</sup> ligne) ; puis suivent : un don pour l'église et la *kapera*, la chapelle (2<sup>e</sup> ligne) ; puis une messe offerte pour le repos de son âme (3<sup>e</sup> ligne) ; puis une autre pour le père et la mère (4<sup>e</sup> ligne) ; puis pour le parrain et la marraine (5<sup>e</sup> ligne) ; la 6<sup>e</sup> ligne reprend la formule classique : *etcheik elkhi diren arimentako messa bat* (une messe pour les âmes parties de la maison),

**Fig. 2**  
Un testament spirituel qui éclaire la sociabilité au sein de l'*auzo* en Haute-Soule.  
Cliché : M. Duvert.

12

Houret Jean Senaren erdegnu espiritualala -  
 Wsten du ilissarentaco 10 libria Chapparentaco 5 libria  
 Bere arimaren phausutari messa bat.  
 Aita amentako beste messa bat.  
 Egussuta egussamentako beste messa bat  
 Etcheik elkhi diren arimentako messa bat  
 Purgatoriko arimentako messa bat.  
 Familiak emanaster deo hoguei messa

précédant la 7<sup>e</sup> ligne indiquant une intention pour les âmes du Purgatoire en général (*Purgatoyko arimentako*). Suivent les messes offertes par les proches et enfin la longue liste de toutes les maisons de l'*auzo* et des amis qui s'associent. Jusqu'à l'entre-deux guerres, ces listes étaient lues en chaire et, comme de nos jours, affichées à la porte de l'église puis soigneusement conservées par la maison en deuil. Lorsqu'un membre d'une autre *etxe* connue mourait et que l'on voulait (que l'on se devait) "de rendre" la messe, on la consultait. On voulait ainsi s'assurer que la maison en question avait bien "donné pour nous". Ces messes étaient également offertes pour les émigrés en Amérique du sud décédés et inversement par les émigrés. À titre d'exemple, pour l'enterrement d'une *etxekandere* le 18 novembre 1913, sont données *dans l'ordre* (orthographe respectée) : 1. *familia*, 6 messes chantées, 2. *etxetic athera arimac* (les âmes qui ont quitté la maison), 1 messe chantée, 3. *seme Magnech* (le fils Manech, le jeune patron probablement), 5 messes chantées, 4. suit la longue liste des messes offertes par l'*auzo* et les amis. On pourrait multiplier les exemples où les intentions pour les âmes parties sont toujours placées en tête et où la lignée est souvent honorée en premier. Je note dans une liste qu'une maison donne 2 messes suivies de 2 autres pour les parents (*bere aita ama ziren*). C'est là une véritable intention de réunir les âmes de l'*etxe*.

Hormis un devoir envers le mort en particulier (mais pas seulement), ces listes révèlent la pratique du *haremana*, une fonction clef de l'*auzo*, assimilable au système du don et du contre don, qui fut mis en lumière par le sociologue M. Mauss. Ce lien fut étudié par T. Truffaut (2011) dans le milieu traditionnel : l'un donne, l'autre rend la pareille ou son équivalent, confortant l'estime réciproque, renforçant le lien entre *auzo* et fortifiant la communauté. Soit dit en passant, c'est toujours la femme, attentive aux "choses d'église" qui consultait ces listes et était au cœur de ces pratiques.

Vieilles pratiques, ces liste d'offrandes prolongeaient les testaments spirituels de l'Ancien régime. Ils furent évoqués en Soule par T. Peillen (1980), le plus ancien étant de 1676. Cette façon de faire se répétera durant trois siècles (Duvert et col, 1996-1997), puis la République l'interdit. Rédigés parfois en français devant notaire, en présence de témoins et du curé du lieu, on y lit diverses modalités dont la formule classique "il n'y a rien de plus certain que la mort, ni rien de plus incertain que l'heure dicelle", et surtout que le mourant bien qu'âlé, est sain d'esprit et a toute sa mémoire. Ce dernier demande pardon pour ses péchés et recommande son âme à Dieu. Il demande à être enterré dans la tombe où sont les siens ou dans le cimetière du lieu, etc. Dans ces documents, on entend le parler des gens ; ainsi le mari d'une maîtresse de maison est appelé compagnon (*Maiederrek bere lagunarekin*) ; l'épouse est appelée la dame (*jaun eta andere*) ; le vieux maître défunt garde son titre de *nagusí*... La mort chrétienne réunit l'*auzo* et les familiers afin de célébrer le défunt (Echegaray, 1933 ; Toulgouat, 1981). Moment privilégié d'Église qui, non seulement donne sens à nos vies par une lecture du drame, mais soude le groupe, apaise les craintes des vivants et tend à sécher les larmes. C'est ainsi qu'en offrant des messes, la communauté christianisée honore le mort et exprime la

douleur que cause sa perte. Elle le fait aussi "pour le repos de son âme" car tous (y compris le prêtre) savent que les âmes devront aller se purifier en brûlant à feu doux dans de nécessaires tourments.

Il n'est pas étonnant que beaucoup de nos pratiques restent fondamentalement ambiguës et on peut se demander si le fond de nos rites ne visait pas surtout à fixer *arima erratiak*, les "âmes errantes". Ambiguïté réelle que le rituel de l'offrande pour les morts (*ofrenda*) : à la fois souvenir, affirmation de l'*etxe*, hommage, renforcement de la cohésion de l'*auzo*, etc. à l'opposé de la mort et d'*arima erratiak*, prenons l'exemple des coutumes carnavalesques étudiées par T. Truffaut : les danseurs en costume d'apparat visitent les *etxe*, exécutent les danses traditionnelles honorant la maison visitée qui, en retour, les régale. Dons des uns contre dons des autres. T. Truffaut écrit : "ce qui est mis en jeu dans le fait de donner des danses, de les recevoir en les regardant et de rendre en donnant des aliments, boissons (ou argent pour en acheter), c'est la création d'un lien fort qui marque l'identité de chacun dans le groupe communautaire". *Arima erratiak* seraient également constitutives d'un tel réseau.

### ■ Les morts dans l'*etxe*

"La maison dut servir de sépulture familiale avant l'introduction du Christianisme" dit J.M. Barandiaran, qui nota l'association entre *baratzea* (jardin potager) et *hobia* (tombe/fosse). En Alava, on voit des sépultures d'enfants dans les maisons et ce dès l'âge du bronze (Llanos Ortiz de Landaluze, A. 2005). Les femmes accouchaient dans les *etxe*, en Iparralde et c'est surtout l'homme qui enfouissait le placenta autour de l'*etxe*. Cependant j'ai été averti de l'existence de sépultures, soit dans le jardin (*baratzea* ou *andereen baratzea* selon P. Lafitte), soit contre la maison ou dans l'étable ou même dans la cuisine. Dans plusieurs cas, on me spécifia que c'étaient là des tombes d'enfants. Une telle pratique déborde dans l'imaginaire ; ainsi J.M. Barandiaran recueillit le récit mettant en scène le petit Bernårdo (n° XVII et XVIII), qui fut coupé en morceaux, à sa demande enterrés dans le *baratze*, d'où il serait ressuscité. Cependant cette

proximité avec les vivants n'est pas toujours appréciée ; un témoin me dit que l'on composait avec les devoirs : *hilik sortu haurrak baratzean ehortzen ziren, etxetik urrun*, "les enfants mort-nés étaient certes dans le jardin, mais loin de la maison".

La fig 3 montre une plate-tombe dans une église bas-navarraise, contre le mur de la nef. De grande taille, elle porte, faiblement gravé, le mot *Baratcia*. Il n'est pas exclu qu'il y ait eu une maison de ce nom, mais la consultation des noms de maisons de

**Fig. 3**  
Baratcia (jardin)  
désigne-t-il sur  
cette dalle le lieu de  
culte ou le nom  
d'une *etxe* ?  
Cliché : M. Duvert.





**Fig. 4**  
Marquée  
d'un astérisque,  
une tombe  
d'enfant  
devant l'âtre.  
Cliché :  
M. Duvert.



**Fig. 5**  
Pierre tombale  
dans une cuisine  
labourdine.  
Cliché : M. Duvert.

la fin du Moyen-Âge (J.B. Orpustan, 2000) montre qu'un seul cas, au demeurant douteux, a été relevé, même s'il existe de rares dérivés (Baratçabal, par exemple). Étrange !

Voyons deux sortes d'exemples de sépultures étudiées *dans* des cuisines :

Celle montrée par la fig. 4 a été étudiée en 1985 dans notre bulletin, je n'y reviens pas (Chauchat, Duvert & Haramburu, 1985). On voit la tombe d'un enfant devant la cheminée (astérisque). Le plus remarquable c'est que l'*etxe-kandere* actuelle avait été informée par l'ancienne patronne, en héritant de l'*etxe*, que c'était la tombe d'un enfant.

Dans le cas de la fig. 5, j'avais été appelé par une maison de *Xareta* et, en compagnie du jeune patron j'examinais le sol de la cuisine d'une vieille borde qui devait être restaurée. Parmi les dalles, il y en avait (au moins) une qui laissait deviner des inscriptions, dont un nom gravé.

À mon avis ces pierres ne sauraient être antérieures aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup>-<sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles, mais la fosse ainsi que la pratique de l'enterrement lui-même ? Le fait qu'il s'agisse toujours de tombes d'enfants, de nouveau-nés, de fausses couches, d'avortements peut-être, ne me posait guère de problème d'interprétation, les femmes accouchant normalement dans l'*etxe*. Cependant, intrigué par le peu d'études sur ce sujet, j'interrogeais des collègues d'*Hegoalde*. Non seulement ils avaient fait pareil constat mais l'un d'eux confirma à mi-voix que des adultes se trouvaient dans ces tombes. Modalité générale ou non, les morts finirent par quitter leur *etxe* et le cérémonial de l'enterrement (*ehortzetak*) au cimetière chrétien devint la règle, encore que Blot ait vu des sépultures de type tumulus de l'âge du fer au cœur du Labourd.

Mais quelle est la nature du mort christianisé qui s'en va : corps ou âme ? Voici trois observations liant morts et vivants (Duvert, & col., 1995-1996 ; Atlas, 1995) :

- En Basse-Soule il me fut rapporté que lors du départ du mort de sa maison, on buvait à sa santé (*trinkatü hilan osagarriantako*), des verres de vin étant posés à même le cercueil. Manière d'hommage ?
- Lors des repas funéraires où le prêtre n'était pas habituellement convié, on posait sur la table une bougie allumée (comme en Labourd), ou l'*ezko*<sup>4</sup> de la maison lequel avait été ramené du cimetière par la première voisine, comme si le mort (son souvenir au moins) était encore présent. P. Lafitte a rapporté que lors de ces libations, on se signait avec le vin versé sur la table. Et puis, il y avait l'étrange façon de bénir l'endroit où l'on venait de prendre le repas. Complètement décrites en *Amikuze*, des modalités de ce rituel furent retrouvées çà et là à travers *Iparralde*. Un détail, en *Amikuze* et *Oztibarret* au moins, le charpentier qui avait ouvert le portail et accueilli le matin la famille à l'entrée de l'*etxe* (comme s'il était l'homme de l'*etxe* !), assurait le service, servant vin, café et liqueurs, puis allait manger avec les femmes à la cuisine.
- Pour clore ce repas, il y avait ces intentions de prières où le mort était associé aux convives ainsi qu'aux futurs défunts. Une jeune génération (née dans l'entre-deux-guerres) trouvait morbides ces pratiques fort anciennes.

À propos de l'évolution de la religion des Romains, Martindale décrivait un repas consacré aux défunts où "des places étaient réservées aux morts, les statuette des dieux domestiques présidaient la table : fête touchante où la divinité, les vivants et les morts se confondaient sous le même toit en une grande famille" (Huby, 1912). Chez nous aussi, mais à l'occasion des obsèques, les lignées honoraient l'un des leurs devenu à la fois *arima erratia* et associé à la communauté des convives. De même, ces feux en plein air, en Basse-Navarre, autour desquels les participants aux obsèques se recueillaient avant le repas ; temps et lieu en cet instant abolis, les âmes se confondaient. Dans ce moment clef de la vie de l'*etxe*, *beste mundua* et *gure mundua*, l'autre monde et ce bas monde ne faisaient plus qu'un.

### ■ Le corps s'en va à sa destruction alors que l'âme ne se perd pas

72

En prévision de la mort, cette rupture majeure, plusieurs peuples anticipent en associant sous diverses formes mariage et mort. Commentant Echegaray, Violant i Simorra (1985) insiste sur la future mariée qui prend possession du temple familial par une messe qui la consacre dans la lignée, *en su calidad de señora que ha sido donada al hombre con quien ha de compartir el ejercicio de la soberanía doméstica* ("en sa qualité de dame qui partagera la souveraineté domestique avec son époux"). Un cérémonial analogue me fut décrit en 1991 par un témoin de *Hazparne* :

"les futurs mariés demandaient toujours de célébrer une messe pour les morts de leurs familles mais surtout pour ceux de l'*etxe* où ils allaient habiter. En fait ils demandent cette messe pour les morts de l'*etxe* ainsi que pour ceux de leurs parents respectifs, qu'ils soient vivants ou non. Cette messe était célébrée dans le mois précédant le mariage. C'est une façon de faire qui est très ancrée dans les mœurs, on la respecte toujours. La messe achevée, tout le monde va au café prendre l'apéritif offert par la famille. Peu à peu les gens se retirent et vont à la maison pour manger, il est alors 2 à 3 heures".

*Hila joan zaiku*, certes le mort nous quitte, mais il ne saurait se perdre. Il reste "de l'*etxe*" dont la continuité est ici confortée par la participation de l'Église. Une étude approfondie montrerait que c'est la femme qui est au cœur de cette dynamique.

### ■ Cérémonie et départ

Erkoreka note que lors des enterrements on mettait toujours des chaussures et chaussettes au défunt : une tenue digne car "je ne veux pas me présenter en pyjama au ciel" insiste un témoin. Un autre vieux témoin m'a dit, amusé, avoir entendu, au début du xx<sup>e</sup> siècle, un Aragonais lui parler d'un défunt qui, sur son lit de mort, avait à ses pieds une valise contenant des affaires "de rechange". Un autre rapporte avoir attaché les pieds du cadavre de son parrain



avec une cravate (afin d'assurer la rigidité cadavérique ?). Beguiristain Gurpide (1996), dit que la *serora solta las cintas de pies y manos, cubre el rostro antes de darle sepultura* (la *serora* délie les mains et les pieds du défunt, lui recouvre le visage avant qu'il rejoigne sa sépulture : Lopez Echarte, 1996). Notons bien que c'est la *serora* qui manipule le mort.

Sur les fig. 6 a et b, l'*harri lauza* (dalle), du *xvii<sup>e</sup>* siècle, correspond à la sépulture de Joana (d'Etchegoien probablement) maîtresse d'une maison noble du village, la maison Donestebia. Cette pierre est munie d'une ouverture, pourvue de six barreaux en fer forgé, communiquant avec la fosse.

La fig. 6 c montre une autre plate-tombe du cimetière ; l'ouverture est circulaire, d'environ 8 cm de diamètre ; elle donne accès au caveau. Elle est également fermée par une grille, le tout recouvert d'une plaque métallique.



**Fig. 6a**  
Harri Lauza du *xvii<sup>e</sup>* siècle,  
avec son étonnante  
ouverture grillagée. Cliché P Goity.

**Fig. 6b**  
Relevé de la pierre tombale 6b.  
Cliché : M. Duvert.

**Fig. 6c**  
L'ouverture, difficilement  
repérable en haut de la tombe,  
est ici circulaire. Cliché : P. Goity.

À quoi bon de telles ouvertures alors que le corps est appelé à se dissoudre ? Le corps certes... mais l'âme, cet insaisissable principe qui l'anime ? L'imaginaire basque était peuplé d'entités fantomatiques, qui se manifestent en parlant, en soufflant, en réclamant ! Les chrétiens liront à cet égard le chapitre 15 de la Première lettre aux Corinthiens de Paul sur le corps des ressuscités. Quant aux hommes de science, ils disent que la matière visible occupe à peine 5 % de l'espace, le reste est invisible... C'est dire qu'il y a bien de la place !

Dans un espace funéraire fermé par une grille en fer forgé, quatre grandes croix bas-navarraises (fig. 7) surmontent autant de *hilhobia* (sépultures) couvertes par leur *harri lauza*. Deux d'entre elles sont semblables et datées de 1899 ; une autre abrite la famille Carricaburu. Sur la dernière, celle de la Maison Elizalde (*Elizaldeko hobia*), on lit : *Arima (h)erratiak*. Deux lectures viennent à l'esprit : soit la formule évoque les âmes qui ont quitté la maison (*etxetik atera diren arimak*), soit elle rappelle le souvenir des âmes errantes en général.

Une femme qui me narrait l'histoire bien connue de la chandelle mise sous un boisseau afin d'annihiler l'action d'*arima herratia*, fit cette digression : *emaztea esperantzan zelarik baziren kasu erresalbatiak [hala nola] denbora heietan gaitzuriaren gainerat ez iragan behar*, autrement dit "la femme qui est enceinte ne doit pas enjamber de boisseau", ajoutant *dударик габе ерортзекo ирриску зелакотз* ("sans doute pour éviter de trébucher"). Mais pourquoi associer spécifiquement le risque à un boisseau ? Enfouis, les corps pourrissent dans une tombe, qui sera désertée et condamnée à être un simple cénotaphe. Dans la tradition basque, c'était à l'Église que revenait la tâche de rétablir cérémonieusement le mort dans sa dignité, aux yeux de tous. Comme le soulignait ce témoin d'*Aintzile* : "il faut voir ! Autrefois quand le curé venait dans les maisons chercher le mort, avec tous ces beaux habits. Cette cérémonie... ça avait de l'allure. C'est que nous étions quelqu'un !" Expression terrible que celle de cet homme : il fut donc un temps où, dévot ou pas, "nous étions quelqu'un !" Quelqu'un d'autre que cette chimie que la terre digère. Que cet "encombrant" dont on se débarrasse maintenant en payant les Pompes funèbres.

Que nous signalaient par ces mots nos témoins, nos Anciens ?

**Fig. 7**

Croix de la tombe de la Maison Elizalde. L'inscription mentionne les âmes errantes. Cliché : A. Duny- Pétré.



### ■ Les âmes errantes, le calendrier, la peur, l'apaisement

*Herioa alde guzietatik ateratzen zaizu*, "la mort (te) sort de partout" me disait-on, comme si elle était à l'affût, jaillissant du moindre fourré. à Azkue, on disait que ses victimes étaient partout. Il mit de l'ordre dans cette population *post mortem*, ébauchant des sortes de catégories : recommander l'âme se disait *ondo ilten lagundu*, corps et âme se disait *soin da muin* et très étrangement *Alma de Dios* se traduisait en euskara par *zeruko katua*, le chat du ciel... ; plus raisonnablement on entendait *purgatorioko arima*, *arima heratüal (h)erratia* qui incluent la notion de revenant, de fantôme, etc. Autant de mots précis propres à l'euskara (dont les concepts forment manifestement un autre univers que celui véhiculé par les langues latines), comme *arima bakar (r)ak*, (âmes seules pour lesquelles personne ne prie), ou *gorputz gabe* (sans corps et sans âme). Ces êtres incertains pouvaient revenir solliciter tout un chacun, perturber proches et passants. Dans de nombreux récits, ils reviennent au cœur du quotidien, dans la maison natale. Leur venue inopinée était liée à des pratiques domestiques, dont beaucoup en rapport avec la cheminée et ses cendres (Atlas, 1995). Les tourmentés revenaient participer au rétablissement d'une situation qu'ils avaient gravement perturbée de leur vivant : restaurer une limite falsifiée par le déplacement d'une borne, satisfaire une promesse inaccomplie, réparer un affront fait à l'Église... (Atlas, 1995). Troublés, les anciens cherchaient l'avis des prêtres, car les "âmes errantes" appelaient le pardon et ça c'était le domaine de l'Église. Par une simple messe offerte, l'âme réconciliée faisait savoir qu'elle était parvenue au ciel, récompense et apaisement. *Meza bat* ! Combien de fois les prêtres utilisèrent cette potion afin de calmer des angoisses émergeant de notre inconscient collectif !

L'Église calmait ces peurs par d'autres voies en préconisant une bougie bénie pour la Chandeleur (Atlas, 1995) : sa lumière croyait-on, fixait efficacement l'âme errante afin de l'empêcher d'importuner les vivants, notamment à certains moments. Juan Thalamas Labandibar (1975) étudiant Azkue, souligne que les âmes se seraient manifestées tous les jours entre l'angélus du soir et l'aube. Calendrier bien précis, encadré par le temps christianisé mais recouvrant de fait le temps de *Gaueko*<sup>5</sup> et de son cortège : *Gaua gauazkoarentzat* (la nuit pour ceux de la nuit). Le monde solaire n'est pas pour autant exclu de cette vie d'outre-tombe.

En 1834, un voyageur écrivait : "Lorsque de graves contestations s'élèvent entre héritiers, ils choisissent pour tribunal la tombe même de celui dont ils ont à se partager les bienfaits ou les dépouilles. Là, comme devant son ombre, les parties religieusement se sont avancées ; et il est rare qu'elles se séparent sans se faire de concessions"... Un témoin me rapporta les propos d'un curé en chaire condamnant, au début du xx<sup>e</sup> siècle tous les jeunes du village à l'enfer car ils n'étaient pas venus aux Vêpres (*izigarriko preidikua, gazte guziak infernurat joanen zirela*). Scandalisé, le témoin ajoutait : *ene aitaren ama zena, mezatik landa, belaunikatu zen, nigarrez otoiitzean, etxeko hobiaren aitzinean barkamendu galdegiteko* ! (le vieux grand-père en larmes non seulement

implorait le pardon mais il le demandait aussi à ses ancêtres pour le déshonneur causé). À genoux devant la tombe, il invoquait ses morts, ni disparus ni effacés, mais **ceux de sa lignée**, dont il était ici le représentant.

Dans cette tradition basque, les défunts, garants de l'engagement des vivants, pouvaient être pris à témoin. On retrouve ici l'esprit des premiers *biltzar*, les assemblées délibérantes coutumières basques, qui délibéraient **dans les cimetières** ou en vue de **tombes mégalithiques**, comme si les vivants ne pouvaient s'organiser qu'en présence de leurs ancêtres, trait partagé par d'autres vieux peuples : ainsi à propos des Celtes, Mac Neill parle des "jeux funèbres" en l'honneur des morts, sur les lieux de leur ensevelissement (il faut dire qu'on leur enseignait "un prolongement de l'existence après la mort"). "À Athènes et à Rome, les morts étaient enterrés hors de la cité. Les Celtes au contraire, qui vivaient en pleine campagne, eurent leur cité des morts, et ces nécropoles qui attiraient des concours périodiques de peuples, devinrent les centres de la vie nationale" (Huby, 1921).

Pour ces Anciens, nous étions libres tout en étant redevables envers ceux dont la mémoire s'efface dans l'oubli. La tradition était un quotidien pétri de nos songes où les morts avaient leur part. L'Église s'employait à domestiquer ce théâtre d'ombres épaisses, nourri d'imagination, en invoquant par exemple le Purgatoire à propos de ces mains de feu connues de longue date dans toute la vieille Europe (Atlas, 1995) : mains peintes sur une arcade de la cathédrale de Bayonne, ou figurant sur des linteaux de porte ou cousues sur des jambes de pantalon pour carnaval (Duvert, 2022), mains parlantes, comme on le rapporte si souvent à Garmendia Larrañaga, dont les possesseurs brûleraient au Purgatoire.

La génération de nos parents ne faisait pas ouvertement état de ses obsessions ; on parlait peu. Un témoin me disait :

"Les femmes faisaient réciter le catéchisme que l'on récitait par cœur, tous les jeudis et sans rien y comprendre le plus souvent. Mais on devait le savoir. La femme n'enseignait pas les superstitions ni les histoires d'*arima erratia*, etc. Les jeunes entendaient parler de cela ; ils voyaient faire, c'est tout. On s'éduquait ainsi, en voyant faire les adultes et en reproduisant. Comme dans toutes les maisons on avait à peu près les mêmes façons de faire, tous étaient éduqués de façon semblable".

On notera que sous l'enseignement officiel de l'Église (et/ou par son mutisme) continuaient de courir de vieux troubles millénaires, ceux que l'on "n'enseignait pas". C'est ainsi qu'*arima (h)erratiak* étaient parfois confondues avec les *sorgiñ* (sorciers) ou autres *satan* (démons), composant la horde de *Herioa*. Ils étaient d'une même peur : "gamins ou pas, quand on était inquiet ou que l'on croisait quelqu'un de bizarre en chemin, on faisait la figue [en ramenant le pouce entre l'index et le majeur], en enfonçant bien nos mains dans des poches, regardant par terre, droit devant soi et en marmonnant : *Pues ! Pues !*"

Comme les autres êtres mythologiques, *arima (h)erratiak* pouvaient passer par les cheminées, par les trous de serrures, coïncidence relevée par J.M. Barandiaran :

*muchas de las características y actividades de los aparecidos son muy similares a las de otros seres mitológicos* (Atlas, développé dans le chap. xxiv). *Herioa* et la horde d'êtres nocturnes l'accompagnant semaient la panique chez certains, dans une époque non profane. Pour parodier Eliade, on peut dire que la durée continue et irréversible dans laquelle s'insère aujourd'hui notre existence quotidienne et désacralisée, n'est pas celle du mythe.

Les enquêtes sur la mort menées dans les années 80 faisaient inmanquablement surgir la peur. En Arberoue, alors que nous parlions de rite funéraire, mon témoin (un nonagénaire très lucide) éprouva le besoin de me conter ceci : alors qu'il rentrait tard chez lui, près du pont de son village, lui apparut un très grand chien blanc qui le suivit. Pris de panique, il courut de toutes ses forces jusqu'à sa maison, m'avoua-t-il la voix encore cassée. Une histoire analogue fut rapportée à Barandiaran à Sare où il recueillit des histoires tournant autour de *Gauazkoa* (L'être de la nuit, J.M. Barandiaran, 1984). En *Hegoalde*, Garmendia Larrañaga raconte qu'un homme quittait nuitamment une auberge navarraise, lorsque, du fond d'un ruisseau proche de l'ermitage de Santa Cruz, surgirent devant lui quatre grands chiens blancs. Paniqué l'homme s'en retourna, vomit du sang et mourut peu après. Peurs irrationnelles (l'homme est un animal !), anciennes, répandues, traitées par des exorcismes en tous genres ou la "potion" *meza bat*. Christianisé ou non, rejeté ou pas, le peuple du *beste mundu* était bien là et *gure mundua* était à la merci de sa peu sympathique cohorte où l'on reconnaissait *Herioa* et son comparse le destin (*jin beharra*). *Herioa joaiten da xerka*, la Mort et ses amis venaient, mais on pouvait leur résister, semble-t-il. Mais s'ils trompaient notre vigilance en venant nous chercher la nuit, comment combattre ? Inquiétude, angoisse ! Dans leurs prières du soir de vieux *Garaztar* mettaient en garde *Mamua*, l'un des membres de cette triste bande qui pouvait opprimer et étouffer le dormeur : ils lui signifiaient qu'il ne leur faisait pas peur, *Mamu ez nuk hitaz beldur*. L'une d'entre elles me disait comment elle allait au lit sans crainte car veillaient à la cheminée les anges gardiens en compagnie de tout un peuple saint : "on récitait quand on était déjà au lit avec *amama* (grand-mère), qui couchait dans la même chambre : *Mahuma, ez nuk ez hire beldur, badiat ba lagun, Jainkoarekin etzaten nuk, zoazte gaixtoak hemendik, Jainkoa da gurekin, gu berarekin, Jesus mundu guziarekin*. Et nous avons déjà récité toutes les prières du soir à la cuisine, à genoux avec les parents". C'est ainsi que l'Église (mais pas celle du catéchisme) nous aidait à combattre au mieux ces troubles névrotiques !

Nuit et jour les anciens étaient comme cernés, tous courant le risque de buter contre ces si actives *arima (h)erratiak*, qui sortaient en bande de leur séjour de l'ombre et voire même du Purgatoire pour venir en bande dans le monde solaire, une fois l'an (Huby, 1912). C'est pour elles que l'Église créa la Toussaint et que les bénédictins de Cluny lui associèrent le Jour des défunts. Les anciens étaient-ils apaisés pour autant ? On s'accommoda de ces préceptes tout en continuant de dire à Azkue que les âmes du Purgatoire ont pour habitude d'aller de par le monde, depuis le midi de la Toussaint (*arimen eguna*) jusqu'au lendemain : *eguerdian asi ta urrenge eguerdiarte*.

Les âmes n'arrêtent pas : *Arima herratia bezala ari da lanean* ! me disait-on. J'ai rapporté par ailleurs des rencontres signées par leur souffle (Duvert, 2022). À Erkoreka, on enseignait comment les éviter en chemin, tous les chemins ne se valant pas ; il en allait de même de certains lieux et constructions. Les rencontrait-on ? Il ne fallait pas les toucher (Lopez Etcharte, 1996), ce qui rappelle le fameux avertissement du Christ ressuscité à Marie-Madeleine : *noli me tangere*. On leur demandait même prudemment : *parte ona edo txarretik heldu zaizue* ? ("de quel côté penchez-vous, du bon ou du mauvais"). Il fallait aussi utiliser avec elles un langage particulier où dominait le tutoiement, comme dans le cas des êtres mythiques : *existen ciertas formulas de trato muy semejantes a las que la tradición popular señala como adecuadas para dirigirse a los seres míticos* (Lopez Etcharte, 1996, dans la partie traitant de *Las almas errantes*). Mais il y avait pire, on pouvait être contraint à son insu de rejoindre les *arima (h)errati* : *Herioa* ne se contentait pas de visiter les mourants ou de venir chercher les gens en bonne santé, mais répondait à la demande haineuse de mal-faisants (Erkoreka, 1995). Déjà les auteurs latins avaient pointé le lien entre religion et peur (Huby, 1912), peur que beaucoup de témoins qualifiaient de "véritable trouille". C'est là un penchant exploité par ceux qui avaient prise sur ces "esprits sommaires ou dont les comportements dépassent à peine le stade d'une vie végétative" dit J.M. Barandiaran (1993). Ceux-là étaient convaincus que certains avaient le pouvoir de provoquer la venue d'*Herioa* et sa horde, pour bouleverser l'ordre du monde et semer à pleins seaux larmes et sanglots. C'était dans les années 1980, et je partageais la révolte de cet ami prêtre qui, sur le seuil de son presbytère labourdin, m'avouait que, jeune vicaire, on était venu lui demander *eihartzeko meza*, la trop fameuse messe du dessèchement que des anciens évoquaient avec frisson et dégoût.

### ■ *Azken pherediküa*<sup>6</sup>

*Haurkeriak* ("enfantillages") me disaient beaucoup, haussant les épaules et rigolant, *erran zaharrak* ("paroles de vieux") disaient les plus prudents. En grandissant, nous apprenons à ne plus nous laisser submerger par nos terreurs nocturnes premières. Pourtant Jung aurait probablement discerné dans toutes ces projections de l'esprit des éléments d'un inconscient collectif où bruisse la procession des archétypes. Rumeurs de l'animal que nous sommes, engoncés dans les appréhensions si ce n'est dans les peurs. À l'écoute des témoins nous réalisons que nous ne nous dominons pas : "*ez gira gure baitan*" (nous ne savons pas chez qui "nous habitons") disait le milieu paysan à J.M. Barandiaran. Autant dire que l'enquêteur ne peut qu'accueillir les propos de ses semblables ; ils sont nôtres. Toute opinion à leur sujet est vaine si ce n'est désobligeante. Au terme de cette excursion, guidé par les quelques miettes que la société des *auzo* sema en chemin, nous avons pu constater que la douleur et le désarroi humains engendraient des monstres et se projetaient dans des rituels parvenus jusqu'à nous. Que pouvaient en dire enquêteur et témoins, qui participaient de ce même substrat culturel basque, à une époque qui n'avait plus aucune

envie de formuler l'informulé ? Barandiaran notait que ce théâtre d'appréhensions fantasmé et bigarré, était lié au milieu de vie le plus traditionnel, le plus sommaire. Quant à l'Église elle nous laissait face à notre responsabilité et "si le christianisme est une voie, Jésus n'en est pas seulement l'initiateur, mais l'aboutissement " (Huby, 1912).

Morts et *arima (h)erratia* seraient-ils devenus hors-jeu du fait qu'ils n'intéressent plus personne ? Du fait que nous sommes réduits à ne cultiver que la jouissance immédiate ? Du fait qu'il n'y aurait d'ancêtres que pour dresser son propre arbre généalogique, ce qui est une façon de toujours parler de soi ?

Jung évoquait un affrontement culturel qui impliquait d'une part les valeurs spirituelles constitutives d'une société qualifiée de primitive et d'autre part les modes de vie actuels. C'est lors de ce choc, disait-il, " que les membres de cette société perdent de vue le sens de leur vie, [que] leur organisation sociale se désintègre et [que] les individus eux-mêmes se décomposent moralement. Nous nous trouvons actuellement dans la même situation [...] plus rien n'est sacré à nos yeux ".

Merci pour les précisions apportées par M. O et à Ch. Videgain pour la relecture. Un grand merci au D<sup>r</sup> A. Erkoreka pour nos échanges.

### Petit glossaire des noms basques

---

*Aintzile* : Aincille, en Soule.

*Amikuze* : Pays de Mixe, en Basse-Navarre.

*Espeize-Ündüreine* : Espès-Undurain, en Soule.

*Garaztar* : habitant de *Garazi* (Saint-Jean-Pied-de-Port et aussi Pays de Cize, en Basse-Navarre).

*Hazpandar* : habitant d'Hasparren (*Hazparne*).

*Oztibarret* : Pays de la Basse-Navarre, autour de Larceveau.

*Xareta* : territoire formé par Ainhoa, Sare, Urdax et Zugarramurdi.

### Bibliographie

---

Anati, E. (1999), *La religion des origines*, Hachette Littératures, 181 p.

*Atlas etnografico de Vasconia, Euskal Herriko atlas etnografikoa*, (1995), Ritos funerarios en Vasconia, éd. Eusko Jauriaritza, Gobierno de Navarra, Etniker Euskal Herria, t. 3, 846 p.

Azkue de, R. M. (1989) *Euskale iaren yakintza*, éd. Euskaltzaindia & Espasa Calpe, t.1, 472 p.

Barandiaran de, J. M. (1984), *Brujería y brujas, testimonios recogidos en el País Vasco*, ed. Txertoa, 155 p.

Barandiaran de, J. M. (1989), *Mythologie Basque*, Annales pyrénéennes, 120 p.

Barandiaran de, J. M. (1993), *Dictionnaire illustré de mythologie basque*, Elkar, 372 p.

Barandiaran de, J. M. (2006), *Eusko folklore materiales y cuestionarios*, Vol. 1, Colección Sara n°7, Fondation Barandiaran, 639 p.

Beguiristain-Gurpide, M. A. (1996), La mujer en Navarra, *Etnografía de Navarra*, Diario de Navarra, t. 2, p. 432-446.

Chauchat Cl., Duvert M. & Haramburu, S. (1985), La dalle sculptée de la maison Etxeberria, quartier Mandoz, Jaxu, *Bulletin du Musée*, n°108, p.65-76.

Duvert, M. (1995), Monuments funéraires (hil harriak) et maison (etxe), *Cuadernos de etnologia y de etnografía de Navarra*, n° 66, 607-622.

Duvert, M. & col. (1995-1996), Contribution à l'étude ethnographique de la mort en Pays Basque Nord, (Bourse Barandiaran), *Anuario de Eusko Folklore*, n° 40, 264 p.

- Duvert, M. (2022), à propos du corps. Paysan (ne)es basques d'autrefois devant le cycle de vie, *Bulletin du Musée basque*, n°197, 73-90.
- Echegaray de, B. (1925), Significación jurídica de algunos ritos funerarios del País Vasco, *Revista Internacional de estudios vascos*, t. xvi, 94-118 & 184-222.
- Echegaray de, B. (1933), La Vecindad, relaciones que engendra en el País Vasco, *Revista Internacional de estudios vascos*, t. xxiii, p. 1-73.
- Erkoreka, A. (2000), *Etnografía de Bermeo 3, Leyendas cuentos y supersticiones*, ed. Doniene, 263 p.
- Erkoreka, A. (1995), *Begizkoa, el mal de ojo entre los vascos*, Ekain, 167 p.
- Garmendia Larrañaga J. (1991), *Costumbres y ritos funerarios en el País Vasco*, Txertoa, 118 p.
- Huby, J. (1912), *Christus, manuel d'histoire des religions*, éd. Beauchesne, 1036 p.
- Jung, C. ; G. (1964), *Essai d'exploration de l'inconscient*, Folio essais, 183 p.
- Lapiente Martínez, L. (1988), Estelas funerarias de las Améscoas (Alta y Baja), *Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra*, n° 51, p. 235-261.
- Llanos Ortiz de Landaluze, A. (2005), Mila urteko bizitza. La Hoyako beroi herrian (Laguardia-Araba), *Azarnategiko & Museoko gida* ed. Arabako foru Aldundia, 48 p.
- Lopez Echarte-Immaculada Avila Ojer, Ma C (1996), Creencias en torno a la muerte, *Etnografía de Navarra*, Diario de Navara, t. 2, p. 401-414.
- Mañaricúa y Nuere, de, A. (2013) Estudios acerca de la cristianización del País Vasco, Labayru Fundazioa.
- Orpustan, J-B (2000), *Les noms des maisons médiévales en Labourd, Basse-Navarre et Soule*, éd. Izpegi, 492 p.
- Peillen Tx., (1980), Eliza doneskaiñak, pagan ohitura ta sineste baten ondakina (xvii. mendetik xx.raïno), *Cuadernos de etnología y de etnografía de Navarra*, n° 35-36, p 35-439.
- Thalamos Labandibar, J. (1975), *La mentalidad popular vasca según Resurreccion Maria de Azkue*, Soc. Guipuzcoana de ed. y Publ. n° 4, 258 p.
- Toulgouat, P. (1981), *Voisinage et solidarité dans l'Europe du moyen-âge ; lou besi de Gascogne*, Maisonneuve & Larose, 332 p.
- Truffaut, Th. (2011), *Vers un inventaire des traditions carnavalesques et hivernales de la province du Labourd*, Barandiaran fundazioa, (livre et DVD).
- Violant i Simorra, R. (1985), *El Pirineo español*, Vol. I, 315 p. & i-xvi.

### Notes

- 1 L'auzo, le "voisinage", est, dans le sens donné par Echegaray (1933), Barandiaran (œuvres complètes), Toulgouat (1981), un système de relations sociales structurant les rapports entre les *etxe*, les Maisons, et à ce titre, un pilier du fonctionnement de la société rurale traditionnelle basque.
- 2 *Andere serora* : la benoîte, femme d'église, qui y remplissait de nombreuses fonctions aux côtés du clergé paroissial.
- 3 *Jarleku* : siège, banc. À l'origine, c'est en principe l'emplacement de la tombe dévolu à l'*etxe* dans l'église paroissiale.
- 4 L'*ezko* est une longue et fine cire de deuil enroulée sur elle-même.
- 5 Le temps de Gaueko est celui de l'obscurité, le temps où l'homme n'a pas à être actif et doit rester dans l'*etxe*.
- 6 Littéralement, "la dernière prédication" : c'est l'ultime phase de la pastorale souletine, qui en tire la morale ; ici, par extension, c'est la conclusion de l'article.

## LE BASQUE AU BÉRET VERT

René  
et Jean-Michel  
BEDECARRAX

On parlera ici d'un héros modeste, de ceux qui existent encore dans les mémoires familiales. En nos temps incertains et confus, où la lâcheté cherche à emprunter parfois le masque du courage, l'intransigeance d'un jeune Souletin à refuser, il y a plus de 80 années de cela, la défaite et l'asservissement, pourrait bien être, sinon un modèle, du moins un repère. Il nous a laissé un récit, enregistré par le Mémorial de Caen, de son aventure personnelle. Il s'appelait Joseph Hourçourigaray.

81

*Hemen heroi xume bati buruz hitz eginen dugu, familia-oroitzapenetan oraindik existitzen diren horiei buruz. Zalantzazko garai nahasi hauetan, koldarkeriak kuraiaren mozorroa jantzi nahi duenean, duela 80 urte baino gehiago porrotari zein menderatzeari uko egin nahi izan zion Zuberotar gazte hura eredu bat izan liteke, edo gutxienez, mugarri bat. Bere abentura pertsonalaren kontakizuna utzi dugu, Caen-eko Memorialak grabatua. Joseph Hourçourigaray zuen izena.*

### ■ Une enfance basco-béarnaise

Joseph Julien Hourçourigaray est né le 23 mars 1921, dans la maison Lepphaille à Esquiule, en Soule, comme y naquirent aussi ses parents et ses grands-parents. Cela explique sans doute la vigueur de ses racines souletines et l'attachement qu'il éprouva toute sa vie pour son village natal.<sup>1</sup>

Pourtant, c'est à Aramits, dans la vallée béarnaise de Barétous qu'il a passé son enfance et son adolescence, car c'est là que son père avait été nommé facteur rural, au retour de la Grande Guerre.

Il y a grandi, entouré de cinq frères et soeurs dont il était l'aîné. Nous ne savons que peu de choses sur son enfance, hors celles qu'il a lui-même racontées, faute de l'avoir, quand nous en avons la possibilité, suffisamment questionné. Quelques bribes de souvenirs, notamment égrenés par sa cousine germaine, notre maman, à laquelle l'attachaient des liens qui résistèrent au temps, complètent ce maigre tableau. Une éducation catholique, c'est certain, car on ne reste pas impunément enfant de chœur jusqu'à 14 ans, selon son propre témoignage, des études au collège technique Saint-Cricq de Pau jusqu'en classe de Troisième, et voilà à peu près tout...

■ L'ombre de la Grande Guerre

L'expérience de la guerre vécue par des millions de Français entre 1914 et 1918 a déterminé dans l'entre-deux-guerres des comportements très différenciés au sein de la population : d'un côté, un pacifisme nourri par les épouvantables conditions infligées aux combattants du conflit et l'effrayante mortalité qu'il provoqua, mais aussi de l'autre, un patriotisme conforté par la fierté d'avoir pris une éclatante revanche sur le désastre de la guerre franco-prussienne de 1870-1871. Avant le 1er septembre 1939, toutes les combinaisons possibles de ces deux sensibilités existaient chez les Français : ce qui est certain, c'est qu'elles pesèrent lourd sur le moral du pays, lorsque la Deuxième Guerre mondiale éclata.

Dans la famille de Joseph, dont le père, Jean-Pierre, et l'oncle, François, sont tous deux anciens combattants, c'est le patriotisme qui l'emporte de toute évidence, malgré les mutilations subies (un bras pour le père, une jambe pour l'oncle)<sup>2</sup>. Le jeune Joseph, de son propre aveu, est attentif et curieux lorsque les deux "poilus" évoquent leurs souvenirs.

Cet environnement familial a certainement pesé dans la décision de Joseph Hourçourigaray, seul dans son village à devancer la conscription pour s'engager, à la déclaration de guerre, dans la Marine nationale : son père l'accompagna jusqu'à Toulon. Il n'avait pas 19 ans.

Fig. 1  
Le Tourville et la Force X rentrent dans la guerre... 3 ans après Joseph. Pendant toute la durée du conflit, la Royal Air force diffusa sur la France occupée Le Courier de l'Air, publication en français du gouvernement britannique. Ici le n° du 3 juin 1943. © Droits réservés.

■ Le refus de la défaite

Joseph embarqua sur le *Tourville* (fig. 1), croiseur de 10 000 tonnes qui patrouillait en Méditerranée dès le commencement de la guerre, avant d'être chargé, au début de 1940, d'une mission très particulière, le transport d'une partie du stock d'or de la Banque de France de Toulon à Beyrouth (le Liban était alors gouverné sous mandat français). Ce bâtiment intégra ensuite la Force X commandée par l'Amiral Godfrey. Composée d'un cuirassé, de 4 croiseurs, trois torpilleurs et un sous-marin, cette escadre, constituée au début de la guerre avait pour mission de parer à une intervention de la marine de guerre italienne en Méditerranée orientale. Joseph sillonna les flots de Gibraltar à la Grèce en passant par l'Afrique du Nord, Malte ou Beyrouth, sans avoir jamais l'occasion de combattre vraiment : il évoque juste



## ÉTUDE VARIA

quelques tirs de l'artillerie antiaérienne du *Tourville*, en rade d'Alexandrie, contre des avions italiens qui passaient d'ailleurs bien trop haut.

Cette "drôle de guerre" s'acheva le 10 mai 1940 avec l'offensive d'Hitler contre la France, la Belgique et les Pays-Bas. À l'inverse des communiqués officiels lénifiants, les quelques lettres que Joseph pouvait recevoir de son père lui laissaient entendre que rien n'allait : les "Boches" avançaient, les ordres et contre-ordres d'attaque et de repli se succédaient, la désorganisation régnait à tous les échelons, due au manque de matériel, certes, mais surtout à l'absence de détermination des chefs politiques et militaires.

Lorsque le 21 juin 1940, survint l'armistice, demandé par le gouvernement du Maréchal Pétain, qui venait de remplacer Paul Reynaud cinq jours plus tôt, la Force X se trouvait à Alexandrie où elle voisinait avec une escadre britannique commandée par l'amiral sir Andrew Cunningham. Les bonnes relations qui existaient entre les deux amiraux, le français Godfroy et Cunningham permirent d'éviter la répétition de la tragédie de Mers-El-Kebir, lors du déclenchement de l'opération Catapult<sup>3</sup>. Les deux chefs parvinrent à un compromis, aux termes duquel les Français acceptaient de vider leurs soutes à mazout et de retirer les mécanismes de tir de leurs canons, en échange de quoi ils gardaient le contrôle de leurs navires.

Au sein des équipages, dans le contexte de la défaite et du désœuvrement, le moral et la stricte discipline militaire se délitaient rapidement, les langues se déliaient et les incidents se multipliaient : certains maudissaient les Anglais, beaucoup de pères de famille voulaient rentrer en France malgré l'Occupation, d'autres, très minoritaires, il est vrai, n'admettaient pas la défaite.

Joseph était de ceux-là. Sans avoir entendu l'appel lancé le 18 juin 1940 à la BBC par un certain général de Gaulle, il décida, avec deux autres marins du *Tourville*, le Vosgien Edmond Cuny et l'Aubois Henri Herry, de suivre l'exemple d'un officier du *Tourville*, l'enseigne de vaisseau Roger Barberot, qui avait repéré ces matelots combattifs<sup>4</sup>.

En octobre, ils se portèrent volontaires pour une corvée de ravitaillement à terre, où ils firent défection et furent dirigés vers un local où flottait un drapeau tricolore frappé de la croix de Lorraine : le siège alexandrin du Comité de la France Libre d'Égypte<sup>5</sup>.

Sur les milliers de marins qui composaient la Force X, seuls 181 (dont 9 officiers) choisirent la même voie. Joseph, pour sa part, fut condamné par contumace à dix ans de prison pour désertion par le régime de Vichy.

Pris en charge par la police britannique, Joseph et ses compagnons furent interrogés sans ménagement pendant trois jours. Rassurés sur leurs intentions, les Anglais les envoyèrent par le train à Ismailia où ils restèrent quelques semaines, affectés au 1<sup>er</sup> Bataillon d'Infanterie de Marine. Sans argent, sans papiers et affamés, il embarquèrent sur un vieux rafiot plein à craquer, le *Monarch of Bermuda*, seuls Français au milieu d'une foule de soldats britanniques, indiens, australiens, sud-africains et néo-zélandais... Après un voyage assez mouvementé de près d'un mois par le canal de Suez, l'Afrique du Sud, la Sierra Leone, ils débarquèrent en Angleterre en décembre 1940.



■ Au cœur de la Bataille de l'Atlantique

En Grande-Bretagne, Joseph fut impressionné par l'attitude de la population : "à Londres, Portsmouth, Plymouth, en Écosse, j'ai vu les populations toujours aussi calmes, malgré les nombreux et puissants bombardements, d'un cran admirable. J'ai vu des Anglais de toutes classes quitter leur boulot pour accomplir leur devoir de guerre, monter la garde avec leur Sten, construire des barages, secourir...".

Venu de la Marine nationale, Joseph se retrouva naturellement dans les maigres Forces navales françaises libres (FNFL) dès le 1<sup>er</sup> janvier 1941. Il raconte qu'avec leurs pompons rouges et leurs insignes "France" cousus sur l'épaule, les marins de la France Libre étaient bien considérés par la population britannique.

Séparé de ses deux compagnons du *Tourville*, il fut affecté du 8 janvier au 18 juillet 1941 sur le *Bouclier*, un torpilleur non opérationnel qui sera endommagé par des bombardements allemands sur Plymouth, puis embarqua ensuite sur la corvette *Aconit*<sup>6</sup> (fig. 2) basée à Greenock en Écosse, au fond de l'estuaire de la Clyde, à l'ouest de Glasgow.

Joseph participa ainsi à l'opération commandée par le vice-amiral Muselier qui, à la tête d'une flotille FNFL composée du sous-marin *Surcouf* et des corvettes *Aconit*, *Alysse* et *Mimosa*, rallia Saint-Pierre-et-Miquelon à la France libre le 24 décembre 1941<sup>7</sup>.

Greenock était, avec Liverpool, la principale base des escorteurs engagés dans la méconnue mais décisive Bataille de l'Atlantique<sup>8</sup>.

Pendant vingt et un mois, Joseph participa sur sa corvette à l'escorte des convois qui ravitaillaient la Grande-Bretagne pour soutenir son effort de guerre et nourrir sa population, en maintenant ouverte, contre le blocus que voulaient instaurer les sous-marins allemands, la route maritime vitale reliant le Royaume-Uni au continent américain, en passant par l'Islande et Saint-Jean de Terre-Neuve jusqu'à Halifax au Canada.

**Fig. 2**

*L'Aconit de retour à Greenock en mars 1943 après avoir coulé deux sous-marins allemands lors de l'escorte du convoi HX 228.*  
© Droits réservés.

**Fig. 3**

*Le château d'Achnacarry, demeure du chef du clan écossais Cameron et, de 1940 à 1945, centre d'entraînement des commandos de toutes les nations alliées.*  
© Droits réservés.

Rien ne saurait mieux illustrer le tempérament "bagarreur" de Joseph que l'ennui qu'il sembla éprouver de la "monotonie" de ces allers-retours réguliers sur l'Océan. Monotonie toute relative si l'on songe aux tempêtes infernales de l'Atlantique nord, aux attaques nocturnes des U-Boote, les sous-marins allemands qui chassaient les convois en meute, aux cargos chargés d'explosifs et aux pétroliers bourrés de carburant sombrant en flammes avec leur équipage dans les eaux glacées de l'Atlantique, les rescapés récupérés par les escortes souvent brûlés au dernier degré, les poumons rongés par le mazout. Monotonie toute relative encore puisque l'*Aconit* accomplit un exploit peu commun le 11 mars 1943 en coulant deux U-Boote le même jour, capturant même quelques sous-marinières allemands.

Dans cette performance collective, Joseph trouva le moyen de se distinguer personnellement en sautant à l'eau pour sauver de la noyade un camarade tombé de l'*Aconit* (il eut la surprise émue de recevoir en 2000 du Service historique de la marine le témoignage de satisfaction que lui avait adressé à cette occasion son commandant, le lieutenant de vaisseau Levasseur, qui ne lui était jamais parvenu).

Joseph avait lu avec intérêt dans la revue des FNFL que des commandos français issus de la Marine avaient participé au raid sur Dieppe d'août 1942. Il apprit par la même occasion qu'un certain commandant Kieffer<sup>9</sup> cherchait des volontaires pour des missions spéciales.

### ■ Sous le béret vert des Commandos

C'est à la caserne Bir Hakeim près de Portsmouth, sans doute en mai 1943, que Joseph rencontra Kieffer, accompagné du lieutenant Vourc'h. Kieffer lui ayant demandé pourquoi il souhaitait rejoindre les Commandos, la réponse de Joseph – "pour bouffer du boche !" – parut le satisfaire. En tout cas, Joseph fut retenu. Il fut alors dirigé vers le camp d'Achnacarry (fig. 3), le centre d'entraînement des commandos, dans le nord de l'Écosse.

L'accueil par l'encadrement anglais ne fut pas aussi chaleureux qu'espéré : à la descente du train à Spean Bridge, les apprentis-commandos qui pensaient rallier le camp en camions, durent effectuer le trajet à pied, soit environ 25 km, en 2 h 30 environ. Et à l'arrivée à Achnacarry ils défilèrent devant un alignement de tombes portant le nom d'apprentis-commandos ainsi que la raison de leur décès, due à une erreur ou une imprudence de leur part (ce n'est que plus tard qu'ils apprendront que les tombes étaient factices !).

Ils furent logés dans des baraques en bois rudimentaires, sans portes.

Commença alors un entraînement intensif de 3 mois sous la férule des diaboliques instructeurs du colonel Vaughan.

*Speed* marches de 7 *miles* (11 km environ) en moins d'une heure avec arme et havresac de 30 kg, puis de 19 km en 2 h 30, puis 32 km en 5 h ; marches de fond de 50 ou 60 km, avec équipement complet, de nuit avec boussole, de jour dans la neige et le froid, avec sur le dos une simple veste de toile. Les Français remarquèrent que les séances en salle se déroulaient par beau temps et les exercices extérieurs sous la pluie, le froid ou le vent, le summum étant atteint



**Fig. 4**  
Défilé du  
n°4 commando  
à Eastbourne.  
Joseph est le  
premier à gauche.  
Sur la droite  
de la photo,  
Diane, mascotte  
du commando  
© Droits réservés.

lorsque des marches et les raids de nuit étaient organisés en pleine tempête... Parcours du risque chronométré, descente en rappel depuis un vieux donjon, tirs d'entraînement, démontage et remontage chronométré des armes, les yeux bandés, close combat, culture physique en manipulant des troncs d'arbre ou des gueuses à bout de bras...

Plusieurs candidats abandonnèrent au cours de cette sélection impitoyable.

Joseph, solide gaillard d'1,82 m pour 84 kg, attribuait sa réussite à sa nature sportive – il avait pratiqué le rugby et la pelote basque – et à son tempérament de baroudeur.

Breveté commando avec le badge n° 114, il coiffa enfin le béret vert tant convoité. Il fut affecté au commando n° 10 puis au n° 4, commando franco-britannique du colonel Dawson et du commandant Kieffer. L'unité était divisée en deux *troops*, et il faisait partie de la *troop* 8 commandée par le capitaine Charles Trépel.

Joseph fut à cette époque surnommé Coucou par ses camarades : le dernier survivant du commando Kieffer, Léon Gautier, qui a précisé depuis que le nom Hourçourigaray a toujours été orthographié sans cédille au sein du n° 4 commando, nous révèle sans doute ainsi l'origine de ce mystérieux surnom.

Durant son séjour en Écosse, il put faire savoir à sa famille, qui était sans nouvelles de lui, qu'il était toujours en vie. La BBC diffusa sur les ondes un énigmatique message : "De là où je suis, je ne vois pas les trois chênes". Il s'agissait de trois arbres plantés au sommet d'une colline que l'on pouvait observer depuis sa maison familiale. Ce message fut capté par deux villageois d'Aramits, qui s'empressèrent d'en informer les siens.

Leur formation terminée, les commandos descendirent à Eastbourne dans le Sussex, en septembre 1943 (fig. 4). Ils avaient le privilège de loger chez des civils. Leurs hôtes étaient fiers d'avoir chez eux des commandos français, mais ceux-ci devaient changer fréquemment de logeurs, sans doute pour limiter le risque de confidences nuisibles à la sécurité militaire de la part de ces commandos appelés à mener des opérations "spéciales". Malgré ce statut particulier

qui leur rappelait la vie civile, les commandos poursuivaient les manœuvres et devaient être en mesure de rejoindre très rapidement leur unité.

### ■ Raids en territoire occupé

La tâche principale des commandos était de conduire des "coups de main" en territoire occupé, afin d'obtenir des renseignements ou de détruire des objectifs militaires. En décembre 1943, plusieurs raids furent ainsi menés dans l'île anglo-normande de Sark (Sercq), à Gravelines ou à Quiberon en France...

Joseph fit partie d'un raid sur l'île de Jersey, dans la nuit du 25 au 26 décembre 1943, destiné à confirmer des informations sur le système défensif allemand recueillies auprès d'un prisonnier capturé lors du raid sur Sark. Sous le commandement du capitaine anglais Ayton, le groupe était composé outre Joseph, de commandos français (lieutenant Hulot, commandos Dignac, Guilcher, Le Halper, Messanot, Roux, Saerens). Seul l'officier britannique connaissait le lieu du raid. Partis de Dartmouth à bord d'une vedette rapide MTB (fig. 5), les commandos touchèrent terre vers 22 h 30. Aussitôt débarqués par un doris, ils entamèrent l'escalade d'une falaise au-dessus de laquelle se trouvait un plateau parsemé de panneaux "*Achtung minen*". Deux équipes furent constituées, l'une avec le lieutenant Hulot devait prendre contact avec des civils pour obtenir le maxi-

mum de renseignements sur l'occupant et son organisation défensive, l'autre avec le capitaine Ayton "couvrait" la première.

Avec le lieutenant Hulot, Joseph se dirigea vers l'intérieur des terres, où ils trouvèrent rapidement une ferme. Le lieutenant y entra laissant Joseph et deux camarades en surveillance dans la cour. Il questionna le fermier qu'il trouva en train de faire ses comptes, sur l'effectif ennemi, son moral, les heures de patrouilles et les chemins empruntés, les champs de mines, etc. S'estimant satisfait, Hulot partit avec son petit groupe pour rejoindre l'autre équipe. Le regroupement



**Fig. 5**  
Le Motor Torpedo Boat, le moyen de transport des commandos pour leurs raids  
© Droits réservés.

s'effectua sans dommage, mais sur le chemin du retour, le capitaine Ayton fut touché par l'explosion d'une mine. Alertés, les Allemands envoyèrent une patrouille, tirèrent des rafales, au milieu des aboiements des chiens. Les commandos camouflèrent le capitaine Ayton et, aux aguets, attendirent quelques temps avant de reprendre leur progression ; ils entendirent des explosions – mines ou grenades – d'autres tirs, mais manifestement les Allemands ne localisaient pas leurs adversaires.

Joseph aida à charger le corps d'Ayton sur les épaules du lieutenant Hulot, qui entama la descente de la falaise avec Roux pendant que Joseph et Le Halper protégeaient leur progression.

Arrivés au pied de la falaise, les commandos ne retrouvèrent pas le doris, que le commando Guilcher avait changé de place, soit en raison de l'état de la mer, soit pour mieux se camoufler, après avoir entendu les tirs et les explosions.

Un phare éclairait les lieux avec son faisceau tournant. Deux à trois coups de lampe torche, et les Français retrouvèrent enfin le doris. Arrivés au port de Darmouth vers 7 h 30 du matin, les commandos confièrent Ayton aux secours : envoyé à l'hôpital, il ne survécut pas à ses blessures.

Ce n'est que plus tard que les commandos ont appris qu'ils avaient été à Jersey. Ils y ont également compris toute l'utilité de leur rude entraînement.

C'est également lors d'un raid sur les côtes de Hollande à Wassenaar, les 27 et 28 février 1944, que disparut le capitaine Charles Trepel, le rude mais charismatique chef de la *Troop 8* dont Joseph parlait avec une admiration teintée d'affection. Ce fut le lieutenant Alexandre Lofi qui lui succéda.

### ■ Le Jour J

88

Toutes les opérations des commandos visaient d'une façon ou d'une autre à préparer l'invasion du continent européen occupé, l'ouverture du second front tellement réclamé par les Soviétiques pour soulager la terrible pression qui pesait sur l'Armée rouge.

Au printemps 1944, les commandos furent envoyés par camions bâchés dans un camp qu'ils ne purent pas localiser.

Pour préparer dans de bonnes conditions le débarquement sur le continent, on leur fit étudier des maquettes, non localisées comme à l'habitude. Mais les Normands du commando avaient identifié leurs objectifs : le port de Ouistreham, le casino, la plage de Riva Bella... Les Britanniques s'affolèrent, craignant les fuites et consignèrent donc les *Frenchies* dans leur camp, sous la garde de l'armée régulière. Le temps s'écoula alors, plutôt agréable-ment, entre séances de cinéma, parties de football, de cartes, lecture, jusqu'au jour J...

Laissons à Joseph le soin de raconter son 6 juin 1944 :

"Le jour du Débarquement, dans la barge, portant fièrement nos bérets verts, nous étions gonflés à bloc, prêts à en découdre ; je n'ai pas pu dormir ; on entendait le bruit de l'hélice, le bouillonnement de l'eau sur la coque, puis à partir d'un certain moment, un grondement permanent dû aux nombreux avions. Il y avait des bateaux d'escorte qui traînaient des ballons dirigeables. Puis on a entendu

**Fig. 6**

Joseph porte le fanion du 1<sup>er</sup> bataillon de fusiliers-marins commandos, dénomination française du number 4 commando.  
© Droits réservés.



## ÉTUDE VARIA

des déflagrations. Les barges anglaises ont ralenti afin que les nôtres nous débarquent en premier sur la terre de France. À Sword Beach, en arrivant sur le sable – je ne me souviens même pas d’avoir été mouillé – ça tirait de partout, il y avait des fumigènes, des réseaux de barbelés. On avait 30 à 40 kilos de bagages. Après les avoir déposés dans une colonie de vacances, nous avons fait route vers Pegasus Bridge<sup>10</sup> (fig. 7), mais il fallait pour cela neutraliser le casino occupé par les Allemands et tous les petits postes qui nous tiraient dessus au mortier, à la mitrailleuse. On avait été bien préparés, mais sur place, c’était autre chose ; on ne connaissait pas les lieux, les endroits où s’abriter ; des obstacles qu’il fallait contourner ou neutraliser surgissaient les uns après les autres. Notre chef de section était le lieutenant Hulot. On passait d’un carrefour à l’autre, avec pour mission de soutenir la "une" qui s’occupait du casino transformé en blockhaus. Au casino, les Boches se sont rendus grâce à Kieffer qui a obtenu l’appui d’un char. Après cela, nous avons récupéré nos sacs et sommes partis à travers champs vers Bénouville faire la jonction avec les parachutistes britanniques. Nous avons traversé une route, longé un canal ; ça tirait et c’est là que j’ai été blessé, des éclats d’obus dans le dos et j’ai été évacué vers la plage, je ne sais pas comment. C’est très difficile d’en parler 50 ou 60 ans après, cela n’a rien à voir avec ce que l’on vit sur le moment ! Et puis on oublie certaines choses !! J’ai été rapatrié en Angleterre sur une barge qui

**Fig. 7**  
*Un pont si loin...  
le Pegasus bridge,  
à Bénouville,  
quelques jours  
après la jonction  
entre commandos  
et parachutistes.*  
© Droits réservés.



ramenait de nombreux blessés dont des Allemands. J'ai été soigné dans un hôpital, je ne sais pas lequel, puis j'ai été réexpédié en France au mois d'août, encore couvert de pansements".

Joseph a retrouvé les commandos à Bavent, un village au nord-est de Caen, qui a été repris le 17 août. Le village n'était plus qu'un amas de ruines. Ils ont subi des bombardements allemands, effectué de nombreuses patrouilles, creusé des trous individuels où ils ont dormi, harcelés par les moustiques, tout ceci parmi les *booby traps*, les meurtriers pièges minés posés partout par les Allemands.

Joseph a été blessé une seconde fois à Bricqueville, après le bois de Bavent, par un tir de *sniper*. Une blessure à la jambe cette fois. Le bilan des pertes du commando n°4 à la fin de la bataille de Normandie est éloquent : sur les 177 Français débarqués, 114 ont été blessés, dont 21 mortellement.

De nouveau évacué vers l'Angleterre, il refusa catégoriquement d'être amputé. Entre l'hospitalisation et la convalescence, il ne put donc participer aux campagnes finales de Hollande et d'Allemagne avec ses camarades, qu'il put rejoindre au lac de Constance en Allemagne en mars 1945, où il passa les derniers mois de la guerre, si froids qu'ils devaient faire brûler des meubles pour se chauffer.

Après l'armistice, son chef de *troop*, Lofi, voulait que Joseph demeure dans l'armée comme instructeur commando au Centre Sirocco, près d'Alger, proposition qu'il déclina.

### Après la guerre

Démobilisé, Joseph est rentré chez lui, à Aramits pour y apprendre que son père était décédé en 1943. Il n'a pas reconnu sa jeune soeur Léa, jeune femme de vingt ans qu'il avait quittée alors qu'elle était une adolescente de quatorze ans. La réadaptation à la vie civile n'a pas été facile : il voyait des "boches" et des collaborateurs partout ! Sa cousine, qui l'aimait, se rappelle d'un comportement bagarreur et d'une certaine amertume. Il ne s'estimait pas reconnu car faisant partie des "dissidents au perchoir" (le perchoir étant l'insigne à croix de Lorraine des FNFL)<sup>11</sup>. Et il est vrai que Joseph ne reçut sa Légion d'Honneur que 40 ans après le Débarquement, le 11 novembre 1984 (fig. 8)!

Il fallait bien subsister. Un instituteur, monsieur Bigué, l'aïda à préparer un concours administratif. Et en 1946, il intégra l'administration des Eaux et forêts, affecté en Algérie où il resta jusqu'à l'indépendance en 1962, non sans avoir encore été requis par l'armée, au sein d'une Unité Territoriale, en Kabylie.

Selon l'un de ses collègues de la forêt domaniale de Compiègne, où il fut affecté à son retour en France, les conditions de son rapatriement furent assez catastrophiques.



**Fig. 8**  
La Légion  
d'honneur, enfin,  
40 ans après !  
© droits réservés.

## ÉTUDE VARIA

Il avait épousé en 1947, Simone, l'infirmière qui l'avait soigné pendant la guerre et qui lui donna deux enfants.

Après avoir pris sa retraite de l'Office national des forêts, il mena une vie tranquille et, semble-t-il, apaisée, à Aramits d'abord, puis près de Pau.

Lors de ses obsèques, le 12 avril 2008, le Quartier-Maître Fusilier Joseph Hourçourigaray était accompagné par le fanion du 1<sup>er</sup> Bataillon de fusiliers-marins commandos et par ses jeunes camarades, les commandos marine d'aujourd'hui, coiffés du même béret vert, porté "à la britannique"<sup>12</sup>.

### Bibliographie

---

**Source principale** : enregistrement audio des souvenirs de Joseph Hourçourigaray, réalisé le 4 août 2003 par le Mémorial de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale de Caen (Stéphane Simonnet).

**Documents photographiques** :

- fiche "Joseph Hourçourigaray" du site [www.francaislibres.net](http://www.francaislibres.net) ; voir notamment la liste des marins basques engagés dans les FNFL, où il figure, fournie par le Musée maritime basque de Saint-Sébastien.
- fiche "Hourçourigaray" sur le site de l'École navale : [http://ecole.nav.traditions.free.fr/177\\_hourcourigaray.htm](http://ecole.nav.traditions.free.fr/177_hourcourigaray.htm)

**Ouvrages consultés** :

CRÉMIEUX-BRILHAC (Jean-Louis), 1990, *Les Français de l'An 40 (t. 1 et 2)*, Gallimard (Folio histoire).

CRÉMIEUX-BRILHAC (Jean-Louis), 2013, *La France libre (t. 1 et 2)*, Gallimard (Folio histoire).

SIMONNET (Stéphane), 2019, *Les 177 français du jour J*, Tallandier, 128 p.

**Ouvrage recommandé** :

Monsarrat (Nicholas), 1951, *La mer cruelle*, réed. 2011, éditions Phébus (Libretto). LE roman de la Bataille de l'Atlantique, des convois et des corvettes... et sans doute, l'un des meilleurs romans sur la Seconde Guerre mondiale.

### Notes

---

- 1 Village qui est aussi celui de la mère des auteurs, cousine germaine de Joseph
- 2 Laitier à Buenos-Aires, comme beaucoup d'émigrants basco-béarnais, à Buenos-Aires lorsque la guerre éclate en août 1914, le père de Joseph, Jean-Pierre Hourçourigaray, aurait pu aisément échapper à ses obligations militaires. Cependant, il se présenta volontairement le 6 octobre 1916 au bureau de recrutement de Bordeaux et fut incorporé le 17 novembre 1916 au 144<sup>e</sup> régiment d'Infanterie. Blessé le 6 juin 1917 par éclat d'obus à la cuisse, il fut cité à l'ordre du régiment en juin 1918 : "Soldat d'une très grande bravoure, le 2 juin 1918, sous le feu violent de mousqueterie et de mitrailleuses, s'est porté vaillamment à la contre-attaque, donnant à ses camarades le plus bel exemple d'allant et de courage." À nouveau blessé le 2 septembre 1918 dans la Somme par une balle de mitrailleuse qui lui brisa l'humérus gauche en le laissant invalide, il termina "sa" guerre en ayant reçu les plus hautes distinctions militaires françaises : Légion d'Honneur, Croix de guerre et Médaille militaire. Son frère François avait reçu, au sein sa famille et parmi ses relations, le surnom d'*Osaba* (oncle) *Tok-Tok* en raison du bruit caractéristique de sa jambe de bois frappant le sol.
- 3 Le 2 juillet 1940, le Premier Ministre britannique Winston Churchill, voulant éviter que la Marine française tombe aux mains des Allemands et prouver à ces derniers sa détermination de poursuivre le combat coûte que coûte, déclencha l'opération *Catapult* : la *Royal Navy* devait se saisir des navires français ou les neutraliser. Dans la grande base navale française de Mers-el-Kébir en Algérie, le rejet de l'ultimatum britannique par l'amiral Gensoul entraîna l'ouverture du feu par les Britanniques contre la flotte française au mouillage et la mort de plus de 1300 marins français.
- 4 Mis aux arrêts de rigueur pour avoir affiché à bord une proclamation appelant à poursuivre la lutte, l'enseigne de vaisseau Barberot s'évada dans des conditions mouvementées en rade d'Alexandrie. Il rejoint début juillet 1940 un petit groupe de marins, parmi lesquels les futurs Compagnons de la Libération, Honoré d'Estienne d'Orves et André Patou, décidés comme lui à poursuivre la lutte. Combattant sans relâche de septembre 1940 à avril 1945, il s'illustra dans les campagnes de Lybie, Syrie, Tunisie, d'Italie et de France. Distingué dès 1941 par de Gaulle en tant que Compagnon de la Libération, Grand officier de la Légion d'honneur, Médaille de la Résistance, il s'engagea après la

guerre dans le mouvement gaulliste au sein du Rassemblement du Peuple français et poursuivit une carrière diplomatique et administrative.

- 5 Sans avoir entendu l'appel du général de Gaulle, la colonie française du Caire envoya le 18 juin 1940, un message au Président de la République et aux gouverneurs des colonies et protectorats français en Afrique subsaharienne, en Tunisie, au Maroc, au Liban : "...Transiger avec l'honneur, avec la parole donnée à nos Alliés, compromettre la cause commune et l'avenir de la France serait une impossibilité française... La colonie française du Caire met avec enthousiasme et avec la plus ferme résolution, tous ses biens, toutes ses forces au service de la France." Organisée dès le 7 juillet en Comité national français d'Égypte, elle s'efforça de provoquer les engagements dans la France Libre, de soutenir financièrement le Comité de Londres et de faire contrepoids à l'influence du nouveau régime instauré à Vichy.
- 6 Prêtée à la France libre par la *Royal Navy*, l'*Aconit* était une corvette de la classe *Flower*, ainsi dénommée parce que les bâtiments qui la composaient portaient tous un nom de fleur. Affectées essentiellement à l'escorte des convois de l'Atlantique Nord, elles effectuèrent avec des équipages d'environ 80 hommes et dans des conditions de mer très éprouvantes, une moyenne de 200 jours de mer par an. Déplaçant environ 1 000 tonnes, rapidement construites en grande série (267 au total) dans les chantiers navals du Royaume-Uni et du Canada, à partir de plans de baleiniers conçus dans les années 1930, leur robustesse et leur tenue à la mer étaient exceptionnelles ; cependant, leurs moyens de détection des sous-marins et leur armement étaient limités, leur vitesse était insuffisante et leur inconfort notoire. Elles furent les abeilles ouvrières de la Bataille de l'Atlantique, où environ 15 % d'entre elles disparurent. L'*Aconit* fut avec le sous-marin *Rubis* l'un des deux seuls navires nommés Compagnons de la Libération.
- 7 Cette opération fut déclenchée sur ordre du général de Gaulle, avec l'accord de Winston Churchill, mais pas celui du gouvernement américain (qui souhaitait maintenir le statu quo avec le gouvernement de Vichy). Elle contribua à envenimer durablement les relations du chef de la France libre avec le président américain Roosevelt. L'amiral Muselier, qui commandait les FNFL, seul officier général de la Marine à avoir rejoint la France libre, lui-même réticent à passer outre l'hostilité américaine, s'opposa de plus en plus au général de Gaulle qu'il accusait de se comporter en dictateur. Il finit par rompre avec lui pour se rallier en 1943 au général Giraud, que les Américains souhaitèrent, en vain, voir supplanter de Gaulle.
- 8 La Bataille de l'Atlantique, la plus longue de la Seconde Guerre mondiale, dura de septembre 1939 à 1945. Son importance stratégique fut immense puisque la rupture des voies de communication entre les Îles britanniques et le continent américain, "arsenal de la démocratie" (et aussi sa principale source de ravitaillement) aurait entraîné l'effondrement de la Grande-Bretagne. Elle fut particulièrement meurtrière : du côté des Alliés, elle coûta la vie à 36 000 marins militaires et autant de marins marchands, ainsi que la perte de 3500 navires marchands et 175 navires de guerre, dont 32 corvettes *Flower* ; du côté allemand le bilan fut tout aussi effroyable avec la disparition de 784 U-Boote, 47 autres navires de guerre et 30 000 morts parmi leurs équipages.
- 9 Philippe Kieffer, sous-lieutenant interprète de réserve, s'engagea volontairement en 1939 dans l'armée de terre puis dans la marine. Parvenant à quitter la France le 18 juin 1940 à bord d'un chalutier belge, Kieffer voulait rejoindre les rangs de la France libre pour continuer le combat en Afrique. Mais le succès d'un raid anglais mené le 4 mars 1941 sur les îles Lofoten au large de la Norvège par une unité spéciale britannique, les "commandos", retint toute son attention. Les Britanniques avaient fondé les "commandos" dans un contexte d'extrême faiblesse de leurs forces terrestres, pour mener des raids déstabilisateurs sur les arrières et les côtes ennemis, en ne mobilisant que de petits effectifs fortement entraînés. Pourquoi, se dit Kieffer, une telle action engagée par des commandos britanniques ne pourrait-elle pas être lancée de la même manière par des commandos français, et sur les côtes françaises ? Kieffer parvint à convaincre l'amiral Muselier, le commandant des FNFL, de créer une unité de commandos français et recruta, à partir de décembre 1941, ses premiers volontaires, qui se virent progressivement intégrés dans les commandos britanniques.
- 10 *Sword Beach*, *Pegasus Bridge* : noms de code donnés par l'état-major allié aux objectifs du Jour J. *Sword Beach* était l'un des trois sites de débarquement assignés aux Anglo-Canadiens. *Pegasus Bridge* était le pont de Bénouville, permettant le franchissement d'un canal, que les parachutistes britanniques eurent pour mission de prendre intact dans la nuit du 5 au 6 juin 1944. Les commandos devaient au plus vite assurer la jonction des forces débarquées avec les parachutistes.
- 11 Bien que les commandos français soient issus du 1<sup>er</sup> Bataillon de fusiliers-marins commando créé au printemps 1942 par la France libre, est-ce leur incorporation au sein d'une unité britannique ou le soupçon d'une proximité avec l'amiral Muselier qui leur valut un certain ostracisme de la part du général de Gaulle ? Si la reconnaissance a tardé, elle a cependant été réelle si l'on en juge par les décorations reçues par Joseph Hourçourigaray : Officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1939-1945 avec deux palmes et étoile de vermeil, Médaille militaire, Croix du combattant volontaire de la guerre 1939-1945, Médaille de la Résistance française, Médaille des évadés. Le fils avait à tout le moins égalé le père.
- 12 C'est-à-dire couché à droite avec insigne porté à gauche.

## LE MATRIARCAT BASQUE, PAR ANNE-MARIE LAGARDE

Michel DUVERT

C'est un ouvrage concis<sup>1</sup>, d'une lecture agréable, facilitée par un découpage en neuf courts chapitres, suivis d'un petit mais très utile glossaire. Il devrait prendre place dans toute bibliothèque bascophile comme pyrénéenne. Avec *Le*

*Matriarcat basque*, Anne-Marie Lagarde s'adresse à un public beaucoup plus large que celui de sa thèse de doctorat en études basques, soutenue en 2000<sup>2</sup>, ou même du savant *Les Basques, société traditionnelle et symétrie des sexes*<sup>3</sup>, un public avec lequel elle souhaite partager la profonde conviction qui est la sienne. L'auteure est soulevée, elle fut enseignante dans sa province et elle est très au fait des ressorts intimes de l'*euskara*. Félicitations à elle ainsi qu'à son éditeur, car ils renouvellent avec ce livre le vieux thème d'une très ancienne souche féminine et maternelle, soupçonnée dans les vestiges protohistoriques, bien documentée sous l'Ancien régime et qui fleurit encore çà et là au sein des Pyrénées, notamment celles de culture basque.

On trouve dans ce livre, d'une part l'évocation d'une ancienne conception d'anthropologues intrigués par le rôle de la femme dans nos sociétés traditionnelles (cette "mère phallique" qui engendre dans l'égalité des sexes) ; d'autre part, l'analyse de l'auteure sur la place de la femme dans la culture basque et ses représentations. Elle

s'appuie de façon bien documentée sur des données de nombreuses disciplines, juristes, linguistes (notamment les liens entre langue et imaginaire), sociologues, ethnologues, psychologues et bien entendu historiens.

On sait par ailleurs que des spéculations toujours actuelles évoquent ce thème du matriarcat : des chercheurs le projettent (non sans risques !) dans les sociétés premières, très antérieures à la venue des indoeuropéens dans les Pyrénées. Selon eux, une sorte de figure de "déesse-mère" émergerait du brouillard des études comme des rêves, imprégnant l'imaginaire et les modes de vie de vieux



peuples. Les Pyrénéens que nous sommes ne peuvent qu'être concernés comme le sera tout lecteur intéressé par ce type de problème.

Les premiers chapitres de l'ouvrage d'Anne-Marie Lagarde présentent un socle anthropologique où l'histoire événementielle est importante. Bien entendu, on y trouve divers points de vue que l'on peut toujours discuter ; les historiens sont là pour ça : elle s'intéresse d'abord au "repérage du fait basque au plus lointain des temps" ainsi que les "tribulations du matriarcat basque au cours des siècles". L'auteure présente "La Mère" comme un principe premier, féconde souche de l'engendrement d'un "pouvoir égal aux pères et aux mères". C'est cette identité foncière qui assoit le matriarcat. Alors que je lisais ce livre, je suis tombé sur les propos d'une célèbre musicienne, Germaine Tailleferre, membre du "groupe des six". On lui demandait ce qu'elle pensait du caractère "féminin" que l'on associait à son œuvre. Elle répondit que ce genre de qualificatif ne lui posait aucun problème : "j'ai toujours tenté de composer de la meilleure façon sans me tourmenter à propos de savoir si ce que j'écris est féminin ou non. Si c'est de la musique, c'est de la musique". Cette absence de distinction genrée fait écho au livre d'Anne-Marie Lagarde. Elle achève ce périple historique avec l'ignoble déportation des Basques du Labourd, lesquels étaient trop peu conformes au brutal ordre révolutionnaire qui condamnait l'altérité du monde pyrénéen !

Avec les chapitres suivants, "*la maison basque, matrice de la coseigneurie*" et "*le système de parenté, origine du nom*", nous entrons dans le cœur d'une thématique qu'elle développa naguère dans notre Bulletin. Elle présente ce qui relève du vieux droit pyrénéen, cette souche qui engendra via le système de l'*etxe* (et de l'*auzo*) un lien de responsabilité entre les individus et leur organisation communautaire. Elle développe ce que fut ce matriarcat : égalité dans le traitement des sexes associée à la coseigneurie qui implique aussi l'égalité des générations, tout comme la prohibition de l'inceste. L'*etxe* ! la maison maternelle, l'entité sacrée... et l'*euskara* qui rassemble et harmonise tous ces repères que nous pourrions croire dispersés. Mais non ! Tous sont liés.

L'auteure pointe ce monde communautaire de l'*auzo* où la responsabilité est concertée, où différence sexuelle comme générationnelle sont rejetées, où chaque *etxe* a une voix. L'égalitarisme basque n'est pas celui qui est issu de la Révolution et de son Code civil d'obédience maçonnique, code que le père Lhande dénonçait si justement. Système idéologique qui nous imposera sa conception de la *famille nucléaire*, heurtant de plein fouet celle de la *maison-souche à héritier unique*, bien inaliénable de type communautaire, transmis entre générations. Le vieux droit basque est d'un monde où les individus sont comme des passeurs de témoin. Ils sont les composants d'un réseau d'entraides obligatoires, de réciprocité familiale et communautaire, ("*harremana*"<sup>4</sup> me disait un témoin, le cœur de l'*auzo*) ; entraide dont la mise en œuvre responsable renforce la solidarité du groupe, affermit son identité. On ne peut qu'être d'accord avec sa conception de la structure de l'*auzo*, tant au niveau immédiat (familial) que social (p. 115-135). C'est ainsi qu'elle recoupe d'anciennes données devenues classiques dès 1933 grâce au juriste Echegaray dans

sa fameuse étude : *La vecindad* (tomes xvi et xxiii ; *Revue Internationale des études Basques*), que l'ethnologue perçoit encore lorsqu'il s'immerge, en quête des origines, dans les fondements de l'ordre traditionnel basque.

De ces transmissions obligatoires, la principale est sans conteste celle de l'*etxe*, ce bien qui nous dépasse, nous transcende et nous identifie (*izena izana* chantera Xalbador<sup>5</sup>). Une lourde responsabilité pèse sur les épaules des individus : des aîné(e)s responsables autant que les cadet(te)s, qui s'effacent. C'est très justement que l'auteure brosse le cadre où "le principe d'exogamie et la règle matrimoniale ne se fondent pas sur l'opposition hommes/femmes mais sur l'opposition aîn(é)es/cadet(te)s".

Les autres chapitres prêteront à débats, notamment ceux qui concernent le poids des femmes dans les modalités de la gestion communautaire, dans la gestion des estives par exemple. Autrement dit dans "le politique" ... Je souligne qu'en chemin, Anne-Marie Lagarde dépeint des formes de béguinages. Je suis d'autant plus d'accord avec elle que je pense que ce sont des laïcs de ce genre, essentiellement des femmes, qui, en quête de spiritualité, furent des noyaux de la diffusion du christianisme dans notre pays... Alors que les historiens officiels l'ignorent, brochant et idéologisant à partir de vestiges architecturaux des ordres religieux. Les *andere serora* ainsi que les donateries étudiées par Urrutibéhéty (2009, *Les communautés des donats*, éd. Atlantica) devraient être regardées très de près.

Avec la vii<sup>e</sup> partie on touche ce qui est pour moi l'un des points sensibles de cette pensée. L'auteure s'attarde sur la place des femmes et leurs droits politiques dans le milieu traditionnel. Les témoignages, qui évoquent également les Pyrénées centrales, sont documentés et fondés sur des réalités de terrain. L'exemple donné, tant par certaines grandes figures basques féminines que par la pratique ancienne du concubinage notoire (*barragna*), renverse bien des idées toutes faites.

Par la suite l'auteure s'immerge dans l'imaginaire et ses formulations en *euskara*. Elle s'attarde longuement sur le rituel souletin de l'*aldizka* (développé dans le fameux travail de S. Ott<sup>6</sup> . Elle y voit avec raison cette consolidation d'un lien dynamique qu'institue cet *auzo* théoriquement égalitaire. Sa vision matriarcale éclaire remarquablement ce rite. Dans la foulée, l'auteure nous conduit à la Dame (*Mari*), "mère phallique" dit-elle, porteuse des deux sexes et qui exige de s'adresser à (il/elle) par le pronom personnel *hi*. Une forme de neutralité que le "tu" français ne saurait traduire. Un pronom qui devient concret lorsqu'il s'accompagne de la direction du regard : ici dire et agir sont couplés. Avec l'Église un "pronom de courtoisie" tendra à s'imposer, c'est *zu* (précédant de la forme plurielle *zuek*). Elle reviendra longuement sur la portée de ce pronom ainsi que sur les formes allocutives qui lui sont associées.

La ix<sup>e</sup> partie est consacrée à la "langue-pensée". C'est une sorte de fil rouge qui court tout au long de notre histoire, "l'égalité des sexes arrimée depuis le fond des âges à une croyance singulière et entretenue en feed-back par la langue, autrement dit toute la structuration psychique qui en découlait, a été sûrement l'antidote le plus puissant à une séduction par Rome ...". Bien

entendu, elle dénonce les attaques dont l'*euskara* est régulièrement la cible. Cette partie (p. 258) me semble absolument fondamentale, c'est l'un des hauts reliefs de sa chaîne de montagne.

Matriarcat qui est "Mère-souche" engendrant dans l'égalité des sexes, comme dans celle des générations, esprit communautaire et réciprocité des actes... Vieux matriarcat qui, malgré tout, était tout sauf un paradis (aucun paradis n'est terrestre !) mais qui exigeait que nous tracions ensemble notre route, égaux, solidaires et responsables. Il est attaqué de tout côté dans une indifférence couplée à une domination outrageusement masculine. Attaqué à notre époque où l'individualisme, associé aux pressions consuméristes, est premier. Une époque désacralisée, corsetée par une loi apatride, habitée par la barbarie du "chacun pour soi" !

On referme ce livre à regret, tout en songeant aux controverses et polémiques qu'il ne manquera pas de susciter (je suis certain qu'il en fera enrager plus d'un !). Quant à moi, je suis heureux d'avoir partagé de telles pensées et je vous le dis ici, très simplement.

### Notes

---

- 1 Anne-Marie LAGARDE, 2022, *Le matriarcat basque*, Arteaz, 301 p.
- 2 Anne-Marie LAGARDE, *l'Univers psychique des Basques, instauration d'une symétrie des sexes expression sociale et linguistique*, 2000, thèse de doctorat en études basques, dir. Dominique Peillen et Marie-Jean Sauret, UPPA.
- 3 Anne-Marie LAGARDE, 2003, *Les Basques, société traditionnelle et symétrie des sexes*, L'Harmattan, 352 p.
- 4 *Harremana* se traduit par "relation" mais ce qui est intéressant ici c'est la construction de ce mot basque à partir des mots "prendre" (*hartu*) et "donner" (*eman*), qui souligne cette idée d'interdépendance.
- 5 L'assonance des mots basques révèle l'étroite association entre le Nom (celui donné par l'*etxe*, la Maison), *izena*, et l'être, *izana*. Fernando Aire Etxart dit Xalbador, né le 19 juin 1920 et décédé le 7 novembre 1976 à Urepel, fut un légendaire *bertsolari*, révéral dans tout le Pays Basque .
- 6 Sandra OTT, 1993, *Le cercle des montagnes*, éd. Comité des travaux scientifiques et techniques, 260 p.

## PRENDS GARDE À LA DOUCEUR DES CHOSES...

### À PROPOS DE *DOUX PAYS*, LE ROMAN DE LÉON BONNAT, D'ÉTIENNE ROUSSEAU-PLOTTO

Jean-Michel  
BEDECARRAX

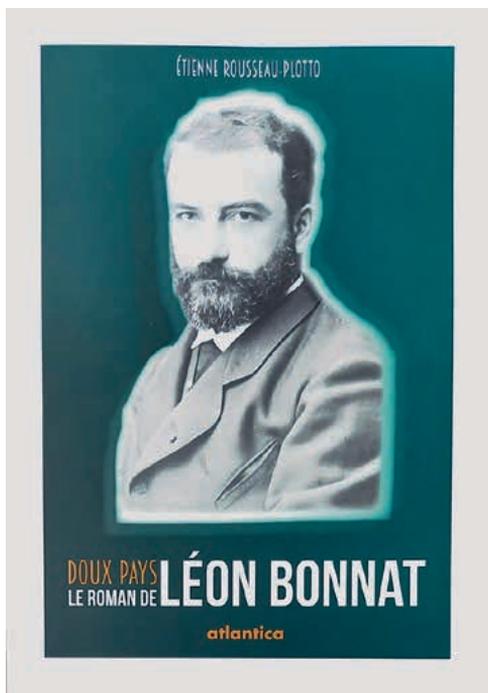
Après avoir parcouru les premières pages du livre que vient de publier notre Ami Étienne<sup>1</sup>, j'ai immédiatement songé à la paradoxale mise en garde de Paul-Jean TOULET<sup>2</sup> dans ses *Contretrimes*.

Pourquoi ? Il me faut d'abord vous dire que dès les premières pages de ces mémoires apocryphes, on est convaincu de lire les souvenirs, tardivement jetés sur le papier, par un Léon Bonnat qui, parvenu à un âge avancé, sent désormais le frôlement de la mort, en désire même la venue.

Un Léon Bonnat rempli de tendresse pour la famille dans laquelle il a vu le jour et pour le Pays sur lequel s'ouvrirent alors ses yeux : le qualificatif qu'il emploie le plus fréquemment pour exprimer ses sentiments à leur égard, qu'il parle du foyer familial ou des paysages basques et gascons qu'il affectionne, qualificatif qu'il répète constamment tout au long de son récit, de façon presque obsessionnelle, c'est *doux* ou sa version féminine, *douce*. Pourtant, on peut certainement lire *Doux pays* comme le roman d'un apprentissage de la condition humaine qui ne va pas sans âpreté : la mort frappe très tôt et très fort dans l'enfance et la prime jeunesse de Léon, qui voit prématurément disparaître frères, sœurs, un père.

Sa carrière artistique n'emprunte pas davantage le confortable itinéraire d'une Voie royale. Son talent, indiscutable, doit être travaillé et retravaillé pour

s'imposer, et encore la notoriété et le succès ne lui viennent-ils qu'à travers la part de son œuvre – le portrait – qu'il ne place pas nécessairement au plus haut, bien que ce soit dans cette discipline qu'il lui arrivera parfois de tutoyer le génie. Et puis, il y a les blessures secrètes, celles sur lesquelles cet homme discret ne s'attarde jamais : ce catholique fervent que l'on sent habité par la foi fiévreuse qui traverse la peinture espagnole du Siècle d'Or, apprise et admirée durant ses années de formation madrilènes, aspire à la chasteté. Horizon sans doute



inatteignable pour cet homme pourtant si contrôlé, si maître de lui-même, mais dont la sensualité affleure constamment dans l'émoi que provoque chez lui la beauté masculine. Il ne nous en dira pas davantage...

Il y a donc certainement de l'exorcisme dans cette douceur sans cesse invoquée... Mais si sa personnalité est certainement plus complexe qu'il n'y paraît, Léon est un homme fondamentalement attachant (j'avais vraiment envie de dire un "bon type"), attelé dès la jeunesse à la tâche de procurer à sa famille une sécurité matérielle ébranlée par les revers de fortune paternels ; quelqu'un dont l'épaisseur humaine est ressentie par tous ceux qui le côtoient, qu'il s'agisse de ses nombreuses relations mondaines et amicales ou des élèves qu'il forme dans son atelier parisien. Un homme reconnaissant envers les personnes et les institutions qui lui sont venues en aide durant les années difficiles, dont sa ville natale, à qui il lègue un fabuleux cadeau, sa collection. Dans l'écrin du Musée Bonnat-Helleu, elle est appelée à faire parler de Bayonne longtemps encore.

Et puis l'artiste Léon est un homme d'une profonde modestie, connaissant la distance qui le sépare des Géants qu'il révère, modèles vers lesquels il faut cependant sans cesse tendre : Michel-Ange, Velasquez, Rembrandt, Van Dyck...

98

En refermant le beau livre d'Étienne, j'ai eu l'étrange impression que *Le Roman de Léon Bonnat* était au moins autant celui que voulait se raconter Léon que celui que nous a donné brillamment l'auteur, en s'effaçant de façon presque magique derrière son sujet...

J'aurais sans doute aussi pu titrer cette chronique *Léon entre deux vies*. Mais reconnaissez que le vers de Toulet est un bien plus séduisant avertissement au lecteur !

Avec tout ça, j'allais oublier de vous dire que *Doux Pays*, joliment illustré de nombreuses reproductions de peintures et de photographies, est aussi la meilleure introduction à la vie et à l'œuvre de Léon Bonnat...

## Notes

---

- 1 Étienne ROUSSEAU-PLOTTO, *Doux Pays, le Roman de Léon Bonnat*, 2022, Atlantica, 219 p.
- 2 Paul-Jean TOULET, *Les contrerimes (Chansons : En Arles)*, édition Nrf de 1979, collection Poésie/Gallimard, p.93.

## ADIO EUSKUALLERIA PAR PIERRE LOTI

Audrey FARABOS<sup>(\*)</sup>

L'année 2023 marquant le centenaire du décès de l'écrivain Pierre Loti, de nombreux hommages lui sont rendus. Ainsi, le Musée Basque, en collaboration avec les *Amis de Pierre Loti à Hendaye et au Pays Basque* lui dédiera une exposition dossier en fin d'année.

Pour ce numéro du bulletin j'ai donc choisi d'évoquer les pièces autographiques de Pierre Loti conservées au Musée Basque, et un manuscrit en particulier.

99

### ■ Quelques éléments sur la vie et l'œuvre de Pierre Loti

Pierre Loti (de son vrai nom Julien Viaud), est né à Rochefort en 1850 et décédé à Hendaye en 1923 (Fig. 1, voir page 100).

Sa carrière militaire dans la Marine l'amena à faire escale dans de nombreux pays, qui influencent son œuvre littéraire, romans et récits de voyage : la Turquie pour *Aziyadé*, le Japon et *Madame Chrystanthème* ; la Polynésie lui inspira *le Mariage de Loti*, en même temps qu'elle lui fournissait le pseudonyme sous lequel il connut la gloire littéraire<sup>1</sup>.

C'est encore la Marine qui le mènera au Pays Basque, puisqu'en 1891, lui est confié le commandement du *Javelot*, stationné à la base navale de la Bidassoa : en cette qualité, il exercera par deux fois, entre 1891 et 1898, les fonctions de vice-roi, chargé de la gestion du condominium franco-espagnol sur l'Île des Faisans<sup>2</sup>.

Pierre Loti, lors de ses séjours, s'attache beaucoup au Pays Basque, qui lui inspire le célèbre roman *Ramuntcho*.

### ■ Les pièces manuscrites de Pierre Loti au Musée Basque

Trois pièces manuscrites de Pierre Loti sont conservées au Musée Basque.

Les deux premiers documents sont assez anecdotiques. Le premier nous apprend tout de même que Pierre Loti apprenait le basque. En effet, sur une carte, non datée, adressée à Monsieur Carresson, instituteur à Hendaye, il est écrit : "Cher monsieur, Voulez-vous que nous reprenions demain matin jeudi à 11h les leçons de basque ? Bien cordiales salutations, P. Loti" (fig.2, voir page 102). Cette carte a été donnée au musée par Madame Carresson en 1935.

<sup>(\*)</sup>Documentaliste,  
bibliothèque-centre  
de documentation  
du Musée Basque  
et de l'histoire  
de Bayonne

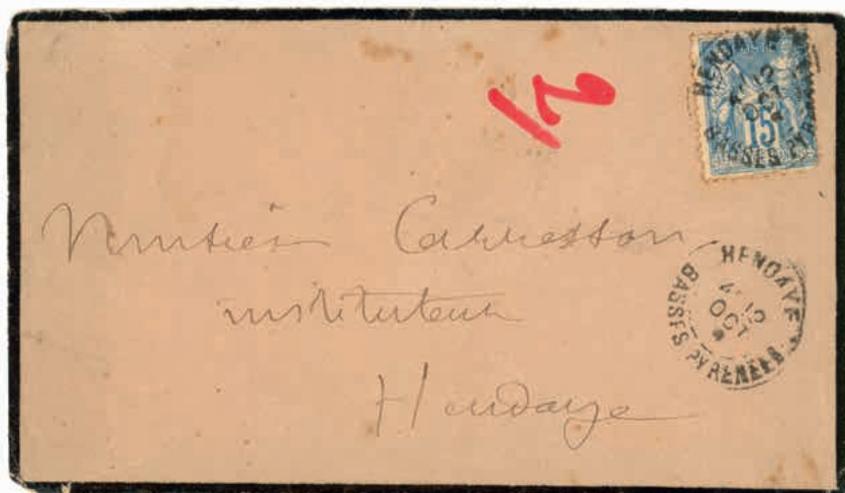


Alu capitaine Baissel, bien sympathique  
souvenir de son compagnon au G. A. C. pendant  
la grande guerre,

Pierre Latij

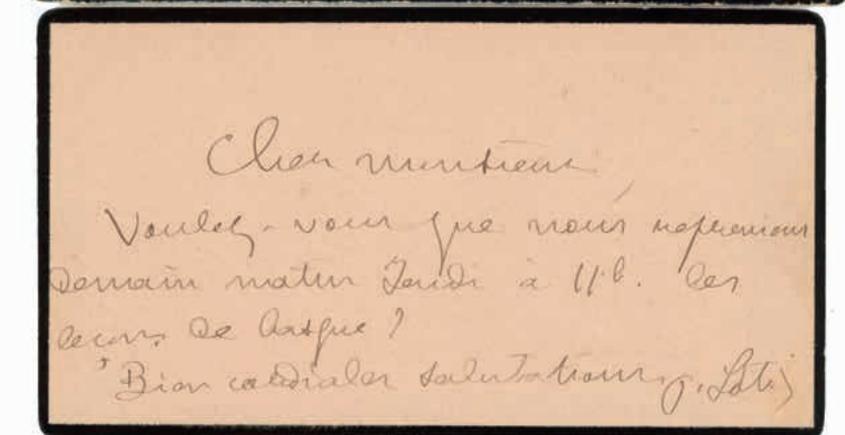
**Fig. 1**

Pierre Loti au capitaine Boissel, photographie de François Chéri-Rousseau, 1918. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne (inv. 22.12.6).



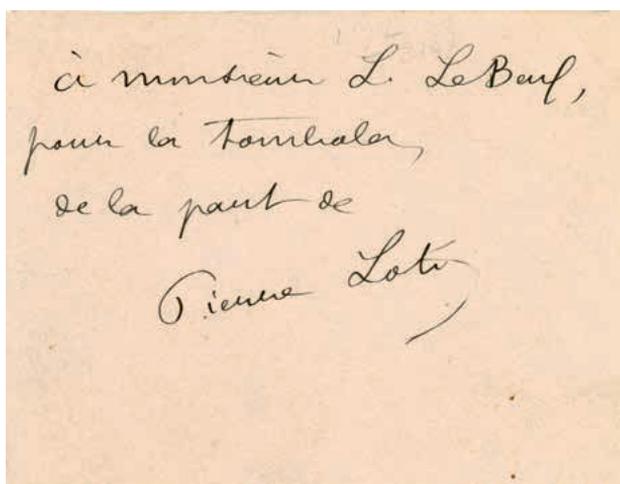
**Fig. 2**

Lettre autographe de Pierre Loti adressée à M. Carresson instituteur à Hendaye au sujet de leçons de basque. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne (inv. arch. 283).



**Fig. 3**

Une carte de la part de Pierre Loti. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne (inv. arch. 294).



Le deuxième est une carte adressée à un certain Monsieur Le Beuf<sup>3</sup>. Il y est inscrit : "à monsieur L. Le Beuf, pour la tombola, de la part de Pierre Loti" (fig.3). C'est William Boissel, alors directeur du Musée Basque qui en fait don au musée. Ces deux grands hommes étaient en contact comme l'atteste la photo représentant Pierre Loti, dédiée à Boissel, reproduite en début d'article.

La troisième pièce sur laquelle nous allons nous attarder davantage, est un manuscrit de cinq pages intitulé *Adio Euskualleria*.



## Adio Euskualleria!

Novembre 1898.

Adio Euskualleria! (adieu Pays-Basque!). C'est un chant du Basco Yparraguira, qui commence et s'appelle ainsi ... Et ces deux mots constamment me reviennent en refrain mélancolique, à l'heure où, comme jadis le Basco, je vais quitter ce pays.

Adio Euskualleria! Ils sont aussi une sorte de refrain d'automne, ces deux mots d'Yparraguira, souvent indissociables pour moi des Novembre et d'ici, — ces novembre tristement lumineux, avec de chauds soleils encore sur les campagnes, tandis que tombent les feuilles ~~g~~ en jonchée le long des chemins, tandis que les grandes feuilles rouilles des platanes s'attachent au soleil des nuages et dans les allées de mon jardin semi-abandonné. C'est en automne que j'avais pour la première fois visité le village du Basco, au fond de la province de Guipuzcoa, et appris ce chant d'adieu composé par lui dans la vaine rythme euskarien à cinq temps. C'est en automne aussi que je quitterai le pays basque; adieu Euskualleria éveille dans mon esprit quelque chose comme une confuse association de feuilles mortes et de départ.

Bastien! Dans quelques jours, dans trois ou quatre jours, je serai loin d'ici. Et il y a, pour toute âme humaine, une intuition terrible à son aller de tel ou tel coin de la terre où l'on avait fait longue étape dans la vie.

Elle avait duré plus de six ans, mon étape impérialiste au pays basque; — il est vrai, avec des interruptions de voyages en Alsace ou ailleurs, mais toujours avec des certitudes de revenir. Et je gardais ici une maisonnette isolée qui, pendant mes absences, restait les volets clos, où je mettrais à mes retours les mêmes potes chères aux mêmes places; dans des tiroirs, certaines fleurs fanées des précédents étés ... Lentement je m'étais attaché au sol et aux montagnes de ce pays, — aux cimes bleues du Gariz-guibel, perpétuellement dressées là devant mes yeux, au face de mes terrasses et de mes fenêtres. Quand on devient trop las et trop mouillé pour s'attacher aux jours comme autrefois, c'est cet amour du terrain et des choses qui seules demeurent, pour encore faire souffrir.

**Fig. 5**

Extrait de  
Adio Euskualleria,  
p. 2. Musée Basque  
et de l'histoire  
de Bayonne

### ■ Adio Euskualleria

Ce document est constitué de deux feuilles doubles et une simple, écrites uniquement sur le recto, datant de novembre 1898 et données au musée en 1928 par le fils de Pierre Loti, Samuel Loti-Viaud (fig. 4).

Pierre Loti relate une journée de novembre où il se rendit à Ascain pour dire adieu à son ami Otharré, avec qui il effectua une dernière escapade à Sare.

Il commence par expliquer le choix du titre, qu'il a pris au *zortziko* "rythme euskarien à 5 temps"<sup>4</sup> de José María Iparraguirre, *Adio Euscal Erriari* (ou *Agur Euskal-Herriari*), qui avait écrit ce texte alors qu'il quittait le Pays Basque pour l'Argentine par peur de la répression suite à sa participation aux guerres carlistes<sup>5</sup>. Comme le barde, Loti quitte le Pays Basque. Mais auparavant, puisqu'il ne sait pas s'il va revenir "Reviendrai-je jamais ? Qui sait ?" (fig.5)<sup>6</sup>, il fait ses adieux à ce pays et aux habitants qu'il y a rencontrés.

**Fig. 4**

(page de gauche)  
Pierre Loti, Adio  
Euskualleria,  
novembre 1898.  
Musée Basque  
et de l'histoire  
de Bayonne  
(inv.arch. 176).

Il rend donc visite à son ami d'Ascain, le pilotari Jean-Pierre Borda (1866-1922), plus connu sous le surnom d'Otharré, qui tient l'Hôtel de la Rhune (qui existe toujours), situé sur la place du village, tout près du fronton (fig.6). Loti se souvient d'avoir longuement travaillé sous les platanes, dans le jardin de son ami. Il parle de son roman *Ramuntcho*, pour lequel il s'est nourri d'excursions dans les villages alentours, s'imprégnant du Pays Basque : " cela rappelle le temps, déjà bien enfui, où j'écrivais *Ramuntcho* et où, guidé par Otharré, je courais les villages de contrebandiers, les auberges de frontière"<sup>7</sup>. En effet, le *pilotari*, également contrebandier, lui a fait partager certaines de ses aventures clandestines. Ce personnage et les récits de ses activités, aussi bien la pelote que la contrebande, ont largement nourri le roman.

Ainsi, ce jour de novembre 1898, Loti et son ami se rendent à Sare, en attelage pour un dernier souper. Il raconte ses adieux à l'église et au cimetière, les chants qu'il entend " repris en chœur par les voix des montagnards"<sup>8</sup>

**Fig. 6**

Jean-Pierre Borda "Otharre". Musée Basque  
et de l'histoire de Bayonne (inv.PH.58.100.47).

Tout le texte est empreint d'une mélancolie poétique, d'une nostalgie qui met en lumière la tristesse qu'il ressent de quitter ce pays qu'il a adopté.

Ces adieux ne sont finalement qu'un au revoir puisque Loti reviendra s'installer au Pays Basque. Il achètera la maison *Bakhar Etxea* (la maison du solitaire) à Hendaye et y décèdera en 1923.

L'exposition proposée en fin d'année au Musée Basque, intitulée "Pierre Loti engagé au Pays Basque" permettra d'approfondir l'attachement de l'auteur à ce territoire.

### Notes

---

- 1 Les suivantes de la reine Pomaré lui ont donné ce surnom (en réalité *Roti*, avec un R roulé), qui est celui du laurier-rose en tahitien.
- 2 Il aurait, dit-on, demandé ou accepté l'affectation compte tenu de ce titre, qui lui était associé.
- 3 Lucien LE BEUF est né à Bayonne le 20 décembre 1840. Le "Dictionnaire biographique et Album des Basses-Pyrénées" (Flammarion, Paris, 1906) précise qu'il était "pharmacien de première classe. Ancien interne des hôpitaux de Paris. Membre de la Chambre de commerce. Chevalier de la Légion d'honneur." Et aussi qu'il habitait 4, Place de la Liberté à Bayonne.
- 4 Pierre Loti, *Adio Euskuallerria*, p.1.
- 5 [www.euskaltzaindia.net/dok/iker\\_jagon\\_tegiak/51514.pdf](http://www.euskaltzaindia.net/dok/iker_jagon_tegiak/51514.pdf).
- 6 Pierre Loti, *Adio Euskuallerria*, p.2.
- 7 Ibid, p.3.
- 8 Ibid, p.5.